

HISTOIRE ANCIENNE DES PEUPLES DE L'EUROPE.

PAR M. LE COMTE DU BUAT, Ministre Plénipotentiaire du Roi près l'Electeur de Saxe, Auteur des Origines *ou* l'ancien Gouvernement de la France, de l'Allemagne & de l'Italie, *&c.*

TOME HUITIEME.





A PARIS,

Chez la veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin Saint-Jacques.

M. DCC. LXXII.

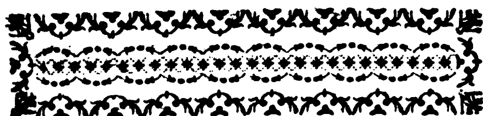


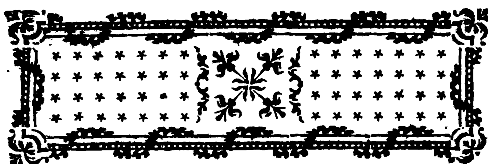
TABLE DES CHAPITRES

DU HUITIEME VOLUME.

LIVRE HUITIEME.

Fin de la Table du Tome huitieme.

HISTOIRE



HISTOIRE ANCIENNE DES PEUPLES DE L'EUROPE.

LIVRE HUITIEME.

SOMMAIRE.

ÉPOQUE de la ruine de deux grands empires. Suites de la mort d'Attila, dont la principale est la ruine de l'empire des Huns. D'autres tribus Hunniques se mettent à portée de remplacer les anciennes. Les Gépides, les Ostrogoths, les Sarmates, les Hérules, les Alains, les Rugiens, les Suèves, recouvrent la li-

berté. Histoire des Suèves orientaux, du Norique, des Rugiens, des Allemands, des Thuringiens, des Francs méridionaux, des Bavarois; avec une récapitulation de ce qui a été prouvé au sujet de cette derniere nation dans le cours de cet ouvrage. Efforts que font les Ostrogoths pour remplacer les Huns. Histoire des empereurs d'Occident, depuis Valentinien III, jusqu'à Augustule, qui fut le dernier de tous. Quelle idée on doit avoir de la chûte de l'empire d'Occident. Liaison qu'il y eut entre ce grand événement & les révolutions arrivées dans l'empire d'Orient sous les deux Leon, sous Zenon, & sous le tyran Basilisque. Quelle part eurent aux affaires de l'Europe & aux malheurs de l'empire Ricimer, roi des Suèves; Théodoric & Euric, roi des Visigoths; Genseric, roi des Vandales; les deux Vidimer, rois des Ostrogoths; Antala & Alaric, rois des Barbares confédérés en Italie; le célebre Odoacre qui donne le dernier coup à l'em-

pire d'Occident. Deux dynasties des Goths se disputent le droit de tyranniser l'empire d'Orient ; celle des Ostrogoths a enfin le dessus. Commencement du grand Théodoric, roi des Ostrogoths, depuis l'an 453, jusqu'à l'an 488.

CHAPITRE PREMIER.

Suite de la mort d'Attila. Guerre que se font ses quatre fils. Révolte de plusieurs nations contre eux. Démembremens de l'empire des Huns. Etablissemens des Gépides, des Ostrogoths, des Alains, des Sarmates, des Rugiens, des Suèves, &c. qui étoient ces Suèves ? De la Suevie orientale.

AUTANT la vie d'Attila avoit été admirable, dit un auteur qui ne l'aimoit pas, autant sa mort fut utile à toutes les nations en général & aux Romains en particulier. Cet événement étoit le seul qui pût procurer à un grand nombre de peuples l'indépendance après laquelle ils soupiroient : les Romains avoient espéré qu'il leur fe-

Jorn. c. 48.

roit prendre le dessus sur les barbares qui les avoient tyrannisés ; mais les débris d'un empire tel que celui d'Attila, suffisoient encore pour achever la ruine d'un empire tel qu'étoit celui de Valentinien, & c'étoit aussi ce qu'il étoit facile de prévoir.

Attila n'avoit point fait trembler l'empire, parce qu'il pouvoit mettre sur pied une armée de cinq cens mille hommes ; mais parce qu'il régnoit sur des nations libres, courageuses, & pour qui la guerre étoit une source de richesses, & non une occasion d'épuisement. Les citoyens étoient soldats dans l'empire d'Attila ; ils pouvoient être récompensés, ils n'étoient point soudoyés. Dans l'empire Romain, un corps de mercénaires qui étoient à peine citoyens, & qui vivoient aux dépens des citoyens, en paix comme en guerre, défendoit mal le bien d'autrui, & se faisoit bien payer ou se débandoit. Pour juger combien étoit vicieux le systême de cet empire, on n'a qu'à comparer seulement la conduite lâche & timide de l'empereur Théodose avec celle d'une seule ville de son empire, de ces braves Asimuntins, qui, se défendant eux-mêmes, arrêterent la fortune d'Attila & n'en reçurent pas la loi. Si tous les citoyens de

l'empire euſſent été des Aſimuntins, qu'auroit ſervi aux Huns d'être braves & nombreux, & d'avoir pour chef un prince habile & actif? Les réflexions de ce Grec devenu Scythe dont parle Priſcus, développent ſeules la véritable cauſe de la ruine de l'empire Romain, & annoncent un pareil ſort à tous les états qui, ſe réduiſant à un certain nombre de défenſeurs, feront des eſclaves & des lâches de tous les véritables citoyens.

Mais ſi telle étoit la cauſe des malheurs que l'empire Romain éprouvoit depuis ſi long-tems, la mort d'Attila pouvoit lui être indifférente, elle devoit même lui être funeſte, puiſqu'au lieu d'un grand ennemi dont elle le délivroit, elle lui donnoit une foule d'ennemis dont chacun devoit être le tyran de ſes provinces. Si l'on en juge par le récit des deux hiſtoriens que j'ai cités au ſujet d'une bataille qu'Attila doit avoir perdue peu de tems avant ſa mort, & ſur le bord du Danube qu'il repaſſa auſſi-tôt, la perte des poſſeſſions qu'il avoit eues juſqu'alors au midi de ce fleuve paroîtra avoir précédé ſa mort; enſorte que ſes héritiers n'auront pas eu un pouce de terre dans la Pannonie & dans la Mœſie, lorſqu'ils recueillirent

sa succession. Le contraire est cependant prouvé par l'histoire des troubles qui suivirent sa mort.

Hist. Byz. t. 1, pag. 45 & 46.

On a pu voir, par la description du festin auquel Priscus assista, qu'Attila avoit au-moins quatre fils, l'aîné qui étoit assis sur le même lit que son pere, deux princes cadets qui avoient leur place vis-à-vis d'Onégese, & le plus jeune de tous nommé Irnac ou Ernac. L'aîné s'appelloit Ellac, suivant Jornandès, & étoit apparemment le même qui venoit d'être élevé sur le thrône des Acatzires, lorsque Priscus le vit. Cet historien nous apprend qu'un des deux autres s'appelloit Dengisich; mais nous ignorons le nom du quatrieme qui peut-être ne survécut pas à son pere.

Hist. Biz. p. 30.

La prédilection qu'Attila avoit marquée au cadet de ses fils, ne l'avoit pas empêché de connoître tout le mérite de l'aîné, & l'importance dont il étoit que son empire ne fût pas divisé. Il avoit résolu, dit Jornandès, de le déclarer son successeur & de lui soumettre tous ses freres, & déja il lui avoit mis sur la tête la couronne des Acatzires, nation nombreuse & puissante, afin de lui donner dès-lors sur ses freres une supériorité de considération & de puissance qui lui assurât la totalité de sa succession.

Mais la mort l'ayant surpris ainsi que nous l'avons dit, il laissa son empire en proie à la jalousie & à la discorde fraternelle, les plus cruelles de toutes. Une guerre sanglante en fut le fruit, & réduisit les Huns dans un état de foiblesse qui releva les espérances des nations auxquelles ils avoient jusqu'alors été si redoutables. *Tyro. Prosp. chron.*

Il paroît que la fin de cette funeste guerre fut un traité par lequel les trois freres convinrent de partager l'empire en portions égales, & de les tirer au sort, comme les fils d'un riche particulier partagent la succession paternelle. Ce traité injurieux aux nations à qui le hasard devoit donner un maître, fournit à Ardaric, roi des Gépides, l'occasion qu'il cherchoit de secouer le joug. Il représenta à ses peuples combien il étoit honteux pour eux d'être traités comme on traite de vils esclaves, & leur ayant communiqué toute son indignation, il prit le premier les armes, & entraîna dans sa défection un grand nombre d'autres princes qui n'attendoient comme lui qu'un moment favorable pour s'affranchir d'une servitude toujours odieuse & désormais honteuse. Ce fut donc un spectable bien agréable aux Romains que celui que leur donnerent alors *Jorn. c. 50.*

tous les peuples, qui sous la conduite d'Attila, avoient conspiré contre les deux empires, sans qu'aucun d'eux eût pu être détaché de cette formidable confédération. Ils se partagerent tous en deux grandes armées, & se rassemblerent dans la Pannonie, pour y décider si l'empire des Huns devoit encore subsister. La bataille se donna sur les bords de la Neda, entre les Goths, les Gépides, les Suèves, les Huns, les Alains & les Hérules. Jornandès les nomme dans cet ordre, & désigne ainsi le genre de combat dans lequel excelloit chacun de ces peuples. Le Goth, dit-il, combattoit avec l'épée, le Gépide avec la lance, le Suève étoit excellent fantassin, le Hun mettoit sa principale confiance dans son arc, l'Alain étoit armé pésamment, le Hérule préféroit l'armure légere.

Mais nous n'apprenons point par-là quelles furent les nations qui tinrent pour les Huns, quelles furent celles qui se rangerent du côté des Gépides; car ces deux peuples furent certainement à la tête des deux partis, & les Huns ne combattirent pas seuls contre les nations conjurées, ainsi que Jornandès le dit positivement. Je crois que cet historien ayant à parler d'une bataille à laquelle les Goths durent le recouvrement de leur liberté,

n'a pas voulu distinguer les peuples qui combattirent pour la liberté, d'avec ceux qui prirent le parti des Huns, & qu'il a même eu une raison pour en user ainsi.

Jornandès étoit Scyre, & son ayeul Paria avoit été secrétaire de Candax, chef des Scyres; or Priscus nous apprend que les Scyres furent dans la suite alliés des Huns, & on peut juger qu'ils l'étoient dès-lors par le parti qu'ils prirent après la bataille, ainsi que nous l'apprenons de Jornandès lui-même. Cet historien a donc évité de faire un dénombrement plus exact, par lequel il auroit été constaté que les Scyres avoient combattu pour perpétuer la servitude des Goths. *Hist. Biz. t. 1, p. 30.*

La bataille fut longue & opiniâtre de part & d'autre; mais enfin la fortune se déclara pour les Gépides, lorsqu'ils devoient s'y attendre le moins, ou plutôt l'épée du brave Ardaric fit pencher la victoire de son côté. Trente mille hommes resterent sur la place du côté des Huns, & de ce nombre fut Ellac, qui après avoir fait des prodiges de valeur, mourut comme Attila auroit pu désirer de mourir. Sa mort acheva la déroute des Huns qui prirent aussi-tôt la fuite vers l'orient, eux devant qui tout l'univers avoit semblé fuir. La plus grande

partie d'entre eux se retira vers le Pont-Euxin, dans le pays que les Goths avoient autrefois occupé. Ce furent apparemment ceux sur qui régnoit Dengisich. Ernac se renferma avec les siens dans l'extrémité orientale de la petite Scythie; deux de ses parens, nommés Emnedzar & Uzindur, ne se retirerent pas plus loin que la Dace Ripense, dans laquelle ils s'établirent à la place d'Uton & d'Iscalm qui l'avoient occupée, & qui, ainsi qu'un grand nombre de Huns, se réfugierent sur les terres de l'empire. Les Scyres, les Satagariens, & les autres Alains avec Candax leur chef, eurent en partage la petite Scythie & la basse Moesie. Candax avoit marié sa soeur à Andax, fils d'Andala, & qui étoit de la maison des Amales. Mais cette alliance n'avoit point empêché que les Scyres ne se fussent déclarés contre les Goths, sur qui régnoient les Amales dans la grande guerre dont nous venons de parler.

La dispersion des Huns, telle que nous l'avons représentée, soit que la fuite les eût conduits dans ces différentes contrées, soit qu'ayant disputé le terrein pied à pied, après la bataille de Neda, ils eussent choisi pour leurs retraites les différens pays dont nous venons de par-

ler ; cette dispersion, dis-je, laissa deux grandes contrées à leurs vainqueurs : la premiere étoit celle que les Huns avoient occupée au bord du Danube, vis-à-vis de la Pannonie & de la haute Mœsie, ou ce qu'on appelle aujourd'hui la Hongrie & la Transylvanie : l'autre étoit la Pannonie même, haute & basse, en y comprenant la Valérie & la Savie. Les Gépides qui avoient été à la tête du parti opposé aux Huns, s'attribuerent aussi la partie la plus belle de leurs dépouilles : ils s'emparerent, les armes à la main, du pays que les Huns avoient occupé au nord du Danube, & que Jornandès appelle la Dace ancienne ou la Gépidie. J'ai déja dit comment il décrit cette contrée, & que suivant cette description, elle ne doit pas être différente de la Transylvanie ; mais il ne faut peut-être pas en conclure que les Gépides ne se soient pas aussi approprié une partie de la Hongrie, celle sur-tout où avoit été le palais d'Attila. Cette conquête devoit être la récompense du brave Ardaric, qui le premier avoit osé lever l'étendard de la liberté, & qui avoit contribué plus que personne à la défaite & à l'expulsion des Huns.

Les Rugiens resterent ou se mirent en possession de l'ancien pays des Qua-

des, vis-à-vis le Norique, ainsi que nous le prouverons dans la suite; nous prouverons aussi que les Lombards furent voisins des Hérules, ce qui pourroit nous faire juger qu'ils étoient restés dans la Caucalandie ou la partie montagneuse de la Hongrie, ou qu'ils ne s'en étoient pas beaucoup éloignés.

Nous ignorons absolument quelle part eurent les Romains orientaux à la grande révolution dont nous venons de parler; mais il est certain qu'ils parurent d'abord y avoir beaucoup gagné. C'étoit un ancien préjugé chez les barbares, que le droit de traiter avec l'empire Romain étoit un attribut de l'indépendance; & qu'un peuple soumis à un autre peuple, ne pouvoit faire alliance avec les Romains, sans se déclarer rébelle au peuple supérieur. Il paroît que tous les barbares délivrés du joug des Huns, se hâterent de faire cet usage de leur liberté. Les Gépides, qui n'avoient pas besoin d'un plus grand établissement, envoyerent des ambassadeurs à Marcien, pour lui demander une pension qui leur fut accordée, & qu'on leur payoit encore environ cent ans après. Les Rugiens qui apparemment n'étoient pas contens du pays qu'ils occupoient, & quelques autres peuples avec eux,

demanderent qu'on leur cédât les villes de *Bizin* & d'Arcadiopolis avec leur territoire; mais il paroît que cette demande leur fut refusée. Les Sarmates, les Cemandres & quelques Huns, occuperent une concession qui leur fut faite dans les environs du château de Martene, que je crois être le camp de Mars dont j'ai déja parlé. Si cela est, la position de ce camp nous est indiquée par celle d'une ville qui a conservé le nom de Cémandres, & qu'on appelle encore aujourd'hui Semandrie.

L'empire d'orient reçut aussi sur ses terres plusieurs bandes de Huns qui furent établis dans deux endroits principaux dont ils prirent le nom : on les appella Sacromontisiens & Fosatisiens. Quant aux Scyres & aux peuples Hunniques qui s'établirent au midi du Danube, on ignore s'ils posséderent les pays dont nous avons parlé à titre de concession ou de conquête.

Cependant les Goths & les Suèves avoient perdu, comme l'on voit, toute espérance de recouvrer jamais leurs anciennes possessions au nord du Danube : les Rugiens, les Hérules, les Gépides & les Huns occupoient toutes les contrées qui avoient appartenu aux Quades, aux Borans, aux Sarmates

Jazyges, aux Tervinges, aux Gruthonges, & enfin à toute la nation des Goths; & il n'y avoit aucune apparence que les Goths & les Suèves fussent en état d'en chasser ces puissantes nations, ni même qu'ils le désirassent. On ignore où avoient été les terres des premiers sous l'empire d'Attila; quant aux Suèves, il paroît certain, & je crois avoir prouvé que dès-lors ils habitoient au midi du Danube. Il faut se souvenir que cette nation consistoit principalement dans les trois peuples qui avoient suivi Attila dans les Gaules, savoir les Marcomans, les Quades & les autres tribus qui portoient plus particulierement le nom de Suèves, parce que leurs noms propres étoient à peine connus.

C'est un fait très-remarquable que la Pannonie ait été le principal théatre de la guerre qui se fit entre les fils d'Attila & les peuples révoltés. Il prouveroit que dès-lors les principales forces de ces derniers étoient dans les provinces détachées de l'empire Romain, & peut-être qu'Attila avoit lui-même fait passer dans ces provinces quelques-uns des peuples qui eurent ensuite la plus grande part à la destruction de son empire; comme l'établissement de l'un de ses fils & de deux de ses parens dans la Moesie &

dans la petite Scythie, pourroit prouver qu'Attila étoit pour la seconde fois en possession de ces provinces lorsqu'il mourut, & qu'ainsi la victoire d'Aëtius, ou est une chimere, ou fut absolument inutile à l'empire d'orient.

Quoi qu'il en soit, les Goths, qui, après la bataille de Neda, se trouvoient dans la Pannonie, suivirent l'exemple des autres peuples, & envoyerent des ambassadeurs à l'empereur Marcien, pour lui demander qu'il leur cédât la Pannonie, ou cette immense plaine qui étoit bornée à l'orient par la Mœsie, au midi par la Dalmatie, au couchant par le Norique, & au nord par le Danube, & dans laquelle il y avoit plusieurs villes considérables: la plus orientale étoit Sirmium, la plus occidentale étoit Vindomine ou Vindobone, dans l'endroit où est aujourd'hui la ville de Vienne. Leur demande leur fut accordée au-moins en partie, car il ne paroît pas qu'ils aient possédé tout le pays que nous venons de décrire, & l'on peut même croire qu'ils ne l'avoient pas demandé.

Valemir étoit l'aîné des trois freres qui régnoient sur les Ostrogoths: nous avons dit quels étoient leurs ayeux. Jornandès ne manque pas de dire que leur pere avoit été cousin de Thoris- C. 48.

mund, dernier roi des Ostrogoths d'une autre branche, & neveu du grand Hermanrich. Il monta sur le thrône des Ostrogoths pendant que cette nation obéissoit encore aux Huns, & ne partagea point la royauté avec ses freres; mais l'union qui régna entre eux, le zele des deux cadets pour la gloire de leur aîné, l'amitié tendre de celui-ci pour ses freres, rendit communs entre eux les avantages attachés à cette suprême dignité, comme ils en partagerent aussi le poids. Le changement arrivé dans leur fortune n'altéra point des sentimens si louables : ils partagerent la Pannonie, parce qu'avec une dignité inégale, ils avoient chacun sous eux une tribu de la nation; mais Valemir, qui étoit le plus puissant, & que l'éminence de sa dignité obligeoit plus particulierement à défendre son peule, choisit pour sa part des terres qui lui avoient été cédées, celle qui étoit la plus voisine des Huns, & par conséquent la plus exposée : il s'établit entre les rivieres de Scarnuinge & d'Aquanigra. Theomir, qui étoit le second, eut pour son partage la frontiere opposée, & habita dans les environs du lac Pelsode; enfin Videmir qui étoit le cadet des deux autres, fut placé entre eux.

Il y avoit environ deux ans qu'Attila étoit mort, & beaucoup moins que ses fils avoient été vaincus sur les bords de la Neda, lorsqu'ayant de nouveau rassemblé leurs forces, ils marcherent vers la Pannonie pour remettre sous le joug les Goths qu'ils regardoient comme des déserteurs qu'il falloit punir & faire rentrer dans le devoir. Leurs mesures furent si bien prises, & leur marche si rapide, que Valemir se vit attaqué avant d'avoir pu se faire joindre par ses deux freres; mais malgré la disproportion du nombre, malgré la fureur des Huns, le courage & le désespoir des Goths firent encore pencher la victoire de leur côté, & après un combat long & meurtrier, ils forcerent les Huns à prendre la fuite. Si l'on en croit Jornandès, ils se retirerent alors au-delà du Danube, ou même au-delà du Danabre ou du Dnieper; mais le premier sentiment est le plus vraisemblable, quoiqu'il ne soit pas tout-à-fait vrai, puisque plusieurs peuples qui étoient fideles aux Huns resterent encore au midi du Danube. Jornandès ajoute que les Huns appellent dans leur langue *Hunnivar* le pays où ils se retirerent alors; mais je ne sais s'il ne se trompe pas également & sur l'étymologie de ce mot,

& sur la situation du pays dont il étoit le nom. Nous ne savons la date de ce fait que d'une maniere assez vague, & cependant certaine, si Jornandès ne s'est pas trompé.

C. 52. Valamir, dit-il, ne manqua pas d'envoyer un courier à Theodemir pour lui faire part de la victoire qu'il venoit de remporter. Ce courier trouva toute la famille de Theodemir dans la joie, parce que le même jour Erelieva, concubine de ce prince, avoit mis au monde un fils qui fut nommé Theodoric, & qui est le même dont nous aurons si souvent à parler, & que nous appellerons le grand Theodoric, pour le distinguer des autres princes de ce nom. Or suivant le même auteur, *C. 55.* Theodoric avoit dix-huit ans avant que son pere entrât pour la derniere fois sur les terres de l'empire, ce qui arriva vers l'an 473. Ce fut donc en 455 ou environ que Valamir remporta la victoire dont nous venons de parler, & qui acheva la délivrance des Ostrogoths.

Byzant. hist. pag. 50. Je crois que ce fut peu après ce grand événement que Valamir ou Balamer, ainsi que l'appelle Priscus, entra sur les terres des Romains, & y commit de grands désordres, ravageant le pays & détruisant les villes. L'empereur d'orient

lui envoya des ambassadeurs pour lui en faire des reproches, comme d'une violation manifeste des traités qui existoient entre eux. Valamir répondit qu'il n'y avoit point de traités qui tinssent contre la nécessité ; que les Goths se trouvant dans la plus extrême disette de toutes choses, avoient été obligés de faire la guerre pour se tirer d'un état si fâcheux. Les ambassadeurs comprirent ce que vouloit dire cette réponse, & l'empereur en fut quitte pour une pension de trois cens livres d'or qu'il accorda aux Goths, & qui devoit leur être payée tous les ans. Cette somme n'étoit pas égale à celle que Theodose avoit accordée à Rugila, & étoit beaucoup inférieure à celle qu'il avoit donnée à Attila ; mais aussi les Goths n'étoient qu'une très-petite partie de ce grand empire, dont on avoit acheté l'amitié par un tribut sept fois plus fort. Je place cet événement peu après la victoire de Valamir, parce que Jornandès dit positivement que ce fut C. 52. l'empereur Marcien qui accorda une pension aux Ostrogoths. Or ce prince mourut le 26 Janvier de l'an 457.

Il y a beaucoup d'apparence que ce fut par une suite de cette irruption des Goths sur les terres de l'empire que fut détruite la ville d'Asture, ainsi que nous

l'apprenons d'Eugippe dans la vie de S.
c. 1. Severin, dont il avoit été le disciple. Voici comment cet historien commence son récit : Attila, roi des Huns étant mort, les deux Pannonies & les autres provinces voisines du Danube, furent en proie aux troubles que fit naître la situation critique où se trouvoient les affaires. Les premiers combats furent livrés entre les fils du feu roi, pour qui la mort de leur pere fut l'occasion d'une infinité de forfaits, la fureur de régner les ayant mis aux mains les uns avec les autres. Ce fut alors que Severin vint de l'orient s'établir dans le voisinage de la Pannonie & du Norique septentrional. La ville d'Asture fut le lieu qu'il choisit pour sa demeure. Il y avoit déja donné tous les exemples de piété & de religion que l'on pouvoit attendre d'un véritable serviteur de Dieu, qui avoit pris l'évangile pour la regle de sa conduite, lorsqu'un jour étant allé à l'église du lieu, suivant sa coutume, il déclara au prêtre, au clergé & aux citoyens, qu'ils étoient menacés d'une ruine prochaine de la part des ennemis, & se retira ensuite chez son hôte, auquel il prédit le jour & l'heure où la ville devoit être prise, après quoi il en sortit pour se retirer dans la ville la plus pro-

chaine. Les habitans d'Afture porterent bien-tôt après la peine de leur incrédulité, par l'accompliffement de la prédiction que le faint homme leur avoit faite.

Ce récit s'accorde très-bien avec ce que nous avons dit de la guerre que les Goths firent aux Romains après avoir vaincu les Huns, auxquels on ne peut attribuer la ruine d'Afture. Cette ville eft la même que la notice de l'empire appelle Auftur, & qu'elle place dans la premiere Pannonie & dans le Norique feptentrional. Un tribun de cohorte y avoit fait fa réfidence au commencement de ce fiecle. *Notit. occid. c. 83.*

La ville où Severin fe retira avant la prife d'Aftur s'appelloit Comagène. Il y entra fans difficulté, quoiqu'on y fît une garde très-exacte, & trouva le peuple & la garnifon dans de très-grandes alarmes, à caufe du danger dont les menaçoit le voifinage des Goths : il s'occupoit à les raffurer par de pieufes exhortations, lorfqu'on vit arriver aux portes de la ville un homme, dont tout l'extérieur annonçoit un malheureux fugitif. Cela n'empêcha pas qu'on ne l'examinât fcrupuleufement avant de le laiffer entrer ; on le reçut enfin lorfqu'il eut raconté le malheur arrivé à la ville d'Aftur, d'où il s'étoit

enfui, en ajoutant qu'il avoit été l'hôte d'un saint homme qui avoit prédit tout ce qui venoit d'arriver, & qu'il venoit le remercier de son évasion, dont certainement il étoit redevable à ses prieres. On ne douta point que le saint homme ne fût Severin, auquel on mena le fugitif; & dès ce moment on espéra, sur sa parole, que Comagène n'essuieroit point le même malheur que venoit de subir les incrédules Asturiens. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans le récit d'Eugyppe, c'est que cette garnison qui tenoit la ville fermée avec tant de soin, étoit composée de barbares avec lesquels les Romains venoient de faire alliance. Toute la suite de cette histoire prouvera que ces barbares étoient les Suèves établis dans le Norique & dans la Savie, & qui firent alliance avec les Romains, lorsque les Goths, devenus fiers de leurs succès, commencerent à se rendre redoutables à leurs voisins.

Les Suèves sont la seule nation à laquelle nous n'ayons point assigné l'établissement que leur mérita la bravoure avec laquelle ils combattirent sur les bords de la Neda. Jornandès nous a donné l'exemple de ce silence, & aucun historien n'a rendu plus de justice aux Quades & aux Marcomans qui ne

paroissent plus dans l'histoire depuis l'expédition d'Attila dans les Gaules où ils le suivirent; encore ne savons-nous pas ce dernier trait de leur histoire par le récit de Jornandès. Mais outre que cet historien n'est gueres occupé que de ses Ostrogoths, son silence est excusable par une raison très-sensible. Dans le tems où écrivoit l'historien, duquel le compilateur de l'histoire mêlée a tiré le fait dont nous venons de parler, les Marcomans & les Quades avoient encore quelque célébrité, ce qui n'étoit pas cent ans après l'expédition d'Attila, tems auquel Jornandès fit son extrait de Cassiodore. Il est donc très-naturel que l'abréviateur, ou même l'historien qu'il abrégeoit, n'aient pas fait une mention particuliere des Quades & des Marcomans; mais comme ces peuples étoient Suèves & particulierement liés avec les autres peuples à qui le compilateur approprie cette dénomination, pour en faire une des trois nations qu'il joint ensemble pour l'éloge qu'il fait de leur valeur, il est évident que Jornandès & Cassiodore, pour éviter des détails inutiles, ont compris ces trois nations sous la dénomination qui leur étoit commune, & n'ont du parler que des Suèves à l'occasion de la bataille qui porta

le premier coup à l'empire des Huns. Dans l'histoire d'une province, le nom d'un peuple particulier paroît avec éclat; il disparoît dans l'histoire d'un grand empire. Chaque peuple Suévique avoit pu jouer un rôle dans d'autres tems : depuis que toute la nation, affoiblie par des guerres continuelles & par une grande émigration, tenoit à peine un rang entre les puissantes nations qui avoient remplacé les Jazyges, les Carpes, les Taifales & les Tervinges, elle méritoit seule qu'on fît mention de sa fortune & de ses exploits; l'histoire ne devoit point s'arrêter aux Quades, aux Marcomans & aux Bures qui n'étoient plus que des tribus particulieres d'un peuple peu considérable.

Ainsi les Quades, les Marcomans & les autres peuples Suéviques qui avoient la même langue, les mêmes mœurs, les mêmes intérêts, ne formerent plus qu'un corps, une seule nation peut-être conduite par un seul chef dans cette grande journée qui ruina l'empire des Huns : ils furent tous compris sous le nom de Suèves, & c'est sous ce nom qu'en parle Jornandès, en les désignant par l'attribut particulier aux Germains, lesquels étoient excellens fantassins. *Suevus pede*, dit cet historien. Quant au silence

qu'il garde sur les provinces qui leur échurent en partage après la bataille de la Neda, on peut en apporter plusieurs raisons également solides.

Les Rugiens, dit Jornandès, & quelques autres nations demanderent aussi des terres dans les environs d'Arcadiopolis : il n'ajoute point qu'on les leur ait accordées ou refusées ; & quoique dans la suite il parle encore des Rugiens, il garde toujours un profond silence sur le pays qu'ils occuperent. Cette ressemblance que les Rugiens ont avec les Suèves est frappante ; mais elle seroit peu instructive, si nous ne savions pas d'ailleurs quel fut le partage des Rugiens. J'ai déja dit qu'ils se retirerent au-delà du Danube, dans le pays qu'avoient autrefois occupé les Quades, vis-à-vis le Norique septentrional. C'est sur quoi ne nous laisse aucun doute la vie de saint Severin écrite par Eugippe. Il est évident que les Rugiens n'ayant aucune obligation à l'empire d'orient de leur établissement, & en étant assez éloignés pour n'avoir de même aucune liaison avec lui, les historiens Grecs ont dû se mettre peu en peine du lieu où ils s'étoient fixés, & qui étoit peut-être le même où ils avoient demeuré sous l'empire d'Attila. Le silence des historiens

contemporains a produit celui de Jornandès, & sans Eugyppe nous ignorerions quelle fut la retraite des Rugiens.

Il en fut à-peu-près de même des Suèves : ils ne reçurent de l'empire d'orient aucune concession nouvelle ; ils resterent dans le pays qu'ils occupoient depuis long-tems, & par conséquent ils ne donnerent point occasion aux historiens de dire d'eux, ce que Jornandès a dit de plusieurs autres peuples. On pourroit ajouter que le pays qu'ils occupoient n'appartenant point à l'empire d'orient, & faisant partie de celui d'occident, dont l'histoire a été extrêmement négligée, Jornandès, ou plutôt Cassiodore, n'a rien trouvé qui les concernât dans les monumens qu'il a pu consulter, & a ignoré l'alliance qu'ils contracterent avec les Romains, lorsque ceux-ci eurent été attaqués par les Ostrogoths. Peut-être aussi son silence a-t-il été un effet de sa partialité. Il semble cependant que Jornandès ait senti lui-même l'inconvénient de cette omission, puisqu'ayant ensuite été obligé de parler des Suèves à l'occasion d'une guerre qu'ils eurent avec les Ostrogoths, il y a suppléé par deux descriptions qui s'accordent assez mal entre elles : aussi ne douté-je point que la premiere & la plus courte ne

soit de Cassiodore, & que la seconde n'ait été ajoutée par Jornandès, pour rendre raison d'un fait qui n'a besoin de cette explication que parce qu'il l'a défiguré. Je parlerai de cette derniere, lorsque j'en serai venu à l'événement auquel elle a rapport : la premiere ne contient que deux mots : la Suévie, dit l'historien, étoit voisine de la Dalmatie, & n'étoit pas éloignée de la Pannonie, surtout à l'endroit de cette province, qui étoit habité par les Goths. Cette position convient parfaitement à la *Suévie* que le même auteur dit ailleurs avoir été une des dix-huit provinces de l'Illyrie, & qu'il substitue à la Savie des Romains, qu'on appelloit aussi la Pannonie Riparienne, parce qu'elle étoit située entre les rives de la Save & de la Drave. *De regni success. p. 233.*

Procope a décrit toute cette contrée avec beaucoup de soin dans son histoire de la guerre des Goths qu'il a écrite à-peu-près dans le même tems où écrivoit Jornandès. Voici ce qu'il en dit : on comprenoit dans les limites de l'empire d'occident la Liburnie voisine de la Dalmatie, l'Istrie qui étoit auprès de la Liburnie, & la Vénétie qui s'étendoit jusqu'à Ravenne. Ce sont-là les provinces maritimes. Au-dessus d'elles (vers *Lib. 1. c. 15.*

le nord), sont les Seissiens & les Suabes, non pas ceux qui obéissent aux Francs, mais d'autres Suabes différens de ceux-là, & qui occupent l'intérieur des terres; au-delà des Seissiens & des Suabes sont les Noriques, qui ont à leur droite les Daces & les Pannoniens, dans le pays desquels sont les villes de Sirmium & de Singidon, & qui s'étendent jusqu'au Danube. Cette description leve toute équivoque sur la position de cette Suévie qui étoit voisine de la Dalmatie & de la Pannonie, selon Jornandès; elle étoit différente de la Suévie qu'avoient déja subjuguée les Francs, au tems où écrivoit Procope. Celle dont nous parlons étoit limitrophe des Seissiens ou des habitans de Seissa, ville bâtie sur la Suave, à l'occident de cette ville, entre elle, la Carnie ou Carniole & le Norique. Ainsi la Suévie ne remplissoit pas à beaucoup près tout l'intervalle que laissent entre elles jusqu'à leur confluent dans le Danube les deux rivieres de Save & de Drave; mais elle n'étoit cependant pas fort éloignée de la Dalmatie, ainsi que le prouve un récit de Procope qui est à la suite de cette description.

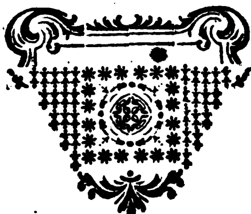
Vitigès, dit cet historien, ayant résolu de reconquérir la Dalmatie, char-

gea de cette entreprise Asinarius & Uligisale. Le premier eut ordre d'aller dans la Souabe pour y lever des troupes, & après avoir joint à leur armée autant de barbares, habitans de cette contrée, qu'Asinarius pourroit en enrôler, les deux généraux devoient passer tout droit en Dalmatie, Mais tandis qu'Asinarius faisoit cette levée de barbares, Uligisale entra seul dans la Liburnie où il fut battu, & se retira à Burnum pour y attendre son collegue. Cependant Constantin, qui commandoit dans la province pour Justinien, ayant appris les grands préparatifs que faisoit Asinarius, craignit pour Salone, dont il renforça la garnison: & en effet, dès qu'Asinarius, à la tête des barbares qu'il avoit enrôlés, eut joint son collegue à Burnum, ces deux généraux allerent faire le siege de Salone. Tout ce récit prouve 1°. que la Suévie, la Suavie ou la Suabie, étoit habitée par des barbares, desquels elle avoit pris ce nom. 2°. qu'elle ne pouvoit pas être fort éloignée de la Dalmatie; & c'est ce que prouvent encore mieux les termes dans lesquels Vitigès donna ses ordres aux deux généraux, car il les envoya tous deux en Dalmatie, & leur ordonna à tous deux de tirer des pays circonvoisins de la

Vid. hist. Byzant. Procop. l. 1, c. 14, p. 31.

Souabe, autant de barbares indigens qu'ils pourroient, & de passer de-là en droiture en Dalmatie & à Salone.

Quoi de plus ridicule que ces dispositions, s'il eût fallu aller chercher la Souabe au-delà du Lech, ou même au-delà du Danube? Rien n'est donc mieux démontré que l'existence d'une province de ce nom dans le voisinage de la Dalmatie & de la Pannonie; & dès-lors il ne faut plus demander où habitoient ces Suèves qui combattirent avec les Ostrogoths, sur les bords de la Neda, ni en quel pays ils s'établirent. Il s'agiroit de prouver que le Norique fit aussi partie des établissemens Suéviques; mais je dois attendre que les faits qu'il me reste à raconter amenent d'eux-mêmes la preuve de cette vérité.



CHAPITRE II.

Valentinien est assassiné en 455. Maxime se met en possession de sa couronne & de sa femme, & perd l'une & l'autre avec la vie. Avitus lui succede & est déposé par Ricimer : qui étoit Ricimer ? Il est fait patrice ; il est roi ; il est Suève de naissance. Il met la couronne sur la tête de Majorien, & engage les Suèves, les Pannoniens & les autres barbares du Danube à lui obéir. Projets de Majorien contre l'Afrique : ils échouent. Marcellien rival de Ricimer. Celui-ci fait périr Majorien, & lui substitue Sévère qui meurt en 466.

TANDIS que la mort d'Attila annonçoit la ruine de son empire, & que l'empereur d'orient, pour en profiter, remplissoit ses provinces des débris de cette puissance formidable, l'empire d'occident étoit en proie à toutes les fureurs de l'ambition & de la vengeance.

Nous avons vû par quel crime Valentinien s'étoit fait un ennemi du patrice Maxime, & comment celui-ci, cachant son ressentiment, avoit travaillé à perdre Aëtius, pour se venger ensuite plus

sûrement & plus utilement de Valentinien. Maxime étoit de la même famille que l'usurpateur de ce nom qui s'étoit révolté contre le grand Théodose : le desir & l'espérance de monter sur le thrône étoient aussi entrés dans son cœur, avec la fureur de venger le plus cruel des affronts, & tout parut concourir au succès de ses vûes. Valentien fut assez imprudent pour prendre à son service presque toutes les créatures d'Aëtius, & Maxime fut assez habile pour cacher la part qu'il avoit eue à l'assassinat de ce grand homme, crime qui retomba sur l'empereur & sur l'eunuque Héraclius, & pour se faire un mérite auprès d'eux du dessein qu'il avoit formé de faire périr un monstre qui deshonoroit le thrône & ne le remplissoit pas. Si Aëtius n'avoit eu à son service que des Romains, sa mort n'auroit peut-être pas été vengée ; mais entre les serviteurs que sa mort avoit affligés, il se trouva deux barbares que leur honneur obligeoit à poursuivre les assassins de leur maître : Ostila & Traustila, à qui Maxime avoit persuadé qu'ils pouvoient se venger sur Valentinien, se jetterent sur lui & sur son favori, lorsqu'ils se promenoient dans le champ de Mars, tuerent d'abord l'eunuque & acheve-

Proc. de bel. Van. l. 1, c. 4. hist. Byzant. t. 1, p. 351. Tyro-Prosp. chron.

Comm. Marcell. cr. vict Tunun. chr. Id. cr. Tyro-Prosp. Procop. ubi sup.

rent leur vengeance par le meurtre de Valentien.

Maxime qui avoit tout préparé pour une révolution, monta aussi-tôt sur le thrône, & épousa Eudoxie, veuve de l'empereur; ensorte que ce malheureux prince ne fut pas même pleuré par sa femme. Il est incertain si cette princesse connoissoit l'auteur du crime qui lui avoit fait perdre son premier mari; mais elle dut soupçonner Maxime, lorsqu'il lui eut défendu de porter le deuil pour Valentinien; & plus encore, lorsqu'elle vit que ses assassins n'étoient pas seulement inquiétés par les procédures judiciaires, auxquelles donne lieu la mort du moindre citoyen. Une conduite aussi étrange de la part de Maxime, sur l'administration duquel on avoit fondé quelques espérances, avoit déja fait soupçonner à Eudoxie qu'elle avoit reçu dans son lit le meurtrier de son mari; mais lorsque dans ce même lit & en se livrant à des plaisirs qui étoient un nouvel outrage fait à Valentinien & à sa veuve, Maxime lui eut dit qu'il n'avoit rien fait que pour parvenir au bonheur dont il jouissoit, Eudoxie qui ne pouvoit plus se cacher l'excès de sa honte, résolut de l'effaçer par une vengeance éclatante.

Aussi-tôt elle envoya vers Genseric pour lui faire dire que sa gloire étoit intéressée à ce que la mort de Valentinien ne restât pas impunie, qu'elle imploroit elle-même sa protection pour se délivrer d'un monstre qui, après avoir fait périr son maître, avoit encore eu l'audace d'aspirer à sa veuve, & par une supercherie abominable l'avoit en quelque sorte rendu complice de son crime; qu'il avoit été l'ami & l'allié de Valentinien, que c'étoit à lui à le venger.

On croira, si l'on veut, que Genseric ne fut pas insensible à la gloire de venger un empereur; mais sa conduite prouva qu'il avoit été encore plus vivement excité à se charger de cette vengeance par l'espoir d'amasser d'immenses richesses. A son approche Maxime voulut prendre la fuite; mais les serviteurs de l'impératrice ne lui en laisserent pas le tems, il fut mis en pieces avant de sortir de Rome, & jetté dans le Tibre. Genseric entra dans la capitale de l'empire, sans avoir éprouvé aucune résistance: il la livra au pillage, & après avoir donné 14 jours à son armée pour en ramasser toutes les dépouilles, il se rembarqua, emmenant avec lui l'impératrice Eudoxie, & ses deux filles Eudorie & Honoria. Il emmena

aussi un grand nombre de captifs qu'il avoit choisis entre les jeunes gens les mieux faits & les artistes les plus habiles. Valentinien avoit été tué le 17e de Mars de l'an 455, & Maxime fut tué le 14e de Juin. Cette date est aussi celle du sac de Rome.

Un des premiers soins de Maxime avoit été de pourvoir à la sûreté des Gaules, en leur donnant un chef, dont la réputation pût en imposer aux barbares, & sur-tout aux Goths, que la mort d'Aëtius avoit délivrés de la crainte, & que celle de Valentinien pouvoit délivrer des scrupules. Il avoit jetté les yeux sur Avitus, & l'avoit élevé à la dignité de maître de l'une & l'autre milice : il ne pouvoit faire un meilleur choix, si l'on en croit Sidoine Apollinaire ; & ce qui me le persuade, c'est qu'Avitus, après avoir fait de très-grandes choses, s'étoit retiré pour la seconde fois dans ses terres qu'il cultivoit de ses mains, lorsqu'on lui apporta la commission de maître de la milice. Il l'accepta & partit aussi-tôt pour aller trouver le roi des Goths. Quoiqu'il n'eût pas avec lui les mêmes liaisons qu'il avoit eues avec son pere, il ne s'apperçut d'aucune diminution dans son crédit, & il étoit déja décidé que les Goths n'attaqueroient

Sidoine Apoll. panég. Avit. v. 376.

point les Romains, lorsqu'on apprit à Toulouse la mort de Maxime & la prise de Rome par les Vandales. L'occasion eût été belle pour envahir de nouvelles provinces, si les Vandales n'eussent pas été les auteurs du mal; mais l'intérêt essentiel des Visigoths étoit de s'opposer aux progrès de cette puissance rivale, & ce fut sans doute ce qui les détermina à faire cesser l'anarchie, dans laquelle l'empire d'occident venoit de tomber. Ils exhorterent Avitus à monter sur un thrône qui n'appartenoit à personne, & lui promirent qu'ils seroient les plus fideles vassaux de l'empire, s'il vouloit en être le chef. Avitus n'accepta pas positivement cette proposition; mais il comprit bien que dès qu'elle seroit parvenue à la connoissance des Gaulois, tous les suffrages se réuniroient pour le forcer à accepter le diadême. Ce fut aussi ce qui arriva. Mais ce qu'on n'avoit jamais vu, une assemblée générale des seigneurs Gaulois ou Romains, sénat plus respectable que celui de Rome & de Constantinople, déféra la dignité impériale à Avitus, qui étoit aussi Gaulois, & lui donna une garde composée de la premiere noblesse. Trois jours après cette élection, les troupes s'étant assemblées avec les

seigneurs, on fit monter Avitus sur un tribunal de gazon, & on lui ceignit la tête d'un collier militaire, le tems & le lieu ne permettant pas d'employer dans cette cérémonie les attributs ordinaires de la dignité impériale. On peut dire avec Idace, qu'Avitus avoit déja été élu par l'armée à Toulouse, & qu'il reçut le titre d'Auguste dans la ville d'Arles, où se tint l'assemblée dont nous venons de parler.

La nouvelle de ce qui s'étoit passé dans les Gaules, n'eut pas plutôt été portée à Rome, que le sénat & le peuple inviterent Avitus à venir prendre possession de l'empire dans cette infortunée capitale. Le nouvel empereur se rendit à leurs prieres, & dès qu'il eût été reçu & reconnu par les Romains, il envoya des ambassadeurs à Marcien pour lui faire part de son élection, & le prier de le reconnoître pour son collegue. Il paroît qu'à cette reconnoissance, qui ne souffrit aucune difficulté, succéda une négociation pour laquelle Marcien envoya aussi des ambassadeurs à Avitus. Il avoit déja fait dire à Genseric qu'il eût à cesser les ravages qu'il faisoit en Italie, & à rendre les princesses qu'il avoit emmenées captives : Genseric avoit eu peu d'égard à cette sommation ; il

Id. chr.

Priscus, p. 49.

ne fit pas plus de cas d'une autre déclaration que lui fit faire Marcien en l'accompagnant de menaces; Genseric remit aussitôt en mer pour aller ravager l'Italie & la Sicile. Il paroît cependant qu'Avitus avoit dès-lors fait un traité avec le roi des Vandales, puisqu'à l'occasion de cette seconde irruption, il lui envoya des ambassadeurs pour lui déclarer que s'il ne se souvenoit pas des traités qu'ils avoient faits précédemment, & qu'il ne se résolût pas enfin à les observer, il marcheroit contre lui avec toute son armée, & avec autant de troupes auxiliaires qu'il en pourroit ramasser. Ces menaces d'Avitus furent aussi vaines que son regne fut court & sa puissance chancelante. Les Goths l'avoient porté sur le thrône, un Suève l'en précipita. Faisons connoître en peu de mots l'ennemi d'Avitus : il ne nous est pas étranger, puisqu'il étoit Suève & qu'il eut part aux malheurs de l'empire.

Sidoine Apoll. panég. Anth. v. 360.

Un prince des Suèves avoit épousé une fille de Vallia, roi des Visigoths, & en avoit eu Ricimer ou Richimer qui est ce même Suève dont nous parlons. Il étoit entré au service de l'empire avec une bande de barbares qui étoient apparemment ses sujets, & avec

lesquels il s'étoit signalé en plusieurs occasions, sur-tout contre les Vandales, ce qui l'avoit fait élever à la dignité de patrice ; car on peut croire, sur la foi de Victor, qu'il en étoit déja revêtu, lorsqu'il força Avitus à se démettre de l'empire. Il paroît même qu'il le battit avant de le déposer ; & comme il ne lui donna point pour lors de successeurs, on peut croire que des raisons particulieres l'engagerent à prendre un parti aussi violent.

Nous ne connoissons peut-être pas assez l'état où se trouvoit alors les affaires de l'empire pour deviner quelles pouvoient être ces raisons. Les Vandales faisoient une guerre cruelle aux Romains dans toute l'étendue de leurs terres maritimes. Ricimer les avoit battus dans l'île de Corse, &, si l'on en croit Sidoine Apollinaire, il fut toujours le plus dangereux ennemi de Genseric, qui de son côté le haïssoit mortellement. La raison en étoit, dit le même auteur, que le roi des Vandales avoit beaucoup de peine à persuader le public qu'il fût fils du roi auquel il prétendoit devoir sa naissance, parce que sa mere ayant été esclave & mariée, elle ne put donner un fils à ce prince qu'en se rendant coupable d'adultere : la naissance de Ricimer

étoit donc pour lui un objet de jalousie, puisqu'elle lui donnoit droit à deux royaumes, à celui des Suèves par son pere, & à celui des Goths par sa mere, fille de Vallia : mais de plus Genseric se souvenoit encore de tout le mal que le grand-pere maternel de Ricimer avoit fait aux Vandales & aux Alains. Jusqu'ici on ne voit point pourquoi Ricimer pouvoit haïr Avitus, à-moins qu'il ne lui reprochât le traité qu'il avoit d'abord fait avec Genseric, & qui n'avoit point été exécuté, ainsi que nous l'avons déja vû. Je ne sais même si Ricimer avoit jamais reconnu Avitus, auquel il ne pardonna peut-être pas d'avoir dû en partie son élection aux Vandales, ainsi que nous l'apprend Idace.

Une autre raison du parti que prit Ricimer, fut certainement la conduite que tint l'empereur à l'égard des Goths & des Suèves. Le petit-fils de Vallia ne pouvoit être l'ami de la famille régnante des Visigoths, qui s'étoit élevée sur les ruines de celle à qui il appartenoit par sa mere ; il semble même qu'il eut des prétentions au thrône qu'occupoit Theoderic : qui sait si ce ne fut pas lui qui engagea Riciarius, roi des Suèves, à faire plusieurs entreprises sur les Romains d'Espagne ? Mais il ne dut point pardon-

ner à l'empereur d'avoir autorisé le roi des Visigoths à attaquer les Suèves : il dut le lui pardonner d'autant moins, que cette guerre devint funeste à sa nation, puisque les Suèves furent presque détruits, & que leur roi fut obligé de prendre la fuite. Il paroît qu'il voulut se réfugier en Italie où Ricimer étoit tout-puissant ; mais une tempête dont il fut assailli dans les mers de Toscane, l'empêcha d'y aborder, & le fit tomber entre les mains des Visigoths, qui après l'avoir chassé de ses états lui ôterent encore la vie.

Id. chr. Jorn. c. 44.

Un autre grief de Ricimer, fut peut-être quelque négociation qu'Avitus entama avec Marcellien, dont nous verrons qu'il fut toujours l'ennemi capital. Marcellien avoit été attaché au patrice Aëtius, de même que Boëce qui avoit été assassiné avec lui ; mais il avoit été plus heureux que ses deux amis, puisqu'il avoit trouvé le moyen de se réfugier dans la Dalmatie dont il avoit fait soulever les habitans, & où il s'étoit fortifié de maniere qu'ayant refusé d'obéir à l'empereur, personne n'osa l'attaquer dans l'azyle qu'il s'étoit fait. C'est Procope qui nous apprend cette anecdote ; mais il se trompe lorsqu'il dit que Marcellien ne fut point at-

Procop. de bell. vandil. l. 1, c. 6. histoire Bysant. tom. 1.

taqué dans la Dalmatie. Hunnimund, roi des Suèves orientaux, l'y attaqua, ainsi que nous l'apprend Jornandès, quoiqu'il ne nomme point Marcellien. Observons au reste que dans la suite l'armée de Marcellien fut presque entierement composée de barbares, ce qui doit nous engager à croire qu'il avoit fait alliance avec les Ostrogoths ennemis des Suèves, comme les Romains, & peut-être Ricimer lui-même en leur nom, avoient fait alliance avec les Suèves, & leur avoient confié la garde de Comagène. Voici donc ce que Jornandès raconte de cette expédition.

Priscus, p. 50.

Hunnimund, roi ou général des Suèves, passant par la Pannonie pour faire le dégât dans la Dalmatie, s'empara de tous les troupeaux qu'il put enlever aux Goths, & continua sa route. Mais après qu'il eut exécuté son projet, comme il retournoit chez lui, Theodemir, frere de Valamir, roi des Goths, l'attendit au passage, & ayant appris qu'il étoit campé auprès du lac Pelsode, où il avoit résolu de passer la nuit, il l'attaqua lorsque son armée étoit ensevelie dans le plus profond sommeil, le prit avec tous ceux des siens qui n'avoient pas passé par le fil de l'épée, & le força de se

reconnoître son vassal. Mais bien-tôt après il lui pardonna, l'adopta pour son fils & le renvoya dans la Suévie avec tous les Suèves qui avoient été ses prisonniers. Ce fait rapproché des circonstances dont je viens de rendre compte, me paroît indiquer que dès-lors Ricimer étoit ennemi de Marcellien, & qu'il lui suscita pour ennemis les Suèves orientaux, avec lesquels il est très-vraisemblable qu'il avoit de grandes liaisons.

Un Annaliste associe Majorien à Ricimer dans l'exécution du projet formé contre Avitus. Sidoine Apollinaire passe bien légerement sur cette partie de la vie de Majorien, & ne dit rien de l'attentat de Ricimer. Mais il nous laisse entrevoir de très-grandes liaisons entre le général Romain & les nations barbares, dont, selon lui, il ajouta les forces à celles de la république. Il nous apprend encore que le patrice Aëtius ayant conçu quelque ombrage des talens ou des projets de Majorien; car je doute qu'un songe & des présages aient causé sa disgrace, il le remercia de ses services, & lui ordonna de se retirer dans ses terres, où il resta jusqu'à ce que l'épée de Valentinien eût terminé par un coup fatal la destinée d'Aëtius. Alors, dit encore le poëte, ce mal-

Marius Avent. chr. M. Boucq. tom. 2.

Panég. Maj. v. 364.

v. 292.

heureux prince ayant voulu réunir à ses troupes Palatines toutes celles dont le patrice avoit disposé, pour le faire avec plus de sûreté, il appella Majorien auprès de lui. Mais rien ne pouvoit arrêter la vengeance qu'imploroit le sang d'Aëtius : en vain Valentinien rassembla un grand nombre d'hommes, les cœurs de cette multitude étoient loin de lui : en vain il sacrifia de nouvelles victimes ; il étoit lui-même celle qui, pour le malheur de l'empire, devoit être immolée aux manes d'Aëtius. Mais la providence qui veilloit encore à la conservation de la république, préparoit déja le regne de Majorien, & s'il ne commença pas dès-lors à régner, ce fut un effet de la mauvaise étoile qui envioit à l'empire un chef aussi capable de le gouverner, & qui plaça d'autres empereurs sur un thrône qui avoit été laissé aux Césars. Cependant Rome ayant été prise, ce fut Majorien qui créa, pour ainsi dire, cet empire qu'il devoit posséder un jour.

Mais Avitus élu dans les Gaules, n'eut pour lui ni le sénat de Rome, ni Ricimer qui en disposoit, ni Majorien que favorisoit Ricimer ; & il fut enfin forcé d'abdiquer & de se réfugier dans les Gaules, après avoir été fait évêque de Plaisance malgré lui. Il imploroit en vain

l'assistance des Goths qui faisoient alors la guerre en Espagne avec toutes leurs forces & ayant leur roi à leur tête ; il ne lui fut pas possible d'en tirer aucun secours, & il mourut abandonné de tous ceux qu'il l'avoient, pour ainsi dire, forcé à monter sur le thrône. Ses malheurs réjaillirent sur les Goths : Ricimer qui avoit puni Avitus de ses liaisons avec eux, leur fit déclarer la guerre, & les Romains la firent avec quelque succès. Id. chr.

Ce contretems obligea Theoderic à sortir de l'Espagne & à faire la paix avec les Suèves qui eurent encore un roi. Il est vrai qu'il étoit étranger, s'il faut en croire Jornandès, puisqu'il étoit Varne d'origine ; mais sa famille & une tribu de sa nation pouvoient très-bien avoir été incorporées à la nation des Suèves, dès le tems où ceux-ci avoient quitté la Germanie. Il s'appelloit Achiutf ou Agrivoulf, selon Jornandès, & Agilulf selon Idace ; mais suivant ce même auteur, il mourut avant d'être affermi sur le thrône, & la paix ne fut pas de longue durée entre les Suèves & les Goths. Le récit d'Idace suppose que cette nation fut alors partagée entre trois princes qui paroissent avoir pris tous les trois le titre de rois.

L'empire Romain éprouvoit alors le malheur contraire : depuis la déposition d'Avitus arrivée en 456 jusqu'au premier d'Avril de l'année suivante, Rome n'eut point d'empereurs, & Ricimer gouverna l'occident ; qui sait même si ce ne fut pas lui qui éleva Majorien à la dignité de maître de la milice au mois de Mars de l'an 457 ? Cependant on avoit négocié avec l'empereur Marcien sur le choix du collegue qu'il falloit lui donner en occident, on négocia de même avec Leon son successeur ; & enfin l'agrément de ce prince, le suffrage du sénat, le choix des troupes, & sur-tout la faveur de Ricimer, éleverent Majorien sur le thrône impérial. Ainsi furent dissipés les projets de Marcellien qui avoit voulu succéder à Avitus, & qui pendant la vacance du thrône avoit fait tous ses efforts pour profiter des troubles de l'empire. Il avoit même déja nommé un préfet du prétoire pour gouverner les Gaules ; & comme il avoit conféré cet emploi à un homme qui avoit beaucoup de crédit dans cette province, il ne l'avoit pas choisi envain ; mais sa faction ne put se soutenir contre celle de Majorien, lorsque celui-ci eut été déclaré empereur ; & le nouveau préfet des Gaules fit sa paix à des conditions avantageuses ;

Sidoine Apoll. lib. I, ep. II.

Ricimer avoit peut-être compté gouverner l'empire sous le nom de Majorien ; mais ce prince, dont aucun historien n'a parlé sans en faire l'éloge, ne pouvoit avoir les mêmes intérêts que Ricimer : aussi, bien-tôt après son avénement à l'empire, fit-il une paix solide avec les Visigoths, qui étoient ennemis des Vandales, & qui par cette raison devoient être les alliés de l'empire ; puisque son intérêt essentiel étoit de faire cesser les courses des Vandales, de délivrer les trois princesses qu'ils tenoient captives, & de reconquérir l'Afrique qui étoit le grenier de Rome & de l'Italie. Une autre précaution qu'il prit pour se mettre en état de commencer cette grande entreprise, fut d'assujettir ou de s'attacher toutes les nations qui habitoient alors sur les terres de l'empire. Il y employa les armes & les négociations, dit Priscus, en quoi il est parfaitement d'accord avec Sidoine Apolinaire.

Id. chr. Priscus à histoire Bysant. t. 1, p. 28.

Majorien faisoit construire une flotte formidable sur les deux mers qui baignent les côtes de l'Italie, & y employoit les forêts de l'Apennin & les grandes sommes qu'on lui envoyoit des Gaules : sa flotte devoit être plus nombreuse que celle qui avoit rendu César

Octave vainqueur de Cléopatre; & le poëte présageoit qu'elle ne devoit pas être moins heureuse, puisque Majorien n'étoit pas inférieur au vainqueur d'Actium, & que le même luxe, la même molesse qui avoit régné à la cour de Cléopatre, régnoient alors à la cour de Genseric. Majorien avoit déja fait voir combien étoient méprisables ces Vandales qui faisoient trembler l'empire depuis le détroit jusqu'aux mers de la Grece; il les avoit attaqués dans la Campanie & les avoit forcés de regagner leurs vaisseaux avec beaucoup de précipitation.

De bell. Vand. l. 1, c. 7. Procope raconte une anecdote singuliere de la vie de Majorien; il prétend que voulant connoître par lui-même l'état où se trouvoit l'Afrique, il nomma des ambassadeurs pour la cour de Genseric, & se mit lui-même du nombre, après s'être peint les cheveux; parce que les ayant extrêmement blonds, couleur rare chez les Romains, il auroit pu être reconnu sans cette précaution. Tout ce qu'il vit en Afrique ne servit qu'à l'affermir dans la résolution qu'il avoit prise, & il revint en Italie hâter les préparatifs qu'il avoit ordonnés. Mais comme il ne comptoit pas disputer l'empire de la mer aux Vandales,

&

& qu'il ne faisoit équipper une flotte que pour transporter en Afrique une armée de terre, il falloit, avant tout, qu'il s'assurât d'un nombre de troupes suffisant pour n'avoir rien à craindre des armées formidables que Genseric pouvoit lui opposer. Ce prince avoit incorporé la nation des Alains à celle de Vandales, & quoiqu'il n'en eût pas fait autant des Maures, il pouvoit aussi compter sur eux depuis la mort de Valentinien, qui avoit déterminé ces peuples à se soumettre à lui.

Majorien entreprit alors ce qu'aucun empereur n'avoit entrepris depuis longtems : il appella à lui toutes les troupes qui avoient leurs établissemens le long du Danube. Toutes ces bandes guerrieres que le nord avoit envoyées vers le midi: toutes obéirent, dit le poëte, & se rangerent sous ses drapeaux. Le Basterne, le Suève, le Pannonien, le Neure, le Hun, le Gète, le Dace, l'Alain, le Bellonothe, le Rugien, le Bourguignon, le Vese, l'Alite, l'Ostrogoth, le Bisalte, le Procruste, le Sarmate, le Mosque; tous les peuples qu'avoit enfantés le Caucase, & tous ceux qui avoient bu les eaux du Tanaïs se mirent à la suite des aigles Romaines, & se préparerent à combattre pour le même em-

Sidoine Apoll. ibid.

pire qu'ils avoient si souvent fait trembler. Que ne peut pas la fortune d'un seul homme, ajoutoit le panégyriste? Mais il écrivoit lorsque Majorien étoit encore à Lyon, & il y avoit loin de-là à Carthage. Au reste la docilité des Barbares n'est pas si extraordinaire que Sidoine Apollinaire nous la représente, si l'on suppose, ce qui est très-vraisemblable, qu'il n'y eut qu'une très-petite partie des nations qu'il nomme qui se rendit dans le camp de Majorien, & qu'il dut cet avantage au crédit que Ricimer avoit sur les Barbares, beaucoup plus qu'à son propre crédit ou à l'autorité impériale, que respectoient peu les enfans du Tanaïs & du Caucase.

Je ne m'arrêterai point à faire connoître les peuples dont Apollinaire fait le dénombrement. Les Basternes, les Bellonotes, les Bisaltes & les Procrustes sont autant de noms qu'il n'a été permis qu'à un poëte d'employer : les Suèves, les Pannoniens & peut-être les Neures sont les barbares de la Savie & du Norique; les Daces sont les mêmes que les Huns ou les autres Barbares qui habitoient la Dace : j'ai déja parlé & je parlerai encore des Rugiens, des Vesses, des Alites & des Mosques : si les Gètes & les Ostrogoths ne sont pas ici un même peuple, il faut que le poëte

ait désigné par le premier de ces noms quelque tribu Gothique qui ne faisoit point corps avec les sujets de Valamir; mais je crois qu'en général les Goths & les Ostrogoths se trouverent alors en très-petit nombre dans le camp de Majorien, & que ceux qui s'y rendirent ne le firent point par autorité publique. Les Sarmates étoient les mêmes qui avoient reçu des terres dans la basse Pannonie & dans la haute Mœsie. Quant aux Alains, il ne faut pas les confondre avec ceux qui avoient alors leurs établissemens dans les Gaules. Quelque raisonnement qu'aient pu faire sur ce passage & Daniel & du Bos, il n'a aucun rapport avec les Gaules; il n'y est parlé que des Barbares du Danube, & le poëte n'a pas dû même faire mention des Gaulois & des Barbares établis dans les Gaules, puisqu'il décrit l'armée de Majorien, telle que ce prince la forma dans les plaines de la Ligurie, ainsi que nous l'apprend Procope, & telle qu'elle étoit avant le passage des Alpes; peut-être même les autres troupes que Majorien tira des Gaules en grand nombre, au rapport de Priscus, ne l'avoient-elles point encore joint, quand Apollinaire prononça son panégyrique; on n'en peut cependant pas conclure que P. 29.

les Gaules qui avoient déja fourni aux dépenses de la flotte, fussent encore agitées par la faction de Marcellien.

V. 483. Ce qui suit mérite encore plus notre attention. Déja, dit le panégyriste, vous aviez levé votre camp, & des milliers de soldats vous suivoient sous des drapeaux différens ; une seule nation vous refuse ses services. Cette nation étoit revenue depuis peu des bords du Danube, & elle en étoit revenue plus cruelle que de coutume & plus indomptable. La guerre l'affranchit de toute domination : Tuldila l'anime & lui inspire cette férocité qui lui fait chercher les combats là où elle doit en trouver la punition. Alors vous reprenez les armes que vous veniez de quitter (après avoir chassé les Vandales de l'Italie); cependant vous différez le châtiment de cette rébellion : mais en épargnant cette nation féroce, vous devenez pour elle l'auteur d'une disgrace plus affreuse. Une main toujours armée pour vous, & plus soigneuse que vous-même de votre conservation, n'imite point votre modération : elle attaque les rébelles, & leur entiere défaite est le fruit d'un seul combat. Vous partagez leurs dépouilles à ceux qui ont été fideles, & ceux-ci, effrayés par cet exemple reçoivent le prix de leur obéissance en

même tems qu'ils apprennent ce qu'il en coute pour n'avoir pas obéi. Ainsi cette révolte nous devient doublement utile: les coupables sont punis, & les barbares craignent de le devenir.

Le panégyriste décrit ensuite le passage des Alpes, exécuté dans le cœur de l'hiver, & par un froid tel qu'un barbare, du nombre de ceux qui avoient passé le Danube, fut entendu se répandre en murmures contre une entreprise à laquelle s'opposoit la nature, & que n'auroient pas même tentée les peuples & les rois accoutumés aux frimats du nord. Ceci peut être une fiction du poëte, aussi-bien que la réponse faite par Majorien aux plaintes de ce barbare; mais il n'en est pas moins prouvé qu'il y avoit dans l'armée de l'empereur un corps de troupes qui avoit passé le Danube pour le venir joindre. Nous voyons aussi par l'ordre dans lequel Apollinaire raconte ces faits, que la nation dont il parle se révolta ou dans l'Italie même ou dans une contrée voisine de l'Italie, & avant que Majorien eût passé les Alpes; mais ce qui mérite aussi beaucoup d'attention, c'est que cette nation avoit déja habité au midi du Danube, puisqu'elle revint du pays où elle s'étoit retirée, plus féroce & plus indomptable qu'elle ne l'avoit

encore été. Cette seconde émigration étoit même assez récente, lorsque Majorien passa les Alpes à la fin de l'an 458, pendant l'année de son consulat; ainsi qu'on le voit par son panégyrique, & par la chronique de Cassiodore. Enfin nous savons que le chef de
V. 2 & 6. cette nation, celui qui la porta à la révolte, s'appelloit Tuldila, nom Teutonique ou Gothique, mais d'ailleurs inconnu dans l'histoire de ce siecle. Malgré toutes ces nations que nous fournit le panégyriste de Majorien, il est très-difficile de deviner quelle peut avoir été cette nation; & d'autant plus qu'il ne paroît pas naturel de la chercher entre celles qui, selon ce panégyriste, avoient suivi les drapeaux de l'empereur. Or de toutes les nations que nous savons avoir habité pour lors dans le voisinage du Danube, les Gépides & les Hérules sont les seuls dont Apollinaire ne fasse pas mention; & encore n'est-il pas vraisemblable que ces nations qui étoient très-nombreuses & très-puissantes soient passées en corps au midi du Danube, sans que l'histoire ait fait mention d'une telle entreprise.

Une autre difficulté consiste à savoir quelle fut cette main attentive aux intérêts de Majorien qui fit la guerre à la nation inconnue, & qui la vainquit sans que

l'empereur eût eu part à sa défaite. On pourroit croire que le poëte a voulu parler de Ricimer, s'il n'employoit pas les mots *vestrum pudorem sprevit*, qui ne peuvent s'entendre d'un premier officier de l'empereur, tel qu'étoit Ricimer. Je crois donc que ce fut un autre peuple barbare qui punit les rébelles de leur désobéissance & de leur invasion.

L'entreprise de Majorien échoua comme échouent presque toujours celles que fait par mer un état qui n'est point maître de la mer. Genseric couvroit la Méditerranée de ses flottes, & comptoit bien empêcher le passage de l'armée Romaine ; il avoit aussi prévu le cas où Majorien lui auroit dérobé ce passage, & s'étoit préparé à le rendre inutile, en ruinant toute la côte qui s'étend depuis le détroit jusque dans les environs de Carthage ; par-là il mettoit les Romains hors d'état de subsister sans le secours de leur flotte, ce qui réduisoit la guerre de terre à une guerre de mer, dans laquelle il étoit assuré de la supériorité. Mais sa premiere espérance ne le trompa point : la flotte Romaine avoit son rendez-vous près de Carthagène où devoit se faire l'embarquement ; elle fut brûlée avant que Majorien eût pu en faire usage, & ce prince qui étoit déja

en Espagne fut obligé de retourner dans les Gaules, sans espérance de se relever, au-moins de sitôt, d'un échec si terrible. Il étoit encore dans la ville d'Arles en 461, sous le consulat de Sévérinus, ou bien il y étoit revenu après être retourné en Italie, ainsi que paroît le dire Idace. Il nous apprend encore qu'avant d'entrer en Espagne, il avoit joint sa médiation à celle de Théoderic, roi des Visigoths, pour rétablir la paix entre les Goths & les Suèves; il parle aussi d'une ambassade envoyée aux Vandales par ces deux princes pour faire la paix avec eux, & cette ambassade paroît être celle dont Majorien se chargea lui-même, au rapport de Procope, & qui fut sans effet. Il est incertain s'il avoit mieux réussi à faire la paix avec les Suèves & les Hérules d'Espagne; mais il ne l'est pas que l'expédition contre l'Afrique ayant manqué, Népotien, maître de la milice dans les Gaules, & Sunnéric, l'un des généraux de Théoderic menerent une armée contre les Suèves, & ravagerent leur pays. Cette guerre ne fut pas de longue durée, puisqu'après quelques allées & venues la paix fut conclue dans la même année entre Théoderic & les Suèves.

Sidoine Apoll. ép. l. 1, ép. 11.

Il me paroît que ces changemens de systême, relativement aux Suèves d'Espagne, étoient liés avec ceux qui arriverent dans les affaires de Majorien. A peine la grande entreprise avoit échoué, que Genseric avoit demandé la paix à ce prince. Quoique du Bos n'ait point su si sa proposition avoit été acceptée, nous pouvons assurer qu'il y eut un traité conclu entre Majorien & Genseric, qui avoit fait des tentatives inutiles pour obtenir la paix avant la destruction des trois cens vaisseaux de Majorien, mais qui renouvella avec plus de succès ces mêmes tentatives, lorsqu'il n'eut plus rien à craindre pour l'Afrique; preuve certaine que Genseric étoit plus habile que Majorien, si pourtant l'empereur Romain étoit aussi libre que lui de négocier ou de faire la guerre à son choix. Je dis qu'il y eut un traité entre ces deux princes, & je le dis sous l'autorité de Priscus, qui nous apprend en même tems que Genseric se moqua des engagemens qu'il venoit de contracter, ne rendit point les princesses captives, & envoya une armée de Vandales & de Maures dans l'Italie & dans la Sicile. Majorien ne le punit point de cette perfidie: Ricimer avoit déja jugé à propos de détruire son ou-

Priscus, pag. 28.

P. 30.

vrage. On dit que Majorien étoit en marche pour aller faire la guerre aux Alains qui ravageoient les Gaules, lorſ-
C. 45. que Ricimer le fit aſſaſſiner ſur les bords de l'Hyra auprès de Tortone, & on le dit ſur l'autorité de Jornandès; mais Idace eſt plus croyable, lorſqu'il dit que Majorien revenoit alors des Gaules, qu'il mettoit ordre aux affaires de l'empire, & qu'il ſe propoſoit d'aller à Rome lorſque le patrice le fit aſſaſſiner. La raiſon pour laquelle je préfere le récit d'Idace à celui de Jornandès, eſt que ſon autorité doit l'emporter ſur celle de cet abréviateur, & qu'elle s'accorde mieux avec ce que nous ſavons certainement que Majorien étoit dans les Gaules en
Mar. Avent. chron. 461, & qu'il y célébra les jeux du cirque. On ne peut donc ſuppoſer qu'il ſoit parti des Gaules pour aller en Italie, & que de l'Italie il ſoit retourné dans les Gaules depuis le tems où ſe célébroient les jeux dont nous avons parlé, juſqu'au tems où il fut tué; ſoit que nous diſions avec Petau que ſon armée ſe révolta le 2 d'Août, & qu'il fut tué le 7 du même mois; ſoit que,
Tome 1, p. 323. ſuivant la chronique de Victor, de l'édition de Caniſius, nous rapportions la proclamation de Sévere ſon ſucceſſeur aux nones de Juillet de cette même an-

née. Ce qui a pu tromper Jornandès, c'est qu'il a bien su qu'il y avoit alors des Alains dans les Gaules, & qu'il a ignoré qu'il y en avoit aussi en Italie ou au nord de cette province vers le Danube. C'est cependant de quoi on ne peut douter, si l'on fait réflexion, 1°. que les Alains combattirent contre les fils d'Attila; 2°. qu'ils faisoient partie des troupes du Danube que Majorien conduisit en Espagne; 3°. qu'en la troisieme année de l'empereur Sévere, ou en l'an 464, Beorgor, roi des Alains, fut vaincu & tué par le patrice Ricimer, auquel le comte Marcellin donne à cette occasion le titre de roi, & que ce fut auprès de Bergame ville de la Vénétie, où Beorgot avoit fait une irruption, qu'il en fut puni par le patrice.

Histor. Misc. l. XV, Murat. pag. 98. Marcell. comm. chron.

Mais n'oublions point une circonstance singuliere de la mort de Majorien: Ricimer le tua, dit l'annaliste Espagnol, après y avoir été encouragé par le conseil des Suèves. Quels étoient ces Suèves, & de quel peuple étoit roi Ricimer? Ce sont deux questions auxquelles il seroit peut-être assez difficile de répondre, parce qu'il y a autant de raisons pour une opinion que pour l'autre: mais si nous supposons que Ricimer ayant toujours fait sa résidence en Italie, y ayant joui d'une

puissance absolue, l'ayant défendue contre les Alains, ayant été ennemi personnel de Marcellien qui occupoit la Dalmatie, ayant procuré à Majorien l'obéissance des peuples voisins du Danube, il devoit avoir un corps de troupes assez considérable dans la province qui étoit le centre de sa puissance, & qu'il ne pouvoit l'avoir sans qu'on lui eût assigné des quartiers pour fournir à sa subsistance, & pour servir de domiciles & de retraites aux familles des Barbares qui le composoient; si, dis-je, l'on fait ces réflexions & si l'on ajoute que l'histoire des Suèves Espagnols ne fait aucune mention de Ricimer, comme ayant eu part à leur obéissance, en même tems que l'on conviendra qu'il a dû s'intéresser au sort des Suèves d'Espagne, l'on croira plus facilement encore qu'il régna sur une tribu de cette nation établie dans quelque tribu de l'Italie. Mais on ne pourra s'empêcher d'observer que Majorien fut tué dans les mêmes circonstances où Avitus avoit été déposé : il avoit fait la paix avec les Vandales, il faisoit la guerre aux Suèves, & vraisemblablement il traitoit avec Marcellien.

Sévere envahit l'empire, dit le comte Marcellin, qui parle toujours le langage

des Grecs : il se donna lui-même pour collegue à l'empereur Léon dans le consulat de l'an 462, & ne fut reconnu à Constantinople ni en cette qualité ni en celle d'empereur. Selon Marcellin, Léon fut seul consul ; les fastes Siciliens & l'anonyme de Scaliger lui donnent pour collegue Serpentius. Il y a de la confusion dans la chronique de Victor ; les fastes capitolins sont le seul monument où le consulat de Sévere ait été consigné clairement & authentiquement. Procope n'a pas daigné le nommer entre les empereurs d'occident. Priscus ne fait point mention de lui, quoiqu'il parle des affaires de l'empire d'occident sous son regne. Sidoine Apollinaire ne le nomme que pour dire que sa mort fut naturelle & augmenta le nombre des dieux, & il le dit dans le panégyrique d'Artémius ; ce qui suppose une reconnoissance quelconque de la part des Romains orientaux ; mais il ajoute que Ricimer fut seul chargé des destinées de l'empire, & il fait de ce patrice l'éloge le plus magnifique. Enfin il est évident que Sévere fut la créature & l'esclave du patrice, qu'il ne fut pas d'abord reconnu en orient, & qu'il n'y fut jamais estimé. Apollinaire fait même entendre que la bonne intelligence fut

Paneg. Anth. v. 1.

médiocre entre les deux empires tant que vécut Sévere, & que la fortune de l'Italie fut au-moins très-chancelante sous son regne.

Les Romains étoient environnés d'une foule d'ennemis qui tous avoient ou des prétentions à leur charge, ou des motifs de vengeance. Ils craignoient que Marcellien venant à augmenter ses forces ne se renfermât plus dans la Dalmatie, & ne portât la guerre dans l'Italie même. Cette crainte étoit d'autant mieux fondée, qu'il s'étoit établi dans la Sicile avec l'agrément de l'empereur d'orient, &, à ce qui paroît, du vivant & peut-être avec le consentement de Majorien. Il y a même beaucoup d'apparence que les conditions du traité fait entre ce prince & le roi des Vandales, furent qu'il mettroit en liberté Eudopie sœur de l'empereur Théodose, & veuve de Valentinien & de Maxime, qu'il garderoit sa fille Eudoric qu'il avoit déja fiancée à son fils Honoric, qu'il rendroit aussi Placidie autre fille d'Eudopie, & qu'il s'abstiendroit à l'avenir de piller les provinces maritimes de l'empire. Les orientaux ajouterent aux conditions de ce traité une clause que n'approuverent certainement pas les Romains occidentaux : elle portoit qu'on

Priscus, p. 29.

donneroit à Genseric la part de la succession de Valentinien qui devoit revenir à Honoria sa belle-fille. Genseric demandoit en outre tous les biens d'Aëtius, mais j'ignore à quel titre: étoit-ce parce qu'il avoit en son pouvoir Gaudentius, fils d'Aëtius, qu'il avoit emmené de Rome avec les trois princesses? ou bien Gaudentius étoit-il mort, & Genseric demandoit-il sa succession, ou parce qu'il avoit été fiancé avec Honoria du vivant de Valentinien, ou parce qu'Aëtius avoit adopté cette princesse?

Des demandes si exhorbitantes ne pouvoient être accordées sans achever la ruine de l'empire, & Genseric se prévalut du refus qui lui en fut fait pour violer le traité en continuant ses brigandages sur les côtes de la Sicile & de l'Italie. Cependant il n'eut pas beaucoup à s'applaudir des entreprises qu'il fit alors sur la Sicile. Marcellien s'étoit transporté dans cette île avec les troupes qu'il s'étoit formées dans la Dalmatie, & lorsque les Vandales voulurent la piller, comme ils étoient dans l'usage de le faire tous les ans, il les attaqua, les battit & les força de regagner leurs vaisseaux. Cependant Placidie, sœur d'Honoria, & belle-sœur d'Honoric, avoit épousé Olybrius, du vivant de Majo-

rien. Ce mariage fournit un nouveau prétexte à Genseric pour porter la guerre en Italie & dans les autres provinces de l'empire d'occident après la mort de Majorien. Il vouloit qu'Olybrius, beau-frere de son fils, succédât à ce prince; & comme Ricimer n'eut aucun égard à sa recommandation, il renchérit encore sur les excès qu'il avoit commis jusqu'alors.

Priscus, p. 29. Un autre ennemi n'étoit pas moins à craindre pour Ricimer & pour les Romains qui avoient approuvé le meurtre de Majorien. Nigidius avoit rassemblé une armée nombreuse toute composée des troupes Gauloises qui avoient suivi Majorien en Espagne, & qui vouloient venger sa mort. Il menaçoit déjà l'Italie, & les Romains auroient peut-être succombé sous les coups qu'il se préparoit à leur porter; mais les Visigoths ayant voulu profiter de cette occasion pour étendre leurs possessions, Nigidius tourna ses armes contre eux, & fit voir dans cette guerre combien il auroit été un ennemi dangereux pour Ricimer, si cette diversion fâcheuse ne l'eût pas empêché d'exécuter son premier projet. Cependant les Romains occidentaux se trouvoient encore trop foibles pour résister à Marcellien & aux Vandales : ils en-

voyerent des ambassadeurs à l'empereur d'orient, le priant de les délivrer de ces deux ennemis. Leon se rendit à leurs desirs, & fit partir un ambassadeur qui devoit d'abord s'aboucher avec Marcellien, & passer ensuite en Afrique. Marcellien promit de ne point attaquer les Romains; mais Genseric, bien loin de rien promettre, donna aussi-tôt ses ordres pour l'équippement d'une flotte qui devoit porter la désolation sur les terres de l'Italie & de la Sicile. Cette île avoit perdu son brave défenseur. Ricimer avoit trouvé le moyen de débaucher à Marcellien une partie de son armée, & il travailloit à lui enlever le reste à force de largesses. Ce moyen pouvoit être d'autant plus efficace, que la plus grande partie de cette armée étoit composée de Scythes, sur le désintéressement desquels il eût été dangereux de trop compter. Craignant donc que si Ricimer venoit à lui livrer bataille dans une circonstance aussi critique, il ne perdît tout-à-la-fois ce qui lui restoit de troupes & les richesses qu'il avoit amassées, Marcellien évacua la Sicile & l'abandonna à la discrétion des Vandales. Priscus ne dit point en quelle partie de l'empire il se retira; mais s'il y a quelque fond à faire sur ce qu'a

Priscus p. 50.

écrit Procope, que de la Dalmatie il passa dans l'île de Sardaigne d'où il chassa les Vandales, il faut dire qu'au sortir de la Sicile, dont Procope n'a point parlé, il retourna dans la Dalmatie, & continua d'y être le fléau des Vandales & la terreur de Ricimer.

Cependant sa retraite avoit fait autant de mal à l'empire, qu'elle avoit pu faire de plaisir au roi des Suèves. Les Romains réduits au désespoir, firent prier l'empereur d'orient de leur prêter une flotte, sans laquelle il leur étoit impossible de se défendre, parce que ne pouvant ni prévenir ni poursuivre leurs ennemis, & n'étant pas en état de garnir de troupes toutes leurs côtes, les Vandales avoient le choix de les attaquer où il leur plaisoit, & pouvoient toujours les prendre au dépourvu ou se retirer sans perte, s'ils trouvoient de la résistance. Rien n'étoit mieux prouvé que la nécessité d'avoir une flotte; mais Ricimer ne pensoit pas qu'il pouvoit s'en procurer une avec un peu de patience & beaucoup de dépense; & les Orientaux leur répondirent qu'ils avoient un traité avec les Vandales, & qu'ainsi ils ne pouvoient lui accorder sa demande. Tous les secours qu'ils donnerent à l'empire d'occident se réduisirent à une seconde

ambassade, dont un patrice fut chargé, & qui ne réussit pas mieux que la précédente.

Tel fut l'état déplorable de l'empire d'occident, depuis la mort d'Aëtius, jusqu'à celle de l'empereur Sévere arrivée en 466. Nous n'avons pu abréger davantage l'histoire de ces douze années, dont il a été important de faire connoître les principaux événemens avec leurs dates, autant parce qu'il est nécessaire de connoître le systême général d'un empire, pour savoir la véritable situation de chacune de ses provinces, que parce qu'il est intéressant pour nous de savoir quel rôle joua pour lors dans l'occident, & sur-tout en Italie, un prince Suève qui, s'il fut roi en effet, en même tems qu'il étoit patrice, ne peut avoir régné que sur une tribu des Suèves, & dans quelque province du département d'Italie. Com. Marcel. chron.



CHAPITRE III.

Seconde guerre des Ostrogoths contre les Romains. Valamir est obligé de faire la paix. Guerre des Romains & des Ostrogoths contre les Satages & les Sarmates, soutenue par les Huns. Anthemius défait Irnac, fils d'Attila. Valamir défait Dengisic, autre fils d'Attila. Seconde guerre des Suèves, & première guerre des Scyres contre les Ostrogoths. Les Romains orientaux prennent parti pour les Scyres. Ligue formidable formée contre les Ostrogoths. Négociation des deux fils d'Attila avec Théodose. L'aîné fait la guerre à l'empire d'orient & est tué en 468 ou 469. On peut dater de cette année la ruine de l'empire d'Attila. Autres peuples Hunniques qui se mettent à portée de le remplacer.

Il y avoit environ sept ans que les Ostrogoths jouissoient de la pension de 300 liv. d'or qui leur avoit été accordée vers l'an 456, & qu'ils laissoient jouir les Romains orientaux de la paix qu'ils leur avoient vendue à ce prix, lorsque le peu d'exactitude avec laquelle se faisoit le payement de cette pension, leur

fit penser qu'ils n'étoient pas obligés d'en mettre davantage dans l'observation de la paix. Ils commencerent cependant par envoyer une ambassade à l'empereur Leon pour lui demander ce qui leur étoit dû. La réponse ne fut pas favorable ; mais ce qui augmenta encore l'indignation des Ostrogoths, fut l'état florissant dans lequel ils trouverent Théoderic, fils de Triarius, avec le peuple qu'il gouvernoit. Ce prince & son peuple étoient Goths ; mais Théoderic n'étoit point de la maison des Amales, & il paroissoit honteux aux Ostrogoths qu'un prince moins noble que Valamir fût comblé d'honneurs & de richesses ; tandis qu'on ne leur payoit pas même ce qui leur étoit dû.

Sur le rapport des ambassadeurs, les Goths prirent aussi-tôt les armes, & parcoururent presque toute l'Illyrie où ils firent un dégât effroyable. C'est-là tout ce que Jornandès nous apprend de cette guerre ; mais je crois qu'on peut ajouter au récit de cet historien trop partial, ce que dit un autre écrivain non moins partial. Sidoine Apollinaire nous apprend que, quelque tems avant l'élévation d'Anthémius sur le thrône d'Occident, l'Illyrie fut totalement détruite par les ravages qu'y fit Valamir. Il ajoute mê-

Panég. Anth. v. 223.

me qu'un général des armées Romaines ayant été battu, que sa faute ou son malheur avoit livré cette province à la fureur des Ostrogoths, lorsque l'empereur Léon jetta les yeux sur Anthémius pour lui confier le soin de cette guerre. A peine, ajoute-t-il, cette province vit nos aigles qu'elle cessa de craindre les *dragons* des ennemis. Les Ostrogoths domptés furent tout-à-la-fois privés de leur proie & de la guerre même, & bien-tôt ils devinrent eux-mêmes la proie d'Anthémius : mais, dit-il encore, laissons-là ces ennemis peu dignes d'Anthémius, puisqu'ils ne sont que des brigands, & parlons d'une guerre plus sérieuse.

La fin de cette entreprise de Valamir fut que l'empereur lui paya les arrérages de sa pension avec l'année courante, & lui promit de la lui continuer, & que les Ostrogoths furent obligés de donner en ôtage à Léon le jeune Theoderic, fils de Theodemir, qui avoit alors sept ans accomplis, & qui étoit dans sa huitieme année. Un gage si précieux ne permit plus aux Goths de vivre aux dépens des provinces Romaines. Cependant la pension que leur payoit Leon ne suffisoit pas à tous leurs besoins : la guerre étoit leur unique ressource : ils

Jorn. c. 53.

chercherent un ennemi. Il n'y en avoit point qui fût plus à leur bienséance, que les Satages : je ne sais s'ils sont les mêmes que les Satagariens, dont nous avons déja parlé. Il semble qu'on ne doit pas le croire, puisque ceux-ci s'étoient établis dans la petite Scythie ou la Mœsie, au lieu que les Satages demeuroient, suivant Jornandès, dans la Pannonie intérieure. Quoi qu'il en soit, les Satages étoient ou alliés ou sujets de Dinzis, le même que Dengigisc, fils d'Attila. Ce prince ayant appris que les Goths attaquoient les Satages, rassembla tous les peuples qui lui obéissoient encore, & qui étoient en petit nombre : c'étoient les Ulzinzures ou Ulzingures, les Angiscires, les Burtugures, & les Bardares. Il entra avec ces troupes dans la Pannonie, & ayant bloqué la ville de Bassiana, il en ravagea le territoire. Les Goths quitterent alors les Satages pour courir où le danger étoit le plus pressant; ils attaquerent les Huns, & remporterent sur eux une victoire complette, depuis laquelle il ne prit plus envie à ceux-ci de leur faire la guerre.

On doit rapporter à ce même tems celle que les Huns firent à l'empire d'Orient sous la conduite des deux princes, qu'Apollinaire nomme Hermidac

& Hunnus. Le premier paroît être le même que Hernac dernier fils d'Attila. Ce fut, dit le panégyriste, une guerre sérieuse & digne d'Anthémius. Une poignée de brigands n'attaquoit point l'empire ; des esclaves fugitifs, conduits par un autre Spartacus, n'avoient point brisé leurs fers pour prendre les armes. Une armée nombreuse étoit entrée sur nos terres : elle étoit composée de ces bandes formidables qui errent dans les plaines de la Scythie, de cette nation féroce, cruelle, avide, violente, & qui est barbare pour les Barbares eux-mêmes. Voici quelle est son origine, quelle est sa patrie, quelles sont ses mœurs : dans ces vallées que parcourt le Tanaïs en s'éloignant de la grande Ourse, il est une nation capable d'effrayer tous les autres mortels par son courage & par sa seule figure. Les enfans mêmes inspirent l'horreur par la difformité de leur visage : une masse ronde & qui finit en pointe ; deux cavernes au fond desquelles on apperçoit deux yeux blancs, une excressence au milieu, mais applatie ; voilà ce qui compose leur tête. Mais du fond de ces antres où la lumiere parvient à peine, il sort un regard perçant auquel rien n'échappe, & si les meres applatissent les nez de leurs enfans

enfans avec les langes dont elles les ſerrent, ce n'eſt que pour leur rendre l'uſage du caſque plus commode & plus utile ; leurs joues contiguës ne préſentent qu'une ſurface unie ſur laquelle gliſſent les traits. On acheve ainſi de les rendre propres à la guerre, pour laquelle ils paroiſſent d'ailleurs être nés. Le reſte de leur corps eſt d'une beauté achevée : une poitrine large, des épaules quarrées, une taille fine, une élévation médiocre, mais qui eſt plutôt grande lorſqu'ils ſont à pied, & qui l'eſt encore davantage lorſqu'ils ſont à cheval : voilà quelle eſt la ſtature de cette nation. A peine les enfans peuvent-ils ſe paſſer de leurs meres, qu'on les met à cheval ; enſorte que leurs membres encore tendres prennent la conformation la plus propre à cet exercice ; on diroit à les voir que le cheval & l'écuyer ne ſont qu'un même corps, & que leur cavalerie eſt une nation particuliere. Elle eſt armée d'arcs arrondis & de fleches dont le coup eſt infaillible : ces redoutables archers peuvent choiſir leurs victimes ; chacune de leurs fleches porte la mort à qui ils l'ont deſtinée. Telle eſt la nation qui paſſa pour lors le Danube ſur la glace, & qui ſe jetta avec impétuoſité ſur nos provinces.

Le portrait que Sidoine Apollinaire fait en cet endroit des nations Hunniques ressemble si parfaitement à celui que nous en avons tracé, d'après Ammien Marcellin, que nous aurions pu l'omettre, si l'un & l'autre avoient été faits dans le même tems. Mais le poëte ayant décrit les Huns tels qu'ils étoient près de quatre-vingts ans après le tems où l'historien avoit pu les voir de ses yeux, j'ai cru que cette répétition ne seroit ni inutile, ni desagréable. Reprenons la narration d'Apollinaire. Les Huns ayant passé le Danube dans le cœur de l'hiver, Anthémius fut envoyé contre eux pour les repousser. Il les trouva dans la Dace qu'ils avoient couverte de leurs escadrons : son approche les obligea de se resserrer ; il remporta cependant sur eux quelques avantages, au moyen desquels il les réduisit à s'enfermer eux-mêmes dans une enceinte très-étroite. Il campa près d'eux & non loin de la ville de Sardique ; mais ce dont on s'étonne le plus, ce fut qu'étant resté très long-tems dans le même camp, on ne vit point ses soldats courir au pillage avec sa permission, ni même faire la maraude contre sa défense. Ce n'étoit pas que l'abondance régnât dans l'armée Romaine ; elle manqua souvent

de vivres ; mais la discipline fut toujours la même. Les soldats craignoient encore plus leur général qu'ils ne craignoient l'ennemi. Ce fut à cette exacte discipline qu'Anthémius dut la victoire qu'une désertion imprévûe étoit sur le point de lui arracher. Il en étoit venu aux mains avec les Huns, secondé par un allié que l'auteur ne nomme point : ce traître choisit le tems où la bataille étoit déja engagée, pour prendre la fuite. Par-là les deux flancs de l'armée, où se trouvoient placés les fuyards, se trouverent à découvert ; toute la cavalerie ayant été entraînée par celle du traître, Anthémius ne se déconcerta point ; il soutint tous les efforts de l'ennemi avec sa seule infanterie, & donna le tems à une partie des fuyards de se reconnoître & de réparer leur faute. La cavalerie sur-tout qu'il avoit menée avec lui, revint au combat, dont la vivacité ne s'étoit point rallentie, quoique l'infanterie se vît abandonnée. Enfin les ennemis prirent lafuite. Anthémius les suivit de si près, qu'il les força d'en venir à une seconde action ; ils furent encore vaincus & s'enfermerent encore une fois dans un endroit difficile où le patrice les attaqua. Ils lui échapperent pourtant ; mais ce ne fut que pour re-

cevoir un dernier échec, à la suite duquel ils demanderent la paix. Il paroît que la cause de la guerre avoit été la désertion d'un peuple Sarmatique que les Romains avoient voulu remettre dans le devoir, & que les Huns avoient pris sous leur protection. Anthémius demanda qu'on lui rendît les transfuges; mais les Huns aimerent mieux les faire mourir. Par-là, dit le poëte, les victimes qu'il demandoit tomberent sous un fer étranger, & leur supplice eut l'air d'un jugement prononcé par Anthémius, & exécuté par les Huns.

Toutes les circonstances de cette guerre me portent à croire que si elle n'est pas précisément la même que celle de Valamir contre les Satages, elle en fit au moins partie, & qu'Hernac attaqua les Romains & leurs alliés du côté de la Dace & de Sardique, pendant que son frere Dengisic attaquoit les Goths dans la Pannonie, & aux environs de Bassiane. En ce cas les Satages seront ce même peuple dont la désertion avoit donné lieu à la guerre; ce qui est d'autant plus vraisemblable que le pays qu'ils habitoient est le même où nous savons qu'habiterent les Sarmates. Jornandès n'a rien dit de la part qu'eurent les Romains à cette guerre, par la même rai-

ſon qui l'a engagé à donner aux Goths tout l'honneur de pluſieurs actions, auxquelles on devroit dire qu'ils n'eurent aucune part, ſi l'on s'en tenoit au récit des autres hiſtoriens. Je ne crois cependant pas que cet hiſtorien eût porté la mauvaiſe foi juſqu'à attribuer à Valamir la défaite des Huns, s'il n'avoit pas même été en guerre avec eux, ou qu'il eût abandonné les Romains. Ainſi l'allié infidele dont parle Apollinaire, doit être ou Triarius ou ſon fils Theoderic, ou quelqu'autre prince Barbare qui étoit au ſervice de l'empire d'Orient.

Nous avons vu que la ſœur de Candax, prince des Scyres, avoit épouſé Andax, qui étoit de la maiſon des Amales. Cette alliance influa ſans doute ſur les ſentimens réciproques des deux nations, & nous voyons en effet qu'elles étoient amies l'une de l'autre dans le tems dont nous parlons. Mais il y a apparence que Candax ne vivoit plus, & qu'il avoit eu pour ſucceſſeurs Ebica & Vulf ou Hunulf. Le nom du premier eſt le même que celui de ce favori d'Attila, dont nous avons tant parlé.

Hunnimund, roi des Suèves, qui ne pardonnoit point à Theodemir l'avantage qu'il avoit remporté ſur lui, malgré l'adoption par laquelle le prince des

Ostrogoths avoit adouci sa disgrace; Hunnimund, dis-je, attendoit avec impatience le moment où il pourroit prendre sa revanche, &, si l'on en croit Jornandès, il négocia secrettement avec les Scyres pour les engager à surprendre les Goths par une attaque imprévue, tandis qu'il feroit la même chose de son côté. Les deux peuples étoient voisins des Ostrogoths & vivoient bien avec eux : la surprise n'en fut que plus funeste à Valamir, qui se trouva assailli tout-à-coup par ceux qu'il croyoit ses amis. Il eut cependant encore le tems de rassembler quelques troupes ; mais tandis qu'il les mettoit en bataille, & qu'il se portoit d'une aîle à l'autre pour exhorter ses gens à bien faire, il tomba de cheval & fut accablé par les ennemis, qui le percerent de plusieurs coups de lances avant qu'il pût être secouru. L'historien des Goths prétend que les troupes de Valamir voyant leur roi étendu sur la place, en conçurent une nouvelle ardeur & combattirent avec tant d'acharnement, que la nation des Scyres fut
Pag. 30. presque entierement détruite. Priscus dit au contraire, que les Scyres & les Goths, après s'être livré bataille, se quitterent les uns & les autres pour aller chercher du secours. Les deux peuples

s'adresserent à l'empereur Leon, chacun voulant le mettre dans son parti. Ospar, qui prétendoit être tout puissant à la cour d'un prince qu'il avoit placé sur le thrône, étoit d'avis qu'on ne secourût ni l'un ni l'autre, & qu'on leur laissât le soin de vuider leurs différends. Leon ne fut pas du même avis, & se déclara pour les Scyres. Il écrivit donc au préfet d'Illyrie, pour lui enjoindre de leur fournir des troupes auxiliaires contre les Goths, en tel nombre qu'il jugeroit nécessaire. Le préfet ayant reçu cet ordre ne négligea rien pour procurer aux Scyres autant d'alliés qu'il lui fut possible. L'autorité que lui donnoit sur les Barbares la dignité dont il étoit revêtu, & plus encore la crainte qu'ils eurent d'être accablés à leur tour par les Ostrogoths, faciliterent la formation d'une puissante ligue qui se fit en faveur des Scyres, & à laquelle se joignirent les débris de cette nation sous la conduite de leurs princes Ebica & Vulf. Hunnimund & Alaric, tous deux rois des Suèves, Beuga & Babai, rois des Sarmates, un grand nombre de Gépides & de Rugiens, sans parler des troupes qu'envoyerent plusieurs autres nations, tels furent les redoutables ennemis qui

entrerent en Pannonie pour humilier les Ostrogoths. Theodemir avoit succédé à son frere Valamir dans le commandement de la nation; & quoiqu'il eût participé jusqu'alors à la royauté, il avoit pris pour la premiere fois les marques de cette dignité qui n'appartenoient qu'au chef suprême de la nation. Il montoit sur un thrône, teint, pour ainsi dire, du sang de son frere, & dans une conjoncture très-critique; mais comme il avoit vû l'orage se former, il eut le tems de se faire joindre par son frere Widimir, & toute la nation des Ostrogoths se trouva rassemblée, lorsque ses ennemis vinrent asseoir leur camp dans les plaines de la Pannonie qu'arrose la Boltia. Le combat dut être terrible entre une nation courageuse qu'animoient ses succès passés & la nécessité présente, & une multitude de peuples également valeureux, dont chacun combattoit pour sa liberté & pour cette supériorité qui décidoit alors de la fortune des particuliers autant que de celle de l'état. Le champ de bataille fut couvert de corps morts. Jornandès dit que le plus grand nombre avoit été immolé aux manes de Valamir, & que la victoire resta à ses vengeurs; mais Jor-

nandès m'eſt toujours ſuſpect lorſqu'il parle ſeul des victoires remportées par les Goths.

Quelques années auparavant, c'eſt-à-dire vers l'an 460, une puiſſante nation qu'on appelloit les Arabes, avoit quitté les contrées les plus voiſines de l'Océan oriental, d'où elle avoit été chaſſée par une autre nation, & avoit elle-même chaſſé les Sabires du pays qu'ils avoient habité juſqu'alors. Les Sabires chaſſés par les Arabes ſe jetterent ſur les Saragures, les Uroges & les Hunogures, que je crois avoir été trois tribus de la nation des Ouigours. Les Sabires vainquirent les trois peuples que nous venons de nommer, & les forcerent d'aller chercher d'autres terres qu'ils puſſent habiter. Les Saragures attaquerent les Huns Acatines, ou ces mêmes Acatzires, qu'Attila & Bleda avoient ſubjugués; mais ils ne parvinrent à traverſer leur pays qu'à force de combats qui les conduiſirent juſque ſur les frontieres de l'empire, d'où ils envoyerent des ambaſſadeurs à l'empereur Leon, environ l'an 463, pour faire alliance avec lui. Les ambaſſadeurs furent bien reçus & renvoyés, ſuivant la coutume, avec de riches préſens. Cependant les nations fugitives qui s'étoient portées

Priſcus, p. 29.

en foule vers l'Orient, menaçoient tout-à-la-fois les Perses & les Romains, & se livroient entre elles des combats sanglans. Enfin les Acatzires mêlés avec les Saragures & avec plusieurs autres nations, firent une irruption dans la Perse. On ne peut pas dire précisément quelle part eurent à ces événemens les deux fils d'Attila, qui étoient encore en vie; mais on ne peut douter que cette nouvelle émigration des Huns orientaux n'ait porté un coup terrible à ce qui restoit encore de l'empire d'Attila, & qu'en particulier la défaite & ensuite la défection des Acatzires n'ait hâté sa ruine.

Dengisic & Hernac sentirent toute la grandeur du danger dont ils étoient menacés, & dans le tems à-peu-près que le préfet d'Illyrie travailloit à rétablir les affaires des Scyres, les deux princes envoyerent des ambassadeurs à l'empereur Leon, pour lui proposer d'oublier le passé de part & d'autre, & de faire la paix à des conditions qui missent fin pour toujours à leurs démêlés. Une des conditions qu'ils proposoient étoit qu'on rétablît, suivant l'ancien usage, sur le bord du Danube, un marché public où les deux nations pussent se pourvoir des choses qui leur

étoient néceſſaires. Cette demande, toute juſte qu'elle nous paroiſſe, fut pourtant celle qui fit échouer la négociation, l'empereur ayant prétendu que les Romains qui avoient tant ſouffert de la part des Huns, ne devoient point leur faire part de cette commodité de la vie qui ne ſe trouvoit alors que chez eux. Cette réponſe n'auroit été dans aucun tems celle d'un grand homme, & on ne la pardonneroit pas aujourd'hui au génie le plus médiocre. Dengiſic en fut indigné, & vouloit ſur le champ déclarer la guerre aux Romains. Irnac s'y oppoſa, par la raiſon que dans l'état où ils ſe trouvoient, il n'étoit pas prudent de s'éloigner de leur pays pour aller porter la guerre dans les provinces de l'empire. Dengiſic perſiſta dans ſon ſentiment, & ne penſa plus qu'à s'aſſurer le paſſage du Danube du côté de la Thrace. Un officier nommé Ornigiſcle, à qui la garde de cette frontiere avoit été confiée, ayant été averti des mouvemens que faiſoit le roi des Huns, lui envoya demander ſi ſon intention étoit de faire la guerre aux Romains, & donna avis de ce qui ſe paſſoit à Anagaſte commandant de la province. Celui-ci fit auſſi faire un pareil meſſage à Dengiſic, qui renvoya

ſes députés ſans leur avoir donné aucune ſatisfaction.

Lorſqu'Anagaſte, qu'il mépriſoit, l'eût fait repentir de ſon entrepriſe, il renchérit ſur les demandes qu'il avoit faites juſqu'alors ; car ayant envoyé quelques-uns des ſiens à Conſtantinople, il fit déclarer à l'empereur qu'il alloit lui faire la guerre s'il n'en recevoit pas pour lui-même & pour tous ceux qui le ſuivoient, autant de terres qu'il leur en falloit pour s'y établir, & autant d'argent qu'en demandoient les frais de leur ſubſiſtance. Des prétentions ſi exorbitantes ſuppoſent ou que le roi des Huns faiſoit peu de cas de Leon, ou que, l'ayant redouté juſqu'alors, il avoit conçu de plus hautes eſpérances, en apprenant que tous ces Barbares qui l'avoient vaincu étoient alors agités par les mêmes furies qui avoient ruiné l'empire de ſon pere. Il y a même apparence qu'il ſe réconcilia avec les Oſtrogoths, & qu'il les ſecourut ou en fut ſecouru ; au moins eſt-il certain qu'il y eut bientôt après un grand nombre de Goths dans ſon armée. Il eſt vrai qu'une partie d'entre eux pouvoit être venue avec lui de la Scythie, où il y avoit encore quelques reſtes de cette nation ; mais outre qu'ils n'auroient peut-être pas fait

eux seuls une partie considérable de l'armée que conduisoit Dengisic, il est assez naturel que les Ostrogoths aient favorisé ce prince dans un tems où les Romains venoient de soulever contre eux tous les Barbares de leur voisinage. Il faut cependant convenir que de la maniere dont les Huns étoient joints avec les Goths, on doit conclure qu'ils ne composoient, pour ainsi dire, qu'une nation. C'est de quoi on va juger par le récit que fait Priscus d'une catastrophe qui arriva aux uns & aux autres, & qui doit certainement être rapportée à la guerre dont nous parlons.

Anagaste, Basilisque, Ostrous, & plusieurs autres généraux Romains, avoient forcé les Goths à se réfugier dans un endroit difficile où ils les tenoient assiégés. La disette se fit bientôt sentir dans l'armée des Barbares. On sait que l'empereur avoit répondu à la derniere demande de Dengisic, qu'il ne donnoit des terres & de l'argent qu'à ceux qui se rangeoient sous ses loix, & qu'il se feroit un plaisir de lui accorder ces deux choses si, cessant d'être son ennemi, il vouloit lui obéir & s'engager à le servir dans ses guerres. Cette réponse n'avoit point alors contenté les Barbares; mais lorsqu'ils se virent assiégés dans un en-

droit dont ils ne pouvoient ſortir, & où ils manquoient de tout, ils envoyerent des députés aux chefs de l'armée Romaine, pour leur déclarer qu'ils ſe ſoumettoient à toutes les loix qu'on voudroit leur preſcrire, pourvû ſeulement qu'on leur donnât des terres. Les Romains répondirent qu'ils alloient rendre compte à l'empereur de cette propoſition; mais les Barbares que la faim preſſoit, ayant repliqué que la diſette où ils ſe trouvoient & qui les forçoit à ſubir ces conditions, les mettoit auſſi dans l'impoſſibilité d'attendre la réponſe de l'empereur; les généraux Romains, après en avoir conféré entre eux, leur promirent de leur fournir des vivres juſqu'à ce qu'ils euſſent reçû les ordres de l'empereur, mais à condition qu'ils ſe partageroient en pluſieurs corps, comme étoit partagée l'armée Romaine, afin que chacun des capitaines Romains étant chargé de pourvoir à la ſubſiſtance du corps qui lui auroit été aſſigné, la jalouſie des chefs ne dérangeât point la diſtribution des vivres dont ils avoient beſoin. Les Barbares trouverent la propoſition raiſonnable, & ſe partagerent en autant de compagnies qu'il y en avoit dans l'armée Romaine.

Il y avoit dans cette armée un capi-

taine qui étoit de race Hunnique : il s'appelloit Chelchat, & avoit sous ses ordres les troupes qui appartenoient au patrice Aspar. Une des compagnies Barbares avoit été confiée à ses soins, & le hasard avoit voulu que ce fût une de celles où les Goths étoient en beaucoup plus grand nombre que les Huns. Chelchat s'en étant approché, fit dire aux chefs qu'ils vinssent le trouver, & lorsqu'ils furent arrivés, il leur parla en ces termes : vous demandez des terres à l'empereur, & vous croyez que si vous les obtenez, vous pourrez vivre heureux & tranquilles ; mais vous ne voyez pas que les Huns qui sont parmi vous, profiteront seuls de cette concession, & que loin de vous être utile, elle vous deviendra funeste. Vous savez que les Huns ne peuvent se résoudre à cultiver la terre, & qu'ainsi ils vivront parmi vous comme les loups vivent avec les bergers. Ce qu'aura produit votre industrie deviendra la proie de ces compagnons aussi violens que paresseux; vous seuls serez dans l'indigence & vous vous trouverez réduits à la condition des plus vils esclaves. C'est par cette raison que les Goths ont toujours fui le voisinage des Huns, & que vos ancêtres se sont obligés par serment à n'avoir aucune

liaison avec eux. Vous violez donc le serment qu'ont fait vos ancêtres, & vous le violez quand vous auriez toutes sortes de raisons pour vous y conformer. Je suis Hun de naissance, & j'en fais gloire; il n'y a donc que l'amour de la justice qui m'engage à vous parler ainsi, afin que vous sachiez ce que vous avez à faire.

Quand Chelchat eut parlé ainsi, les Goths parurent troublés, car ils étoient persuadés qu'il ne leur avoit rien dit qui ne fût pour leur bien; & comme les Huns qui étoient dans la même compagnie n'étoient pas moins agités qu'eux, ils en vinrent aux mains, & en un instant le désordre devint général, les deux nations ayant tourné leurs armes l'une contre l'autre. Cependant les autres généraux de l'armée Romaine, après avoir mis leurs troupes en bataille, attaquerent avec furie les Barbares qu'ils avoient devant eux, sans distinction de Huns & de Goths. Les troupes d'Aspar, où étoit Chelchat, combattirent avec plus d'avantage que les autres, parce que le désordre ayant commencé par la compagnie qui leur étoit opposée, elle fut entierement défaite avant que les Barbares eussent eû le tems de se reconnoître. Ils s'apperçurent enfin du

piege qu'on leur avoit tendu, & se mirent en bataille pour faire face aux Romains : le combat devint alors terrible par la résistance opiniâtre que firent les Huns & les Goths. Il y en eut un grand nombre qui resta sur la place ; mais ceux qui n'avoient pas été tués étant enfin parvenus à se faire jour à-travers l'armée Romaine, ils sortirent heureusement de l'endroit où ils avoient été assiegés. Dans tout ce récit Priscus ne fait point mention de Dengisic ; ce qui me persuade qu'il avoit déja été tué dans une bataille qui avoit précédé le siege dont nous venons de parler, & que sa mort avoit donné la victoire aux Romains, qui en avoient profité pour enfermer son armée dans un endroit difficile, où ils l'avoient affamée. Au moins est-il certain qu'en l'année 469, sous le consulat de Zenon & de Marcien, ou une année plutôt, Anthemius étant seul consul, Dengisic fut tué par Anagaste, commandant des troupes de Thrace, & sa tête apportée à Constantinople, lorsqu'on faisoit une course de chevaux ; elle fut portée en pompe dans le milieu de la ville, jusqu'à ce qu'enfin on l'exposa dans le cirque attachée à un poteau. Elle y resta pendant plusieurs

Marcel. chronol. anon. ap. Scal. chron. sive, cr. Alexan.

jours, tout le peuple allant en foule se rassasier de ce spectacle qui étoit bien digne de lui.

On peut regarder la mort de ce prince & la défaite de son armée comme le dernier coup porté à l'empire des Huns dans l'Occident. Ainsi cet empire n'avoit pas eu cent ans de durée; car quelque date que l'on assigne à la bataille dont nous venons de parler, celle de la mort de Dengisic est certaine, & l'on ne peut reculer la défaite des Huns & des Goths au-delà de l'année 471, puisque ce fut en cette année que furent tués Aspar & son fils Ardabure. Aspar étoit le même qui avoit réparé le malheur arrivé à son pere Ardabure dans la guerre que Theodose le jeune avoit faite à l'usurpateur Jean, & qui avoit été battu en Afrique avec le comte Boniface. Son pere Ardabure étoit Alain de naissance, & quoiqu'un écrivain moderne ait fait de son fils Aspar un roi des Huns, prédécesseur de Rhoile, il n'est pas moins certain qu'il ne commanda jamais que chez les Romains, & que sa fortune & celle de son fils Aspar, sont un exemple frappant du haut degré de puissance où les empereurs Romains éleverent souvent ceux d'entre

Marcel. comit. chron. Victoris Tunun. chron. anonym. ap. Scal. chron.

les Barbares qui se donnoient à eux. Si l'on décompose le nom d'Artubarius, on en tirera les deux noms Hart & Burius; mais je ne prétens tirer de cette étymologie aucune conséquence touchant le peuple Alain auquel Ardabure avoit appartenu avant de s'être donné aux Romains. Il avoit puisé l'arianisme dans le sein de sa patrie, & il ne l'abandonna point lorsqu'il fut parvenu aux premieres dignités de l'empire. Son fils persista comme lui dans la profession de cette doctrine, ce qui, suivant Procope, l'empêcha de monter sur le thrône impérial. Il y avoit placé Leon, & il étoit encore en état d'y placer qui il auroit voulu. On prétend même que s'étant repenti d'avoir élevé Leon à la dignité impériale, il avoit résolu de la lui arracher pour la conférer à Basilisque, frere de l'impératrice Verine.

De bell. Vand. l. 1, c. 6, hist. Byzant. t. 1, pag. 354.

Mais Leon le prévint & le fit périr avec son fils Ardabure, qui étoit déja sénateur ou même patrice. Aspar étoit le premier de cet ordre, & sa mort produisit une grande émotion dans Constantinople. Les suites pouvoient en être d'autant plus funestes, que le patrice & ses deux fils avoient eu à leurs ordres un grand nombre de Goths, outre les

comtes & les autres serviteurs qui composoient la maison des patrices. Du nombre des premiers étoit Ostros ou Ostrous, le même apparemment dont nous avons déja parlé. Comme il étoit Goth, il se mit à la tête de tous les Goths qui avoient servi sous Aspar, & entra dans le palais dont il attaqua la garde. Il se livra un véritable combat entre les gardes appellés excubiteurs, & les Goths conduits par Ostrous; mais celui-ci ayant enfin eu du désavantage, il se retira avec sa troupe; après quoi ayant pris avec lui la maîtresse d'Aspar, qui étoit de la même nation que lui & qui le suivit à cheval, il se réfugia avec les Goths dans la Thrace, où il vécut de brigandage. Il étoit rare chez les Romains que l'on poussât l'amitié aussi loin que la poussoit Ostrous: aussi le peuple de Constantinople chantoit-il à sa louange: *Le mort n'eut point d'amis hors le seul Ostrous.* C'étoit pourtant ce même peuple qui, peu de tems auparavant, avoit couru en foule pour voir la tête de l'infortuné Dengisic.

On peut se rappeller au sujet de ce prince, la prédiction qui avoit été faite à Attila touchant ses enfans. Irnac fut alors le seul qui soutînt encore sa fa-

mille ; mais il ne put ſoutenir ſon empire, & ce fut ſans doute après la mort de ſon frere, qu'il s'éloigna du Danube & ſe retira au-delà du Nieper, dans le pays qu'on appella, par cette raiſon, le Hunnivar ou le pays des Huns.



CHAPITRE IV.

Etat de l'empire d'Occident sous le regne de Sévère, & lors de l'avénement d'Anthémius au thrône. Services de Ricimer. Troisieme guerre de Theodemir & des Suèves. Dissertation sur le pays qu'ils habitoient. Que le Norique en faisoit partie. Méprise de Jornandès. Erreur de Velser. Description géographique du Norique. Que les Barbares qui l'habitoient furent alliés des Romains contre les Ostrogoths. L'histoire de deux rois Rugiens. Les Allemands, les Thuringiens & les Suèves, deviennent ennemis des Romains.

APRÈS avoir vû comment fut détruit l'empire d'Attila, & comment se réfugierent dans un pays éloigné & à peine connu, les débris de cette nation formidable, qui avoit asservi les trois quarts de l'Europe, il ne nous reste à présent qu'à examiner quel fut alors l'état des nations & des provinces dont nous écrivons l'histoire; quel peuple prit quelque ascendant sur ses voisins, & comment se succéderent les dynasties Barbares, sous lesquelles gémit l'em-

pire Romain. On vit alors se renouveller en Europe, au désavantage de la nation la plus polie de notre hémisphère, les sanglantes tragédies qu'avoient jouées à l'extrémité de l'Asie les Tartares & les Chinois; ceux-ci bienfaiteurs foibles & maladroits; ceux-là oppresseurs ingrats, mais presque toujours heureux. Cette comparaison sera encore plus juste si l'on regarde l'Italie comme le centre de l'empire Romain, puisqu'alors on trouvera dans la fortune de cet empire les mêmes vicissitudes de liberté & de servitude, les mêmes révolutions dans les dynasties, les mêmes malheurs & les mêmes fautes qui caractérisent l'histoire des Chinois. Par-tout on voit la barbarie l'emporter par sa vigueur & par son gouvernement, le plus voisin qu'il est possible de l'état naturel, sur la politesse des peuples les plus civilisés, & dont la police paroît la plus sage.

Il y a une ressemblance singuliere entre ces deux empires c'est que dans tous les deux on donna des établissemens aux Barbares qui les environnoient, que ce fut presque toujours loin de leurs frontieres qu'il fut décidé quel peuple devoit rester maître des terres destinées aux nations étrangeres, & que ce fut ordi-

nairement dans ces mêmes terres qu'il fut encore décidé quel peuple ou quel prince devoit prendre assez d'ascendant sur les autres pour s'emparer ensuite de l'empire, qui étoit le jouet de leurs fureurs.

On a pu remarquer que les Ostrogoths, toujours pauvres & toujours turbulens, faisoient tous leurs efforts pour succéder aux Huns dans le droit de rançonner l'empire & de régner sur les autres Barbares; mais peut-être *ces esclaves fugitifs conduits par un autre Spartacus, ces brigands qu'il étoit peu glorieux de dompter*, ainsi que les appelle Sidoine Apollinaire, seroient-ils beaucoup moins grands dans l'enfance de leur empire, s'ils n'avoient pas eu un historien particulier. Il faut cependant convenir que dès le tems dont nous parlons, leur activité & leur audace les rendoient célebres dans toute l'Europe, & engageoit Sidoine Apollinaire, dans ce même panégyrique où nous avons vu qu'il traitoit Valamir avec tant de mépris, à faire entrer les Ostrogoths dans le tableau des malheurs auxquels l'empire étoit exposé, lorsqu'Anthémius prit les rênes du gouvernement.

Sid. Ap.

« Muses, dit-il, apprenez-nous quelle » divinité nous a envoyé Anthémius » avec

» avec l'alliance qui unit maintenant » les deux empires, & la paix sous les » auspices de laquelle nous serons désormais gouvernés. *Sevère, en cédant aux » loix de la nature*, avoit augmenté le » nombre des dieux : l'Italie, sans casque » & sans cuirasse & la tête couverte » de pampres, quitte la cime de l'Apennin & s'avance vers le Tibre, mais » à pas lents : elle porte cependant encore avec elle l'abondance : elle descend dans l'antre où réside le génie » du Tibre. A la vue de la déesse il laisse » tomber sa rame & son urne ; il veut » parler, mais elle le prévient & lui » parle en ces termes : Je viens pour te » mettre dans mes intérêts ; notre chef » n'est plus ; engage par tes pleurs la » ville de Rome à suivre de meilleurs » conseils : qu'elle s'adresse à celui qui » regne dans l'orient ; qu'elle se défasse » enfin de cette orgueil fastueux ; qu'elle » daigne se faire aimer davantage : apprends-lui quels secours elle doit implorer ; dans quelle partie de l'univers elle doit chercher un chef. Tous » ceux qu'elle a pris dans mon hémisphère ont vu la fortune publique s'écrouler sous eux. D'un côté le Vandale nous presse, & revient tous les » ans nous rendre les maux que nous

» fîmes jadis à Carthage : le Caucase
» transporté dans l'Afrique prête ses for-
» ces aux fureurs de cette ville long-
» tems humiliée sous sa rivale. De plus
» l'invincible Ricimer, chargé de tou-
» tes nos destinées, repousse lui seul ;
» & avec des troupes qui sont à lui,
» mais repousse avec peine les pirates
» qui parcourent nos campagnes, & qui
» toujours maîtres d'éviter le combat,
» poursuivent celui qui les a mis en
» fuite. Ils ne nous accordent ni la paix
» ni la guerre. Si tu ignores la cause de
» cette haine implacable que le Van-
» dale a jurée à Ricimer, apprends qu'il
» ne le hait à cet excès que parce qu'il
» lui envie sa naissance, parce que dans
» les veines de mon défenseur coule le
» sang du fameux Vallia, qui couvrit
» l'Espagne de monceaux de Vandales
» & d'Alains qu'il avoit immolés, &
» dont ces deux peuples ne soutinrent
» jamais la présence. Apprends encore
» que Ricimer a lui-même vaincu au-
» près d'Agrigente ces Vandales à qui
» sa famille fut toujours funeste, & que
» cette victoire comparable aux triom-
» phes des Marcellus, a rappellé aux
» vaincus le souvenir de leurs anciennes
» défaites.

» Cependant le Norique qui contient

» l'Oſtrogoth, me fait lui-même trem-
» bler; la Gaule qui enchaîne les guer-
» riers du Rhin m'inſpire elle-même de
» la terreur. Si Ricimer m'a vengée par
» ſes armes, de l'Alain qui m'avoit livrée
» aux Vandales ſes parens, Ricimer
» n'eſt pourtant qu'un homme; il peut
» retarder mes malheurs, il ne peut
» m'en préſerver. Il nous faut un prince
» armé qui ne commande pas la guerre,
» mais qui la faſſe, qui marche lui-
» même devant ſes étendarts, & qui
» nous rendant nos anciens droits, nous
» donne les flottes que nous n'avons
» plus depuis long-tems, & faſſe régner
» notre pavillon où l'on ne connoît plus
» que celui des Barbares ».

Ainſi le panégyriſte d'Artémius faiſoit parler l'Italie, & nous apprenoit que la guerre des Alains, finie en 463 par leur défaite & la mort de leur roi, avoit été concertée avec les Vandales; qu'après la retraite de Marcellien, Ricimer s'étoit chargé de défendre la Sicile, & avoit battu les Vandales ſans tirer aucun fruit de ſa victoire; que les Gaules, où régnoit Egidius ſous le titre de maître de la milice, ſe défendoient avec ſuccès contre les Germains, ſans être pour cela plus dociles à l'autorité du ſénat & du peuple Romain, & qu'en

fin les Noriques arrêtoient encore les courses & déconcertoient encore les entreprises des Ostrogoths en 468, tems auquel Sidoine Apollinaire prononça son panégyrique. On pourroit conclure de ces paroles du panégyriste, que les Ostrogoths n'eurent pas contre les Suèves des succès aussi décidés que le prétend Jornandès : mais puisqu'il est le seul historien qui ait parlé de cette guerre, rapportons-la telle qu'il l'a écrite.

Cap. 55. Theodemir ne tira pas d'abord vengeance de l'ingratitude dont Hunnimund avoit usé à son égard, en lui suscitant pour ennemis les Scyres, & ensuite tous ces peuples qui avoient pris leur parti. Mais au bout de quelque tems il profita d'un froid rigoureux, qui fait ordinairement geler les rivieres dans cette contrée, au point qu'une armée peut passer sans risque sur la glace avec ses chariots & les équipages les plus pesans. Theodemir passa de cette maniere le Danube avec son armée ; & ayant cottoyé ce fleuve, il attaqua les Suèves par leurs derrieres, lorsqu'ils s'y attendoient le moins ; car, ajoute Jornandès, ce pays des Suèves a les Bajoars à l'orient, les Francs à l'occident, les Bourguignons au midi, & les Thuringiens au nord. Les Allemands joints aux Suèves

étoient alors avec eux; les Allemands, dis-je, qui occupent aussi les hautes montagnes des Alpes, d'où coulent dans le Danube des rivieres qui se précipitent avec grand bruit. Telle étoit l'assiette du lieu dans lequel Theodemir conduisit l'armée des Goths, pendant la plus grande rigueur de l'hiver. Il battit la nation des Suèves & celle des Allemands qui étoient alliées l'une de l'autre : il ravagea leur pays, & peu s'en fallut qu'il ne les subjuguât; après quoi il ramena son armée victorieuse dans la Pannonie où habitoient alors les Ostrogoths.

Cette expédition de Theodemir, qui auroit pu devenir funeste à l'empire d'Occident si elle avoit réussi complettement, s'accorde très bien avec ce que dit Apollinaire, que les Noriques contenoient les Ostrogoths, dès que l'on suppose que Theoderic ne passa point le Norique. Cependant le contraire résulte évidemment du récit de Jornandès. Voyons en quoi consiste sa méprise & comment il y est tombé.

J'ai déja rapporté la premiere description qu'il fait du pays des Suèves, & j'ai prouvé à cette occasion que la Suévie dont il parle étoit la Suevie orientale; j'en ai fait voir la position, & je

me suis réservé de prouver que le pays des Suèves s'étendoit aussi dans le Norique, si la Suévie orientale répondoit à la Savie ou à la Pannonie Riparienne, ainsi qu'on ne peut en douter : Jornandès s'est déja trompé lorsqu'il a dit que Hunnimund parti de la Dalmatie, passa près du lac Pelsode pour retourner dans la Suévie. Le lac Pelsode avoit été dans la Valerie, ainsi que nous l'avons dit en parlant de l'établissement de cette province, laquelle s'étendoit jusqu'au Danube. Ce lac est le même que Pline appelle Peiso, suivant la leçon reçue, mais que je crois fautive, & dans les environs duquel furent établies les colonies de *Scabantia* & de *Scabaria*, dont le territoire avoit fait partie du désert des *Boïens*. Cela posé, le lac Pelsode étoit certainement le même que le lac Balaton, dont le nom conserve encore une grande ressemblance avec celui que lui donnoient les Romains.

Mais la Suévie orientale étoit alors située où est la partie la plus septentrionale de la Croatie & la plus occidentale de l'Esclavonie, entre la Save & la Drave. Ainsi il est impossible que Hunnimund retournant de la Dalmatie dans la Suévie, ait passé près du lac Pelsode. Si donc il y passa, ainsi qu'on ne peut

en douter, s'il traversa le pays des Ostrogoths, il faut qu'il ait dirigé sa route vers le Norique, & qu'il ait eu ses terres dans cette province. Mais encore comment Jornandès a-t-il pu dire que la Suévie étoit voisine de la Dalmatie, & n'étoit pas éloignée de la Pannonie, & sur-tout de la partie de cette province qu'habitoient les Goths? Les établissemens des Goths s'étendoient au nord-ouest jusqu'à Vienne: nous ignorons leurs limites au sud-ouest, si ce n'est qu'ils furent bornés par la Drave; mais dans tous les cas la Suévie étoit au moins aussi près de la Pannonie que de la Dalmatie, & si quelque chose séparoit ces deux provinces au midi, c'étoit donc au nord-ouest que la Pannonie Gothique étoit la plus voisine du pays des Suèves, & dès-lors le Norique faisoit partie de ce pays & étoit la résidence de Hunnimund, puisqu'en effet la Pannonie Gothique confinoit avec le Norique.

Cette méprise de Jornandès est pourtant médiocre, & peut être venue de ce qu'il a cru que la Suévie ou le pays des Suèves orientaux avoit toujours eu les mêmes bornes qu'avoit de son tems la province de ce nom, & de ce qu'il aura ignoré la véritable position du lac

Pelsode. Il faut sans doute assigner les mêmes causes à la seconde méprise dans laquelle Jornandès est tombé, & qui est bien plus grave que la premiere ; ou bien il faut dire qu'ayant mal lû ce qu'avoit écrit Cassiodore, ou l'ayant mal retenu, un seul mot qu'il a substitué à un autre l'a nécessairement conduit à une absurdité. Ce pays des Suèves, dit-il, a les Baïobars ou Bajoars à l'orient, les Francs à l'occident, les Bourguignons au midi, & les Thuringiens au nord, &c. Velser a conclu de ce passage que les Suèves dont parle Jornandès, habitoient au nord du Danube, à l'orient du Neker, à-peu-près où sont aujourd'hui le comté d'Œtting & la ville de Donavert, que les Bavarois, appellés Bajobares, occupoient la contrée voisine dans le pays des Narisques, ou ce qu'on appelle aujourd'hui le haut Palatinat. En ce cas les Thuringiens occupoient ce que nous appellons la Franconie ; mais où étoient les Bourguignons qui, selon Jornandès, devoient être au midi des Suèves ? Habitoient-ils la Vindélicie ? où étoient les Allemands, & *ces Alpes élevées qu'ils habitoient aussi* & d'où plusieurs rivieres se jettoient avec grand bruit dans le Danube ? Mais il y a plus, c'est que les

Allemands occupoient alors les deux rives du Rhin, & qu'ils étoient tantôt citoyens & tantôt ennemis des Gaules, ainsi que s'exprime Sidoine Apollinaire. Ajoutons encore que si les Suèves occupoient le pays que Velser leur assigne, ils n'avoient point les Francs à l'occident; car alors les Francs n'étoient pas encore établis dans les Gaules; & si on leur ôte le pays que nous leur avons attribué sur le Neker, & à l'orient de cette riviere, loin d'être à l'occident des Suèves, ils n'en étoient pas même voisins, ou du moins ils ne l'étoient que du côté du nord. Enfin nous prouverons tout à l'heure qu'au tems dont parle Jornandès, les Thuringiens s'étendoient jusque sur les bords du Danube, ensorte que si l'on n'ôte rien aux Francs du Neker, il ne restera point de place dans cette contrée pour y mettre la plus foible tribu des Suèves, loin qu'on puisse y en trouver encore pour les Bavarois.

Panég. Avit. v. 373.

Le systême de Velser est donc insoutenable; mais il s'écroule entierement, si nous lui ôtons le seul fondement sur lequel il est appuyé, en prouvant que la description de Jornandès est absolument fautive. Cet historien a-t-il voulu distinguer deux Suévies, l'une sur laquelle régnoit Hunnimund, & d'où il

étoit parti pour faire la guerre aux Ostrogoths ; l'autre qui étoit beaucoup plus à l'occident, & sur laquelle Theodemir vengea les torts que lui avoient faits les habitans de la premiere ? Cette distinction seroit absurde dans le cas présent, & la suite des faits exige absolument que cet historien n'ait prétendu parler que d'une seule Suévie. Cela étant, quelle étoit cette Suévie qui étoit voisine de la Dalmatie, & qui n'étoit pas fort éloignée de la Pannonie, surtout à l'endroit où cette province étoit habitée par les Goths, & qui cependant avoit les Bourguignons au midi, les Francs à l'occident, les Thuringiens au nord ? En serons-nous quittes, comme Velser, pour nous récrier sur l'étendue prodigieuse de cette province, & confondrons-nous avec lui les deux Suévies que Procope distingue expressément ? Mais quand nous admettrions son systême, sauveroit-il à Jornandès la moindre de ses contradictions ? rendroit-il vraisemblable cette marche étonnante de Theodemir, qui dans le cœur de l'hiver, & pendant la durée d'une gelée, passe le Danube dans la Pannonie, le remonte jusque vers sa source pour prendre les Suèves par leurs derrieres, bat cette nation jointe aux

Allemands, ravage leurs pays, & revient chez lui ? Et encore à-travers quel pays & dans quelles circonstances fait-il cette marche qui l'éloigne si prodigieusement de ses états ? Il la fait lorsque les Sarmates, ses plus proches voisins, les Gépides plus puissans que les Ostrogoths & dont les établissemens couvrent l'autre rive du Danube, les Rugiens enfin sont ses ennemis mortels. Il traverse le pays très-étendu & très-difficile de ces mêmes Rugiens qui étoient ses ennemis, & que Jornandès auroit oubliés en cet endroit, celui des Thuringiens, qui poussoient leurs courses jusque dans le Norique conjointement avec les Allemands, & celui des Bavarois, si l'on admettoit le systême de Velser ; encore ne vois-je pas comment il attaque les Suèves par leurs derrieres. Terminons ici nos objections contre un systême insoutenable : on perd pour la recherche de la vérité presque tout le tems qu'on emploie à combattre l'erreur.

Si l'on examine avec attention la description que Jornandès a faite de la Suévie, on trouvera qu'elle convient parfaitement à celle que Procope dit avoir été soumise aux Francs, & qu'il distingue en termes exprès de la Suévie

orientale, laquelle étoit voisine de la Dalmatie ; mais encore ne lui convient-elle que pour le tems où écrivoit Jornandès. Concluons de-là que cet historien abbréviateur, souvent confus, & quelquefois peu judicieux, n'a puisé dans Cassiodore que ce qu'il dit au commencement de son récit, de la position de la Suévie dans le voisinage de la Dalmatie & de la Pannonie, & que ce qu'il ajoute ensuite des limites de la Suévie & des peuples qui l'environnoient, est une addition malheureuse qu'il a faite au texte de Cassiodore. Mais dans ce cas-là même il est clair qu'il a été très-mauvais géographe, puisque pour mener Theodemir dans la Suévie Françoise, il lui fait passer le Danube & le conduit par une route qui certainement étoit impraticable pour lui.

Son erreur paroît être provenue de deux causes également vraisemblables ; la premiere c'est qu'il a été embarrassé de l'alliance des Allemands avec les Suèves, & qu'il a cru devoir conclure de cette circonstance que les Suèves dont Cassiodore parloit en cet endroit, étoient les Suèves occidentaux ; la seconde est un défaut de mémoire qui lui a fait substituer le Danube à la Drave. Je dis un défaut de mémoire ; car nous savons

qu'il a écrit son histoire des Goths sur la lecture qu'il avoit faite en trois jours des douze livres de Senator, & lorsqu'il ne les avoit plus sous les yeux. Ainsi ayant substitué le Danube à la Drave, & le passage de ce fleuve éloignant Theodemir de la Suévie orientale, il s'est vû forcé de substituer à cette province, dont il avoit parlé auparavant, la Suévie occidentale qui étoit à l'orient des Francs & voisine des Allemands; & c'est aussi pourquoi il donne deux positions au même pays, le plaçant tantôt dans le voisinage de la Dalmatie, tantôt dans celui des Francs, qui, dans le tems dont il parle, n'avoient point encore conquis les Gaules. Cette correction une fois admise, voici comment on doit expliquer la marche de Theodemir.

Ce prince occupoit la partie la plus occidentale de la Pannonie; ainsi la Drave le séparoit de la Suévie proprement dite: il passa cette riviere, & après l'avoir remontée jusque dans le Norique, il attaqua par leurs derrieres les Suéves établis dans le Norique méridional. Mais comme cette marche l'avoit approché du pays des Allemands, ainsi que nous le ferons voir, il eut aussi à combattre cette nation; il la vain-

quit, si l'on en croit Jornandès, & peu s'en fallut qu'il ne subjuguât & les Suèves & les Allemands; après quoi rien ne l'auroit empêché de faire une irruption dans l'empire d'Occident. Comme cette expédition de Theodemir ne peut avoir été faite avant la derniere guerre de Dengisic, on doit entendre d'une autre tentative semblable ce vers d'Apollinaire que j'ai déja traduit :

Noricus, Ostrogothum qui continet, ipse timetur :

puisque dans le tems où il parloit ainsi des Ostrogoths & des Noriques, il ne pouvoit avoir en vue que les événemens des années antérieures au second consulat d'Anthémius, & par conséquent ceux de l'an 467 au plus tard.

Les peuples du Norique dont parle Apollinaire, n'étoient certainement point les misérables restes des garnisons Romaines que nous verrons bien-tôt avoir existé dans le Norique septentrional, puisque, loin d'être redoutables aux empereurs d'Occident, ils imploroient en vain leur assistance; il est donc question ici des Barbares établis dans le Norique. Or quels pouvoient être ces Barbares, si ce n'étoient pas les Suèves, tant ceux qui habitoient l'ancienne Savie, que les Marcomans, les

Quades & leurs alliés, que nous avons dit avoir habité le Norique ? Les Romains occidentaux leur donnoient à tous le nom de cette derniere Province, comme les Orientaux leur donnoient celui de la Savie, chacun attribuant à toute la nation le nom du pays dont il étoit le plus voisin, & par où il la connoissoit. Procope place les Carniens & les Noriques au-delà des Souabes & des Seissions, & ceux-ci au nord des Venetes & plus avant qu'eux dans les terres. Je ferai voir ailleurs en quoi il s'est trompé, & je me contente d'observer, qu'il n'a distingué en cet endroit le Norique de la Suévie orientale que parce que, relativement à l'administration publique, ces deux pays formoient deux provinces distinctes ; mais que l'on ne peut pas conclure de-là que les peuples Suéviques n'habitassent pas aussi le Norique.

De bel. Goth. l. I, p. 13, hist. Byzant. t. II, pag. 30.

Ce que je viens de dire nous fait entrevoir comment Hunnimund partant de son pays, que Jornandès appelle abusivement la Suévie, pour aller en Dalmatie, pouvoit passer par la Pannonie, & comment en retournant chez lui il s'approcha du lac Pelsode ou Balaton, auprès duquel Theodemir l'attendit & le battit. La Suévie dans ce passage

de Jornandès, comprend aussi le Norique, & Hunnimund parti du Norique septentrional devoit traverser la Pannonie pour aller en Dalmatie. Je crois même conclure de-là que ce prince ne régnoit point dans la Suévie proprement dite, ou l'ancienne Savie; autrement Jornandès lui feroit faire une marche aussi mal imaginée que celle qu'il attribue ensuite à Theodemir. Suivant cette conjecture, Alaric, cet autre roi des Suèves, dont parle aussi Jornandès, aura régné dans la Suévie méridionale. C'est le même Alaric que j'ai dit ailleurs avoir pû se joindre au patrice Aëtius pour attaquer Attila sur le bord du Danube vers l'an 453.

Mais tout ce que je viens de dire va recevoir un nouveau degré de certitude par l'examen que je dois faire de l'un des monumens les plus précieux de nos antiquités. Je veux parler de la vie de saint Severin, écrite par son disciple Eugyppe. Cet ouvrage fut composé vers l'an 496, lorsque son auteur se fut retiré en Italie avec les autres Romains qui avoient abandonné le Norique par ordre d'Odoacre. Tout ce qu'Eugyppe y raconte de son ancien maître, s'est passé dans le Norique ou dans les provinces voisines; car il ignoroit lui-

même de quel pays étoit Severin, & où il avoit habité avant de venir dans cette province. J'ai déja tranfcrit le commencement de fa narration, lorfque j'ai parlé des guerres civiles des Huns & de la premiere guerre des Oftrogoths contre les Romains, à laquelle j'ai rapporté la prife & la deftruction d'Afture, de même que l'alliance contractée entre les Romains & les Barbares du Norique.

Les autres villes du Norique Ripenfe ou feptentrional étoient, au tems de faint Severin, c'eft-à-dire, depuis l'an 454, jufqu'environ à l'an 480, Comagène, Faviane, Burgum, alors deferte, Cuculli, Juba, & Boitrum: Tiburnia étoit la métropole de toute la province; mais on n'eft pas d'accord fur fa pofition non plus que fur celle d'une autre ville qu'Eugyppe appelle Joppia. Il parle encore de Quintanis, qui étoit une ville de la feconde Rhétie près de Paffau. Comagène avoit été au commencement de ce fiecle le quartier d'un corps de cavalerie appellé *Equites Promoti*. Si l'on en croit Lambeck, cette ville étoit dans l'endroit où eft aujourd'hui Langenleber. Faviane étoit éloignée de Paffau de plus de cent milles Romains, felon Eugyppe. Plufieurs modernes ont crû qu'elle avoit donné la naiffance &

Notiti occid. c. 83. *Bibl. Wind.* t. 2.

le nom à la ville de Vienne; mais Lambeck le nie, & le contraire est prouvé par la distance où Eugyppe la met de Passau. Si on compare ce qu'il en dit avec l'itinéraire d'Antonin, on trouvera que cette ville ne devoit pas être éloignée d'un endroit appellé *Lacus Fælix* dans l'itinéraire, & peut-être ne se tromperoit-on pas en supposant que Fa-
c. 83. viane étoit le même lieu que *Fasiane*, où la notice place le préfet d'une légion. Ainsi Faviane étoit à une distance à-peu-près égale de Passau & de Vindibone, qui est certainement la ville de Vienne. Elle est la même que Jornandès appelle Vindomine, & jusqu'où il dit que s'étendoient les possessions des Goths dans la Pannonie. Elle est appellée Vindomane dans la notice: Eugyppe n'en parle point, sans doute parce qu'elle étoit occupée par les Goths, dont saint Severin ne fut jamais ami, & avec qui il ne voulut rien avoir à démêler.

c. 4. Au tems de saint Severin il y avoit à Faviane un tribun nommé Mamertin, qui commandoit une garnison foible &
c. 11. mal armée. Eugyppe met *Cuculli* entre les châteaux du haut Norique vers la Rhétie, & nous apprend que ses habitans étoient encore adonnés à des sacri-

fices abominables. Il ne détermine point la position de *Juba*, mais il me paroît certain que cet endroit est le même que la notice appelle *Juva* ou *Adjuversa*, & où elle dit que résidoit le préfet de la premiere légion des Noriques. C. 83.

Lauriacum dont il est parlé plusieurs fois dans la vie de saint Severin, étoit une ville épiscopale ; son évêque étoit alors Constance ou Constantius. Lambeck a décrit avec beaucoup de soin sa position & ce qui reste de ses vestiges. Ib. *Patavium* ou *Passau*, situé au confluent de l'Ynn & du Danube, appartenoit à la seconde Rhétie, quoiqu'Eugyppe ne le dise pas ; mais la notice ne laisse aucun doute là-dessus. Elle appelle cette ville Batavi ou Batava, & y place le tribun de la nouvelle cohorte des Bataves. Eugyppe & la notice s'accordent au sujet de *Quintane* : l'un & l'autre disent que c'étoit un endroit de la seconde Rhétie. Le premier ajoute qu'il étoit situé sur le bord du Danube, d'un côté & de l'autre sur une petite riviere appellée Quintana. Il y avoit eu là, suivant la notice, un préfet d'escadron. Eugyppe parle des habitans de cet endroit, mais sans dire qui ils étoient : j'ai dit qu'on n'étoit pas d'accord sur la position de *Jcpia* ou de *Tiburnia*. Plu-

C. 84. C. 15. not. c. 84. C. 27.

sieurs savans ont prétendu que Ratisbonne, appellée autrefois Tiberina, & qui fut depuis la métropole du Norique, n'étoit point différente de la *Tiburnia* d'Eugyppe ; mais cette opinion ne me paroît nullement solide : la preuve que l'on tire de la ressemblance des mots Tiburnia & Tiberina, n'est rien moins que convaincante. Quand on dit que Ratisbonne étoit la métropole du Norique, comme l'avoit été Tiburnie, on confond les tems & on abuse des mots. Ratisbonne fut la métropole civile de la Baviere, qu'on appelloit aussi Norique, mais abusivement, & par un usage postérieur au siecle d'Eugyppe. Loin même que cet auteur favorise l'opinion que nous combattons, il fournit des armes pour la détruire, puisqu'il place Quintane dans la Rhétie. Or cet endroit peu éloigné de Passau, étoit certainement le même qui donna son nom au bourg de *Kintzen*, appellé aussi *Quintana*, dans la moyenne antiquité, & au canton de *Quintzingorve* ou de Chunzengen, situé entre l'Inn & l'Iser sur le bord du Danube. On ne peut donc supposer que Ratisbonne, beaucoup plus éloignée du Norique que ne l'étoit Quintane, fût la métropole de cette province. Mais il est d'ailleurs

Fuchkenstein, ant. nor.

All. ap. Efel.

certain que la seconde Rhétie s'étendoit à l'orient jusqu'à l'Inn, puisque Passau en faisoit encore partie, & ne s'étendoit point au-delà, puisqu'un château situé sur la rive droite de cette riviere vis-à-vis de Passau, faisoit partie du Norique. Ce château étoit celui de *Bojodurum* que l'itinéraire appelle *Bolodurum*, Ptolémée *Beodurum*, la table de Peutinger *Bolodunum*, & Eugyppe *Boitrum*. La notice écrit *Bojodorum*, & y place un tribun de cohorte, qui étoit soumis au commandant du Norique. Il s'ensuit de-là que l'Inn séparoit le Norique & la Rhétie, & que Ratisbonne située dans la Rhétie, n'a jamais pû être la métropole de l'ancien Norique. C. [illegible]

Je ne trouve aucun ancien monument qui donne à cette ville le nom de Tibérina, & je crois qu'il ne lui a été donné dans la moyenne antiquité que par une double erreur dans laquelle la lecture d'Eugyppe a fait tomber alors ceux qui croyoient que la Baviere avoit toujours porté le nom de Norique, & que Ratisbonne qui étoit la métropole du nouveau Norique, l'avoit aussi été de l'ancien ; d'où vient qu'ayant lû Téberina au lieu de Tiburnia, ils assurerent que Ratisbonne s'étoit autrefois appellée Tiberina. Il est beaucoup plus vraisem-

blable que Ratisbonne est le *Regina* que la notice place dans la Rhétie, & le *Regina Castra* qu'on voit dans la table de Peutinger à l'endroit où est aujourd'hui cette ville. Son nom allemand qui est *Reginsburg*, fortifie encore cette conjecture, quoiqu'on le dérive communément du nom d'une petite riviere qui se jette dans le Danube, vis-à-vis de Ratisbonne, & qu'on appelle le Regen. Quant au nom latin & françois que porte cette ville, il me semble qu'il conserve encore des traces de son ancienne position, & qu'il n'est qu'une corruption du mot Rœtobone.

Raitobona.

Mais pour revenir à Eügyppe, il me paroît que sa narration s'accorde parfaitement avec l'opinion d'Aventin, qui place *Tiburnia* dans le Norique méridional, où est aujourd'hui la Carinthie; car il dit qu'entre cette ville & celle de Laureac, le Norique n'étoit qu'un vaste desert où il y avoit beaucoup de montagnes que ne passa qu'avec beaucoup de peine un voyageur dont il parle dans la vie de saint Severin. Cela étant, Tiburnia pourroit bien être la Teurnie de Pline.

Ce qu'Eugyppe a écrit touchant la ville de *Jopia*, a donné lieu à des doutes & à des erreurs dont la solution &

la réfutation ſont encore plus difficiles. C'eſt le ſentiment de preſque tous les auteurs qui ont écrit ſur cette matiere, que la *Jopia* d'Eugyppe eſt la *Juvavia* des anciens & le Saltzbourg des modernes : mais cette opinion me paroît peu fondée. Ce que dit Eugyppe que *Jopia* étoit éloignée de Paſſau de plus de ſoixante-dix milles, ne prouve point que cet endroit fût vers le midi plutôt que vers l'orient; mais la preuve qu'il n'étoit pas le même que Juvavie, c'eſt que ſaint Severin paroît avoir demeuré à Faviane lorſqu'il envoya dire aux habitans de Jopia que s'ils ne quittoient leur ville ils périroient avec elle; & que ſur le refus qu'ils firent de ſe rendre à cet avis, il leur envoya encore un prêtre pour les aſſurer que s'ils demeuroient dans Jopia ils tomberoient dès la nuit même au pouvoir des Barbares. Or ce meſſage ſuppoſe que Faviane n'étoit pas éloignée de Jopia de plus d'une journée de chemin. Cette derniere ville étoit donc ſituée entre celles de Faviane & de Paſſau, à plus de ſoixante-dix milles de celle-ci, & à vingt-cinq ou trente milles de Faviane. Cela poſé, il eſt très-vraiſemblable que Jopia n'étoit pas différent d'un lieu que la notice appelle

C. 24.

Soviacum, & qui étoit différent de *Juva*, que j'ai dit être le *Juba* d'Eugyppe.

Outre les villes & les châteaux dont je viens de parler, cet auteur nous apprend qu'il y en avoit encore plusieurs autres dans le Norique septentrional, sans parler de ceux qui existoient alors dans le Norique méridional aux environs de Tiburnie. Eugyppe n'en nomme aucun en particulier, parce que jamais saint Severin ne s'éloigna du Danube. J'ai accordé ces remarques sur les villes du Norique à l'usage qui veut que l'on fasse la généalogie des villes comme celle des hommes & des peuples, plutôt qu'à l'utilité réelle qui en peut résulter pour l'histoire. Les seules observations un peu intéressantes que contient cette digression, sont celles qui regardent Ratisbonne & Jopia, parce que des erreurs dans lesquelles il me semble que l'on est tombé sur ces deux endroits, auroient pû résulter ou d'autres erreurs plus intéressantes, ou des difficultés qui auroient jetté quelques doutes & quelque obscurité sur l'histoire des nations, histoire beaucoup plus importante que celle des villes & des forteresses. Cette raison m'empêchera de parler des villes de la Rhétie, sur lesquelles

quelles nous n'avons pas d'auſſi bons mémoires que ceux d'Eugyppe ſur celles du Norique ſeptentrional ; enſorte que nous ſerions réduits aux auteurs Romains, à l'itinéraire, à la table de Peutinger, & à la notice de l'empire, qui ne prouvent rien pour le tems dont nous parlons, & dont les indications détachés, imparfaites, & ſouvent difficiles à concilier, fourniſſent plus de doutes que de certitudes, & exigeroient un travail particulier.

Paſſons maintenant à ce que nous apprend Eugyppe de l'état où ſe trouvoient les Romains du Norique, après la mort d'Attila. Cette recherche entre plus particuliérement dans notre plan, & nous ramenera à l'hiſtoire des Barbares. On ne peut douter qu'au tems dont nous parlons, il n'y eût encore des villes Romaines & des terres cultivées par les Romains, le long de l'Inn, en remontant vers ſa ſource ; c'eſt ce que prouve ſuffiſamment le commerce de grains que les villes du Norique ſeptentrional faiſoient par le Danube & par l'Inn avec la Rhétie, ainſi que la famine que cauſa à Faviane, peu de tems après la mort d'Attila, la ceſſation de la navigation qu'empêchoient les glaces de l'Inn, & l'abondance qui y régna, lorſque la C. 3.

fonte des glaces lui eut rendu un libre cours. Ces secours étrangers étoient absolument nécessaires aux habitans du
C. 4. Norique. La ville de Faviane située au milieu de cette province, étoit sans cesse exposée aux courses des Barbares qui ravageoient souvent son territoire; & lorsque les châteaux du haut Norique subsistoient encore, il n'y en avoit presque pas un qui ne fût continuellement en butte aux mêmes incursions. Les ra-
C. 11. vages qui en étoient la suite, joints à la dureté des loix sous lesquelles les Barbares faisoient gémir les malheureux habitans de cette contrée, les exposoient souvent à la famine, mais ils avoient pourtant la liberté de cultiver leurs terres & d'espérer la récolte de
C. 18. leurs fruits; saint Severin les exhortoit sans cesse à en consacrer la dixme au
C. 17. soulagement des pauvres. Tant que
C. 20. l'empire avoit subsisté, les garnisons des villes chargées de défendre cette frontiere avoient été nourries aux dépens du public. Mais cette solde ou ces fournitures de vivres ayant enfin cessé, les troupes qui n'étoient plus ni payées, ni nourries, s'étoient peu à peu dissipées. Cependant la garnison de Passau, quoiqu'affoiblie, subsistoit encore, & elle envoya des députés en Italie pour

en rapporter les arrérages qui lui étoient dus. Ces députés furent maſſacrés en chemin, & leurs corps apportés auprès de Paſſau par les eaux de l'Inn, apprirent à leurs camarades quel avoit été le ſuccès de cette derniere tentative.

Tel étoit l'état de cette province après la mort d'Attila, & il devint encore plus déplorable pendant les années ſuivantes; mais avant de parler des changemens qui y arriverent, faiſons connoître les Barbares dont le voiſinage menaçoit le Norique d'une ruine prochaine; Eugyppe ſera encore notre ſeul guide dans cet examen. De tous ces Barbares, les plus célebres, dans la vie de ſaint Severin, ſont les Rugiens, que gouvernerent ſucceſſivement Flaccithée & Theletée ſon fils, qu'on appelloit auſſi Fava. Le nom de cette nation paroît indiquer ſuffiſamment quelle fut ſa premiere demeure. On pourroit croire *Lib. II, 4.* cependant que la ville de Rhugium, placée par Ptolémée dans la Germanie ſeptentrionale, lui devoit ſon nom & ſa fondation. Du reſte, il ſeroit difficile & peut-être impoſſible de la ſuivre dans les différentes révolutions qu'elle éprouva, ſans doute avant de s'établir dans le pays où nous la trouvons. Tout ce que nous en ſavons c'eſt qu'elle fut du

nombre des nations soumises à l'empire des Huns, & qu'après la guerre qui suivit la mort d'Attila, elle demanda un établissement dans l'Illyrie. Nous avons conjecturé qu'il lui fut refusé, sans doute parce que les Goths, plus puissans que les Rugiens & plus accrédités qu'eux à la cour de Constantinople, les traverserent en cette occasion, comme en toute autre : peut-être en pourroit-on conclure que les Rugiens étoient restés fideles aux enfans d'Attila.

Leur pays fut alors le même qu'avoient autrefois possédé les Quades & les Lutuges ; il étoit situé au nord du Danube à l'opposite de Faviane & du Norique, & sa longueur en suivant le cours de ce fleuve, paroît avoir été assez considérable. Ils n'eurent d'abord aucun établissement sur sa rive méridionale, apparemment parce que d'un côté les Barbares établis dans le Norique, & de l'autre les Goths qui occupoient la Pannonie jusqu'à Vienne, ne leur permirent pas de s'étendre de ce côté-là. On pourroit croire par la même raison, ou qu'ils s'emparerent d'un pays desert que les Suèves avoient abandonné depuis long-tems & que personne ne leur disputa, ou qu'ils y étoient déja établis sous la protection des Huns avant

la mort d'Attila, ou qu'enfin les Gépides avoient possédé ce pays avant de s'emparer de l'ancienne Dace.

La fortune de Flaccithée fut très-chancelante dans le commencement de son regne, parce que les Goths qui étoient ses voisins du côté de la Pannonie, lui avoient juré une haine mortelle. Effrayé de la disproportion qu'il y avoit entre ses forces & celles des Goths, il essaya de se soustraire à leur haine & à leur jalousie, en leur demandant la permission de passer en Italie; mais n'ayant pu l'obtenir, il ne douta plus que leur dessein ne fût de le faire périr. Il étoit dans cette détresse lorsque quelques brigands mêlés de Barbares, firent une irruption dans ses terres & emmenerent prisonniers plusieurs de ses Rugiens. Il s'adressa alors à saint Severin, pour lequel il avoit beaucoup de respect. Ce saint lui promit la victoire, mais en l'avertissant de ne point passer le Danube, s'il ne vouloit tomber dans une ambuscade que ses ennemis lui avoient dressée. Enfin ce prince prit le dessus & finit tranquillement ses jours. Son fils Felethée ou Fava lui succéda & l'imita dans son respect pour saint Severin, & dans sa docilité à ses conseils. Mais il avoit dans sa maison un ennemi plus

c. 5.

c. 8.

dangereux encore que ceux dont son pere avoit éludé les efforts. Sa femme, aussi féroce que lui-même étoit humain, joignoit à une dureté inflexible un fanatisme outré pour la secte qu'elle suivoit : apparemment elle étoit Arienne, car on remarque qu'elle poussa son zele pour sa religion jusqu'à vouloir faire rebatiser plusieurs catholiques. Cette circonstance pourroit prouver qu'il y avoit eu quelque liaison entre les Rugiens & les Goths, antérieurement à l'asservissement des uns & des autres, & que les Rugiens avoient subi le joug d'Hermanric avant de subir celui des Huns. Mais revenons à Gisa, c'est ainsi que s'appelloit la femme de Felethée.

Ce prince retenu par son respect pour le saint du Norique, n'ayant pas voulu souffrir qu'elle fît violence aux catholiques, elle n'en traita pas mieux les Romains. Outre qu'elle les tourmentoit par des exactions insupportables, elle les faisoit souvent arrêter & se les faisoit amener au-delà du Danube. Un jour qu'elle étoit dans un bourg voisin de Faviane, elle envoya ses gens de l'autre côté du fleuve, avec ordre de faire passer du côté où elle étoit quelques Romains qu'elle leur désigna ; & dès qu'elle les eut en son pouvoir, elle

les assujettit à des services honteux qui approchoient de la servitude. Severin l'envoya prier de les relâcher ; mais cette femme, avec une dureté qui lui étoit naturelle, contente-toi, lui fit-elle dire, de prier Dieu pour toi, caché dans ta cellule, & laisse-nous disposer de nos esclaves comme nous le jugeons à propos. Son orgueil fut bien-tôt puni, & le danger que courut un fils qu'elle avoit & qui s'appelloit Frédéric, joint aux réprimandes de son mari, l'engagea pour lors à renvoyer les prisonniers & à se conduire avec plus d'humanité. Nous aurons encore occasion de parler des Rugiens ; mais pour suivre l'ordre des tems, nous renverrons à un autre endroit ce qui nous reste à en dire.

Je ne compterai point ici entre les Barbares voisins du Norique ceux qui étoient dans l'intérieur de cette province : ils doivent être rangés dans une autre classe, & j'en parlerai dans un moment. Quant aux Goths, que Jornandès dit avoir eu le Norique à l'occident, on ne peut former aucun doute sur leur position : il ne s'agit que de savoir quelles étoient leurs dispositions à l'égard des habitans du Norique. Si l'on en juge par ce qu'en dit Apollinaire, ils devoient être leurs ennemis ; mais il est

incertain si cette inimitié fut continuelle, ou si elle ne se manifesta qu'autant de fois qu'ils furent en guerre avec l'empire d'Orient. Cette derniere opinion est la plus vraisemblable, & je regarde la prise d'Asture comme une des hostilités que les Goths commirent lors de leur premiere guerre avec l'empire. La
C. 27. seule entreprise qu'Eugyppe leur attribue en termes exprès, est le siege de Tiburnie, dont les habitans se racheterent par une forte contribution. On pourroit peut-être y joindre la prise & le sac de Jopia par les Herules, qui firent pendre un prêtre qu'ils y trouve-
C. 24. rent, & emmenerent en captivité le reste des habitans : mais il est plus vraisemblable que les Herules firent cette entreprise en qualité d'alliés des Thuringiens & des Allemands. On peut du moins conclure de-là ou que le pays qu'ils habitoient n'étoit pas éloigné du Norique, quoiqu'il fût certainement situé au-delà du Danube, ainsi que nous le ferons voir, ou qu'il y avoit dans le Norique une tribu de cette nation.

C. 25. Il n'y avoit pas long-tems que la ville de Jopia avoit éprouvé la fureur des Herules, lorsque les Allemands firent une irruption dans le Norique méridional, & en ravagerent les campa-

gnes ; mais ils ne toucherent ni à la ville de Tiburnie ni aux châteaux qui étoient dans les environs. Quelque tems auparavant Chunimund accompagné d'un petit nombre de Barbares, avoit saisi le tems où les habitans de Passau étoient répandus dans la campagne & y faisoient la moisson, pour entrer dans cette ville, où il avoit massacré quarante personnes. Mais les ennemis les plus dangereux qu'eussent les Romains, restés dans cette ville, étoient les Allemands. Leur roi s'appelloit Gibuld, avoit beaucoup aimé saint Severin, & avoit voulu lui rendre visite. Le saint homme alla le trouver, de peur que l'entrée d'un roi barbare dans une ville Romaine n'en effrayât les habitans. Il profita des bontés que Gibuld lui témoigna, pour le prier d'empêcher ses sujets de désoler les Romains par leurs courses, & pour lui demander la délivrance des prisonniers qu'ils avoient faits. Le roi lui accorda ces deux demandes, & Severin envoya un diacre avec lui pour solliciter l'exécution de sa promesse. Le député eut beaucoup à souffrir de la part des Barbares, à qui sa commission ne plaisoit pas, & qui firent leur possible pour empêcher qu'il n'approchât du roi. Il y parvint enfin, &

C. 22.

C. 19.

Gibuld lui remit soixante-dix prisonniers avec une lettre qu'il écrivoit à saint Severin, & par laquelle il lui promettoit de faire la visite de toute la province, & de lui renvoyer de même tout ce qu'il y trouveroit de prisonniers Romains.

Ce que nous venons de rapporter précéda le dégât fait dans le territoire
C. 27. de Tiburnie. Mais dans le même tems ou peu après, les habitans de Quintana, excédés des courses continuelles que les Allemands faisoient sur leurs terres, abandonnerent leur ville, & se retirerent tous dans celle de Passau. Les Allemands en ayant été informés s'imaginerent que par un seul combat ils alloient terminer deux guerres, & s'avancerent en diligence vers Passau. Les Romains sortirent à leur rencontre, les combattirent, & resterent vainqueurs. Malgré ce succès, Severin conseilla aux habitans de Passau d'abandonner leur ville qui devoit bien-tôt être la proie des Barbares, & de se retirer à Laureac, quoique dans peu cette seconde ville dût être aussi détruite. Plusieurs suivirent son conseil, & ceux qui ne le suivirent pas furent ou tués ou pris par les Thuringiens qui les avoient attaqués à l'improviste. La ruine de Passau fut sui-

vie de celle de tous les châteaux qui re-ſtoient aux Romains dans le haut Nori-que, & dont tous les habitans ſe réfu-gierent dans Laureac. Felethée ne l'eut pas plutôt appris qu'il ſe mit en cam-pagne avec une armée & s'avança vers cette ville. Son deſſein étoit d'en reti-rer tous les Romains qui y étoient & de les repartir dans les villes voiſines & tributaires qui lui obéiſſoient : de ce nombre étoit celle de Faviane qui lui appartenoit alors. Les Romains conſter-nés de ce projet prierent ſaint Severin d'aller trouver le roi & de lui faire pren-dre une autre réſolution. Il obéit & rencontra Felethée à vingt milles de Fa-viane. Il le pria d'imiter l'exemple de ſon pere qui n'avoit jamais rien fait ſans l'avoir conſulté & qui s'en étoit bien trouvé ; il ajouta que c'étoit pour ſes ſu-jets qu'il lui demandoit grace & qu'il ſe flattoit de n'être pas refuſé. Le roi lui répondit que c'étoit pour le ſalut de ces mêmes ſujets qu'il avoit pris la réſolution dont il vouloit le détourner, qu'il ne ſouffriroit point qu'ils reſtaſſent expoſés aux brigandages des Allemands & des Thuringiens, ni qu'ils périſſent par le fer de ces cruels ennemis, ni qu'ils devinſſent leurs eſclaves, tandis qu'il avoit des villes & des châteaux

où il pouvoit les mettre en sûreté. Cette réponse ne contenta point le saint homme, & il pria le roi de confier les Romains à sa foi. Felethée y consentit, & les Romains sortirent paisiblement de Laureac pour aller s'établir en d'autres lieux où ils vécurent avec les Rugiens en très-bonne harmonie.

Ce fut à peu près dans ce tems-là qu'Odoacre devint roi d'Italie; ainsi tout ce que nous venons de rapporter arriva avant l'an 476, ou au plus tard en cette année.



CHAPITRE V.

Comment les Ostrogoths habiterent la Pannonie par concession de l'empereur d'Orient. Autres preuves que les Barbares du Norique étoient une partie des Suèves. Autre réfutation des erreurs de Velser touchant les Bavarois. Récapitulation des principaux faits qui prouvent que les Bavarois furent les mêmes que les Bures, & eurent leurs établissemens dans la Suévie orientale ou la Savie & le Norique.

JE crois avoir démontré que l'Illyrie entiere avoit été cédée à l'empire d'Orient en 424; mais j'ai aussi observé que cette cession ayant dû être désapprouvée par les Romains occidentaux, ou elle ne fut jamais bien exécutée, ou elle fut révoquée. Aëtius n'en tint certainement aucun compte lorsqu'il céda la Savie au roi des Huns. Primutus préfet ou commandant du Norique vers l'an 447, tenoit apparemment sa commission de Valentinien, puisqu'il fut son ambassadeur auprès d'Attila, avec le comte Romulus qui étoit de Petau dans la même Province. Peu importoit alors

auquel des deux empires appartînt une prétention chimérique sur la Pannonie que possédoit le puissant Attila. Pour la Dalmatie, il y a tout lieu de croire qu'au tems de la mort d'Aëtius elle obéissoit à Valentinien ou plutôt à son patrice, puisque Marcellien, ami d'Aëtius, se retira dans cette province & s'en empara. Mais si Théodose n'avoit pas renoncé expressément à la cession qui lui avoit été faite de l'Illyrie, on peut croire que ce fut pour l'en dépouiller qu'Aëtius s'unit étroitement avec les Huns, & sur-tout qu'il ne donna aucun secours à l'empire d'Orient, lorsqu'Attila s'avança jusqu'aux portes de Constantinople. La restitution qu'Attila fit à Théodose des provinces qu'il lui avoit enlevées pendant le cours de cette guerre est sur-tout remarquable par la maniere dont il s'exprima : suivant Priscus, il dit aux ambassadeurs de ce prince, *qu'il lui abandonnoit la terre des Romains qui se terminoit au Danube.* Les Romains sont ici les Orientaux : Attila leur céda donc toutes les terres qu'il crut leur appartenir sur le bord du Danube. Or il ne leur céda ni la Pannonie ni la Savie, puisqu'il les garda. Il ne croyoit donc pas que ces deux provinces dussent appartenir aux Romains

P. 48.

orientaux ; & en effet il tenoit au moins la Savie de la main d'Aëtius. La conduite que ce patrice se crut obligé de tenir pour parvenir au recouvrement des provinces cédées, est peut-être ce qui a fait dire à Cassiodore que la séparation des provinces en avoit été la ruine.

Mais si l'empire d'Occident rentra dans ses droits, soit par le fait, soit par une restitution volontaire, comment les Ostrogoths s'adresserent-ils à l'empereur d'Orient pour se faire céder les terres qu'ils posséderent dans la Pannonie ? Il faut chercher la réponse à cette question dans l'état où se trouvoient les deux empires lorsqu'ils secouerent le joug des Huns. Valentinien étoit mort après avoir tué Aëtius : Maxime, meurtrier secret de Valentinien, n'étoit monté sur le thrône que pour le perdre avec la vie. Avitus élu dans les Gaules fut à peine reconnu en Italie : à qui se seroient adressés les Ostrogoths & leurs alliés dans cette effroyable confusion ? Marcien étoit affermi sur le thrône, il avoit une armée dans l'Illyrie, il pouvoit ou secourir les Barbares, ou leur nuire, il pouvoit leur payer des pensions, leur permettre le commerce, tandis que les Ostrogoths ne pouvoient

compter sur rien de tout cela du côté de l'occident, dont ils étoient même séparés par les possessions des Suèves. Il étoit donc naturel qu'ils s'adressassent à Marcien plutôt que de ne s'adresser à personne, ou d'attacher leur fortune à celle d'un prince mal affermi. D'ailleurs l'espece de supériorité qu'avoit l'empire d'Orient sur celui d'Occident, le droit que s'attribuoient les Orientaux de donner des empereurs à l'Occident, & de s'ingérer dans les affaires de cet empire, étoient autant de raisons qui devoient engager les Barbares à préférer l'alliance des premiers à celle des Romains occidentaux.

Mais, si je ne me trompe, les Suèves, par des raisons contraires, prirent un tout autre parti. La plus forte de ces raisons fut peut-être la grande puissance dont jouissoit dans l'Occident Ricimer, qui étoit de la même nation qu'eux & qui au tems de la grande révolution, étoit maître de la milice en Italie, si même il n'étoit pas déja patrice. Ce fut lui qui envoya Hunnimund faire le dégât dans la Dalmatie. Ce fut lui encore qui procura à Majorien tous les secours qu'il tira des Suèves & des Rugiens, tandis que l'empereur Léon, avec qui il travailloit de concert, lui procuroit

ceux que fournirent les Ostrogoths, les Sarmates, & les autres Barbares établis dans les provinces Romaines sous sa protection.

Il me semble que Felethée, roi des Rugiens, ne s'empara point de Faviane par une invasion violente; & je trouve dans la narration d'Eugyppe plusieurs raisons de croire qu'on lui avoit cédé cette ville à condition qu'il protégeroit les Romains du Norique comme ses propres sujets. Mais il y a aussi beaucoup d'apparence qu'une concession de cette nature fut la suite d'une révolution qui s'étoit auparavant opérée dans les affaires de cette contrée, & peut-être dans celles de tout l'empire d'Occident.

Dans les premiers tems qui suivirent la grande révolution, les Rugiens furent en butte à la haine des Goths & de ces peuples à qui Eugyppe ne donne d'autre nom que celui de Barbares, & qui l'attaquerent du côté du Danube. Flaccithée ne put obtenir ni des uns ni des autres la permission de passer en Italie, de même qu'auparavant les intrigues des Goths l'avoient empêché d'obtenir un établissement dans l'Illyrie. Il prit donc le parti de se défendre sur

la rive gauche du Danube, & cet état fâcheux, dans lequel il n'étoit peut-être tombé que pour avoir pris le parti des Huns, dura jusqu'à ce que les Scyres ayant été défaits, les Suèves se réconcilierent avec les Rugiens pour faire la guerre aux Ostrogoths avec plus d'avantage. Quoique les confédérés n'aient pas été heureux, il en résulta un grand bien pour les Rugiens, puisqu'ils n'eurent plus rien à craindre des Barbares du Norique, avec qui ils s'étoient réconciliés, & auxquels les Ostrogoths donnoient assez d'occupation chez eux. L'entreprise de ceux-ci sur la capitale du Norique fut une des opérations de la guerre qu'ils firent aux Suèves, & qui ne finit apparemment pas l'expédition qu'a décrite Jornandès. Cependant les Allemands & les Suèves étoient en paix avec les Romains du Norique aussi-bien que les Rugiens; car il ne faut pas croire que les exactions les plus dures, quelques incursions, quelques violences, fussent la suite d'une guerre déclarée. Gibuld, roi des Allemands, étoit certainement en paix avec les Romains lorsqu'il vint voir saint Severin; & soixante-dix prisonniers qu'il trouva dans la province où il faisoit son séjour, & qu'il

rendit comme ayant été pris injustement, ne prouvent point qu'il eut fait la guerre aux Romains.

Enfin il est certain qu'au moins jusqu'en l'année 468, les habitans du Norique continrent les Ostrogoths, & furent eux-mêmes redoutables à l'empire d'Occident. Mais ces habitans du Norique n'étoient certainement pas les Romains qu'il y avoit encore dans cette province. Dans l'état où Eugyppe nous les représente, ils étoient un objet de pitié beaucoup plus que de terreur. Ces habitans du Norique, ennemis des Ostrogoths, n'étoient donc pas différens des Suèves qui étoient alors en guerre avec cette nation. Jornandès n'est peut-être pas trop digne de foi dans ce qu'il dit des motifs de cette guerre; mais nous avons démontré que c'est du Norique qu'il fait partir Hunnimund pour aller dans la Dalmatie, & que c'est aussi dans le Norique qu'il le reconduit par le lac Pelsode. Ce prince est évidemment le même qu'Eugyppe appelle Chunnimund par la même raison pour laquelle on écrivoit indifféremment Hunni & Chunni; & ce qui est remarquable, c'est que cet auteur appelle simplement Barbares les sujets de Chunnimund, comme il ne donne point d'autre nom aux Bar-

bares alliés qui gardoient Commagène ; & à ces autres Barbares qui faisoient gémir les Romains sous la dureté des loix qu'ils leur imposoient.

L'entreprise de Chunnimund sur la ville de Passau est celle d'un voisin qui profite des avis qu'il vient de recevoir, pour attaquer au dépourvu & avec peu de monde une ville presque abandonnée. Cette circonstance jointe à la marche de ce prince par le lac Pelsode, au nom par lequel Eugyppe désigne ses sujets, à celui que leur donne Jornandès, & à l'expression dont se sert Apollinaire, prouve, ce me semble, que les Noriques dont parle ce dernier, sont les Suèves de Jornandès, & les Barbares d'Eugyppe. Or on doit supposer que cet auteur a parlé le langage de son siecle, & qu'ainsi ceux qu'il appelle Barbares sans les désigner par un autre nom, étoient les hôtes & les confédérés qui avoient obtenu des concessions dans la province dont il parle, qui n'y étoient étrangers que par leur origine, & que l'on distinguoit des Romains par une qualification qui, employée toute seule, les distinguoit également des Barbares étrangers. Telle étoit la garnison de Commagène : tels étoient ces Barbares qui, associés avec des brigands, firent la guerre aux

Rugiens lorſque leur fortune étoit encore chancelante ; tels étoient ceux qui, par la dureté de leur domination, réduiſoient ſouvent les Romains dans une extrême diſette ; tels étoient enfin les ſujets de Chunnimund. Jornandès les a confondus avec les Suèves, ou plutôt il les a déſignés par ce nom qui leur convenoit autant qu'aux habitans de la Suévie orientale, parce que les uns & les autres étoient des peuples Suéviques.

Il eſt très-vraiſemblable que pluſieurs d'entre ces Barbares, & les défenſeurs de Commagène en particulier, n'étoient pas différens des Marcomans qui, comme nous l'avons dit, étoient établis dans le Norique ſeptentrional, dès le commencement de ce ſiecle. Hunnimund régnoit dans cette province, & Alaric dans la Suévie orientale, & peut-être auſſi dans le Norique méridional. On eſt ſurpris de voir les Allemands & les ſujets de Hunnimund, qui étoient alliés, ainſi que le dit Jornandès & que le prouve la narration d'Eugyppe ; on eſt ſurpris, dis-je, de les voir ſe déclarer tout-à-coup les plus cruels ennemis des Romains, ſans autre raiſon apparente que le traité par lequel la métropole du Norique s'étoit débarraſſée des Oſtrogoths qui l'aſſiégeoient.

Ce traité peut bien en effet avoir indisposé les Suèves & les Allemands; mais je soupçonne une autre cause de cette rupture, dont je parlerai dans un moment.

Cependant rien n'est mieux constaté que le changement arrivé après la capitulation de Tiburnia, dans les dispositions des Suèves & des Allemands à l'égard des Romains. Le territoire de cette ville fut ravagé par les Allemands, & l'on craignit pour les châteaux répandus dans les environs. Quintana fut prise; une autre ville de la Rhétie qu'Eugyppe appelle Traxinete, eut le même sort; Hunnimund surprit Passau & tua le peu d'habitans qu'il y trouva. Enfin tous les châteaux du haut Norique furent détruits successivement, & les Rugiens devinrent les protecteurs des Romains du Norique, & à peu de chose près, leurs maîtres. Cet incendie ne se renferma pas dans le Norique & dans la Rhétie; les Sarmates & Babaï leur roi, anciens alliés des Suèves, attaquerent dans le même tems la ville de Singidon, que Procope place dans la Dace Ripense, & qui, après Sirmium, étoit la ville la plus considérable de cette contrée. Un général Romain, nommé Camundus, fut envoyé contre eux, ou

Jorn. c. 55.

pour reprendre cette ville, ou pour leur en faire lever le ſiege; il fut battu, & les Sarmates reſterent maîtres de Singidon. On peut ſe ſouvenir à cette occaſion, que les Sarmates Jazyges, les mêmes qui habitoient alors ſur les terres de l'empire, avoient toujours été les alliés des Quades.

Quoique cette conjuration des Barbares contre les Romains, dont peu de tems auparavant ils étoient les défenſeurs, ait juſqu'ici de quoi nous ſurprendre, les irruptions des Suèves & des Sarmates en étoient une ſuite ſi naturelle, qu'on devroit plutôt s'étonner qu'ils euſſent laiſſé en paix les foibles cités qui étoient encore au milieu de leurs quartiers. Il n'en eſt pas de même des Allemands & des Thuringiens qui, ſuivant l'opinion la plus commune, devoient avoir leurs terres à une grande diſtance du Norique. Je parlerai ailleurs des Allemands, dont la fortune me paroît intéreſſer plus eſſentiellement l'hiſtoire des Bavarois. Quant aux Thuringiens, l'autorité d'Eugyppe ſuffit ſeule pour prouver qu'ils poſſédoient alors un pays qui les approchoit des Allemands cantonnés dans la ſeconde Rhétie, & qui n'étoit pas éloigné du Norique. Sans parler de la priſe de Paſſau qui ſup-

pose déja ce voisinage, qu'auroient voulu dire les paroles que cet auteur met dans la bouche de Felethée, au sujet des habitans de Laureac, si les Thuringiens eussent été un peuple éloigné qui n'auroit pris Passau que dans le cours d'une expédition lointaine, & qui n'auroit pas sans cesse menacé d'une invasion prochaine les villes les plus reculées de cette province ? Le discours de Felethée contient donc une preuve sans replique, que les Thuringiens habitoient un pays voisin du Norique, & avoient une société d'armes avec les Allemands établis dans la Rhétie. Mais de plus on voit des traces de l'extension qu'acquit vers ce même tems la domination des Thuringiens, dans le premier des historiens François. Grégoire de Tours dit positivement que le château de Dispargo, où avoit habité Claudion, étoit de son tems, dans la Thuringe. Or Clodion commença à régner vers l'an 428, ou plutôt il étoit déja entré dans les Gaules en cette année ; il avoit déja ravagé le territoire d'Arras, & s'étoit encore avancé au-delà de cette ville, jusqu'en un endroit où il fut battu par Aëtius accompagné de Majorien, qui étoit encore fort jeune.

Tyro-Prosp. chron. Prosper. Aquit. chron. Sid. Ap. Pan. Maj. v. 213.

Il est donc très-possible que dès-lors tous

tous les Thuringiens se soient avancés vers le midi; mais cette possibilité devient un fait certain, dès que l'on sait qu'Attila retournant dans la Pannonie par la rive gauche du Danube, passa par la Thuringe, ainsi que nous l'avons dit en parlant de la retraite de ce prince. On ne peut supposer qu'Attila partant des plaines de la Champagne pour retourner dans la Pannonie, se soit éloigné d'un fleuve aussi favorable à sa retraite que l'étoit le Danube, & ait fait un très-grand détour pour s'enfoncer dans le nord de la Germanie. Nous prouverons encore par d'autres raisons également fortes, que les Thuringiens ont été voisins du Danube, & qu'ils ont habité en particulier le pays qu'on appelle aujourd'hui le haut Palatinat, & qu'ainsi il y a tout lieu de croire qu'ils l'habitoient dès le tems d'Attila, & à plus forte raison au tems de saint Severin. C'est pour n'avoir pas fait cette observation que Velser a hasardé une conjecture qui me paroît sans fondement. Il prétend qu'avant d'entrer dans la Rhétie les Bavarois avoient habité le pays où nous venons de placer les Thuringiens, & que ce fut de-là qu'ils partirent pour passer l'Althmul & ensuite le Danube.

Mais si l'on admet cette conjecture, il faudra dire que les Bavarois avoient été dans ce pays les colons ou les esclaves des Francs ou des Thuringiens ; car je ne vois aucun endroit dans toute cette contrée où ils aient pu vivre libres, indépendans, & sous la forme d'une république particuliere.

Je me réserve de combatre ce systême avec d'autres armes, lorsque j'en serai venu au tems où les Bavarois devront jouer un rôle principal dans cette histoire. Mais je ne puis me dispenser de placer ici quelques observations relatives à cet objet ; c'est la simple récapitulation de plusieurs faits que nous avons rapportés & prouvés dans cet ouvrage.

1°. Les Bures dont nous avons prouvé que le nom est essentiellement le même que celui des Bavarois, étoit un peuple Suévique.

2°. Après avoir quitté le fond de la Germanie, ils vinrent s'établir, au tems de Marc-Aurele, à l'occident de la Dace & assez près du Danube, puisque les Romains entreprirent au-moins une expédition particuliere contre eux.

3°. Les Borans habiterent à-peu-près la même contrée vers le milieu du 3e siecle.

4°. Tout le pays situé au nord du Da-

nube, depuis la Rhétie jusqu'à l'ancienne Dace, y compris le pays des Jazyges, fit partie de la confédération Suévique confondue avec la confédération Vandalique.

5°. Cette confédération se transporta, en différens tems, dans les provinces voisines, ensorte qu'il ne resta au nord de ce fleuve aucun peuple qui y perpétuât le nom des Marcomans, des Quades, des Bures, & des Vandales proprement dits.

6°. La plus grande partie des peuples qui composoient cette confédération passa dans les Gaules en 406, & de-là en Espagne en 409, sous le nom de Vandales, de Suèves & d'Alains.

7°. Il resta dans la Pannonie & dans les provinces voisines une partie des peuples qui avoient été compris dans la confédération Vandalique ou Suévique. Ces tribus détachées du gros de la nation, ne peuvent être différentes des Suèves & des Sarmates que l'on voit avoir occupé cette contrée après le départ de leurs compatriotes.

8°. Entre les Suèves qui resterent dans cette contrée, devoient être les Quades, les Marcomans, & les autres tribus qui étant moins connues portoient plus généralement le nom de Suèves,

puisque ces trois peuples suivirent Attila dans les Gaules, & qu'au-moins, après sa mort, ils n'étoient plus dans le pays qu'ils avoient anciennement occupé au bord du Danube, & qu'habitoient alors les Thuringiens, les Rugiens, les Hérules & les Gépides.

9°. Cette transmigration est démontrée par rapport aux Marcomans en particulier, comme étant arrivée dès avant l'an 404, & il est aussi démontré que, vers ce tems, le Norique fut occupé par des barbares qui ne peuvent pas en avoir été chassés par les Romains.

11°. Les barbares du Norique étoient Suèves, de même que ceux de la Savie ou Suévie orientale, & ils ne peuvent être confondus avec les Allemands quels qu'ils fussent, pas même avec ceux qui avoient leurs quartiers dans la seconde Rhétie.

11°. Si les Quades & les Bures ou Borans, existerent alors quelque part (& ces derniers existerent certainement sous le nom de Bairs), ce dut être dans le pays qu'occupoient les Suèves dont ils avoient toujours fait partie, comme ce fut dans le voisinage du Danube.

12°. Le récit que Jornandès fait de l'expédition de Théodemir est fautif; la description géographique par laquelle

il justifie ce récit, ne convient point au tems dont il parle: on ne peut donc rien en conclure relativement à la demeure des Bavarois dans le cinquieme siecle ; on peut encore moins en conclure que dans aucun tems ils aient habité au nord la seconde Rhétie.

13°. Si l'on voit sortir du Norique un peuple dont le nom soit essentiellement le même que celui des Bures & des Borans, ne doutons point que ce peuple qui étoit Suève, n'ait fait partie des Suèves orientaux.

Les Bavarois sont ce peuple dont le véritable nom est Boars ou Baüres, suivant la différence des dialectes ; les Bavarois étoient Suèves, & portoient la marque distinctive des peuples Suéviques ; les Bavarois conserverent le nom de Noriques, & donnerent ce nom à leur conquête. Ne doutons donc point qu'en écrivant l'histoire des Suèves, nous n'ayons écrit l'histoire des Bavarois ; ne doutons point que les Bures & les Borans qui doivent avoir été conduits dans le Norique & dans la Suévie orientale par toutes les révolutions qu'ils éprouverent, ne soient les-mêmes que les Bavarois.

Les derniers faits que je viens d'avancer touchant cette nation me restent en-

core à prouver ; mais je n'ai pas voulu les séparer des autres faits dont j'ai déja donné la preuve, afin de mettre tout-d'un-coup sous les yeux de mes lecteurs cet enchaînement de vérités historiques, duquel résulte le nouveau systême que j'ai entrepris d'établir sur les débris de l'ancien, si pourtant on peut donner le nom de systême à quelques faits séparés par des intervalles de plusieurs siècles, & cousus ensemble par des suppositions absolument gratuites.

Voilà peut-être une digression beaucoup trop longue; mais elle a été amenée par la premiere mention que l'histoire fasse de la nation Bavaroise, sur un de ses noms les plus modernes, & sur-tout par l'abus que Velser a fait du passage de Jornandès, où se trouve ce nom. Je reviens aux Suèves, aux Ostrogoths & aux autres nations dont l'histoire doit maintenant nous occuper.



CHAPITRE VI.

Dates de quelques évènemens. L'empereur Anthémius fait César Ricimer, & lui donne sa fille. Quelle influence Ricimer eut sur les affaires des Suèves. Il dépouille Anthémius de l'empire, & lui substitue Olybrius. Il meurt. Suites de sa mort. Négociation de Genseric & d'Euric avec les peuples voisins du Danube. Ils sont les auteurs de la révolution arrivée dans le Norique après la mort de Ricimer. Glycerius succede à Olybrius. Nepos détrône Glycerius.

ON a pû remarquer en plus d'une occasion que la chronologie de Jornandès n'est pas toujours fort exacte; il est cependant bien difficile de la contredire sans de bonnes preuves, dans le tems dont nous parlons, puisqu'elle roule principalement sur les époques de la vie du grand Théoderic dont il a certainement été contemporain. Voici donc un des calculs qu'il nous fournit.

Théoderic naquit le jour même où l'on apporta à son pere Théodemir la nouvelle d'une victoire remportée sur les Huns par Valamir. Cette circons-

tance est assez remarquable pour que les Goths ne l'eussent pas oubliée quelques années après. Mais, suivant le même auteur, Théoderic qui avoit été envoyé en ôtage à Constantinople, fut rendu à son pere par l'empereur Leon, & à ce qui paroît, aussi-tôt après la grande expédition de Théodemir contre les Suèves. Or ce prince étoit déja entré dans l'Illyrie, & étoit même mort lorsque mourut Leon le Thrace ou l'ancien, au mois de Janvier de l'an 474. Théodemir avoit fait sa grande expédition dans le cœur de l'hiver. Ce fut donc au plus tard pendant le printems de l'an 473, que Théoderic fut renvoyé à son pere. Or il étoit alors dans sa dix-huitieme année, suivant le calcul de Jornandès; il étoit donc né en 455 ou 456 au plus tard.

La seconde guerre des Ostrogoths avec les Romains avoit fini, par la même raison, en 463; & depuis cette année jusqu'à la fin de l'an 472, avoient eu lieu la seconde guerre des Scyres, l'expédition de Théodemir contre les Suèves, le siege de Tirbunie & la prise de Singidon, sans que jusqu'ici nous soyons en état de déterminer la date précise de ces faits. Mais comme la mort de Léon le Thrace n'arriva qu'après plu-

ſieurs autres événemens très-importans, je dois rendre compte de ceux-ci avant d'expoſer ce qui ſe paſſa en orient.

J'ai déja tranſcrit un paſſage d'Apollinaire, dans lequel ce poëte fait voir le beſoin qu'avoit l'empire d'occident de ſe procurer le ſecours des empereurs d'orient, en recevant de leur main un chef qui pût occuper la place de Séverus & la mieux remplir que lui. Il étoit déſormais impoſſible qu'un ſeul empereur gouvernât les deux empires : quoique le port de Conſtantinople contînt alors la plus puiſſante marine qu'il y eût dans l'univers, il ne falloit pas eſpérer qu'avec ſes ſeuls vaiſſeaux un empereur d'orient pût retenir dans le devoir toutes les provinces de l'occident, & encore moins qu'il pût les protéger contre les barbares qui les déſoloient, ou qui menaçoient de les envahir : chacune de ces provinces avoit ſon ennemi, ſes frontieres & ſes intérêts particuliers. La plus grande célérité ne ſuffiſoit pas pour prévenir les invaſions ; & la difficulté des communications rendoit toujours tardifs les remedes que l'on pouvoit apporter à des maux qui dans un inſtant étoient à leur comble. Mais de tous les obſtacles qui ſe rencontroient pour la réunion des deux empires, le plus

grand étoit sans doute la puissance & l'humeur turbulente des barbares qui avoient leurs établissemens dans les provinces par lesquelles les deux empires se touchoient & auroient dû se communiquer.

On a vu, dans toutes les guerres civiles qui avoient précédé la division de l'empire, de quelle importance il étoit aux empereurs rivaux de pouvoir traverser le Norique, la Pannonie & la Thrace : le pas de Suques n'étoit si fameux que parce qu'il étoit la clé de l'orient & de l'occident. Ce fut donc un malheur ou une faute très-grande que ces provinces qui étoient le point de réunion des deux empires, eussent d'abord été remplies de barbares & leur eussent ensuite été abandonnées. Il ne restoit de communication entre les deux empires que par la Dalmatie & l'extrémité du golfe Ionien ; mais ce passage toujours difficile n'étoit plus libre au tems dont nous parlons. On ne peut pas dire, il est vrai, que la Dalmatie, la Liburnie, l'Istrie, & la Vénétie fussent occupées par des peuples barbares ; mais on peut assurer qu'au-moins la premiere de ces provinces étoit encore au pouvoir de Marcellien ou de ses héritiers. C'est ce dont nous verrons bien-

tôt la preuve. Observons cependant que ce brave homme, quoique payen, sut se rendre si nécessaire ou si formidable, que malgré la haine que lui avoit jurée Ricimer, il fut élevé à la dignité de patrice d'occident. *Com. Marcel. chron. ad. an. 468.*

Il falloit donc par toutes sortes de raisons que les deux empires eussent chacun leur chef, & tout ce que l'on pouvoit espérer de plus heureux, étoit qu'au-moins ils agissent de concert & se prêtassent un mutuel secours : mais comme celui d'occident étoit le plus foible & le plus malheureux, il devoit recevoir la loi des empereurs d'orient, & ceux-ci prétendoient être en droit de se donner eux-mêmes des collegues. C'étoit à cette prétention que l'Italie, personnifiée par Apollinaire, prioit la ville de Rome de se soumettre, & l'on imagine aisément que cette fiction du poëte annonce un choix de cette nature. Les deux plus grands personnages qu'il y eût alors dans l'empire d'orient étoient Zénon & Anthémius. Celui-ci étoit petit-fils, par sa mere, d'un autre Anthémius qui avoit été consul en 405 avec le fameux Stilicon. Son pere nommé Procope descendoit d'une famille impériale, ce qui me fait croire qu'il étoit de la même famille dont avoit été ce Pro- *Sid. Ap. panégyr. Anth.*

cope parent de Julien, qui s'étoit révolté contre Valens. Anthémius étoit encore fort jeune, lorsqu'il épousa la fille unique de l'empereur Marcien qui régnoit alors en orient. Il fut envoyé, vers le même tems, avec le titre de comte, dans les provinces voisines du Danube, pour garder cette frontiere immense, mais toujours trop foible contre la puissance des Huns: il paroît qu'il y commandoit encore lorsqu'Attila mourut, puisque ce fut à son retour qu'il fut créé maître de la milice, & qu'on lui donna le consulat en 455. Il ne tarda pas à être fait patrice; & il étoit déja revêtu de cette qualité lorsque son beau-pere mourut: il auroit pu aspirer à l'empire: son panégyriste prétend qu'il ne désira pas même d'y parvenir; mais il y a beaucoup plus d'apparence qu'il en désespéra, parce qu'Aspar en avoit ordonné autrement. Le même auteur prétend encore que plusieurs grands personnages refuserent alors le diadême, & qu'enfin il échut à Léon qui devoit un jour le donner à Anthémius, afin que ce grand homme dût cet honneur suprême au choix d'un grand prince, plutôt qu'à un droit de succession qui n'auroit pas prouvé si bien à quel point il en étoit digne. Anthémius régna donc effective-

ment après son beau-pere ; mais ce ne fut point parce qu'il avoit épousé la fille de Marcien. Cette alliance releva la dignité dont il fut revêtu, & ne la lui procura point : la république choisit non le gendre d'un empereur, mais le grand homme.

Après ces notions que nous fournit le panégyriste d'Anthémius, reprenons la fiction poëtique dont nous avons déja transcrit une partie : Le dieu du Tibre va trouver la ville de Rome, & lui rend compte de ce que vient de lui dire la déesse Italie. Rome se rend à ses prieres, & se transporte dans l'orient où sa rivale est effrayée en la voyant. Ne craignez rien, lui dit-elle, je ne viens point ici pour porter la guerre dans ces provinces fameuses par mes victoires, & que me soumirent autrefois Silla, Lucullus, Pompée, Venditius vengeur de Crassus, Metellus, Servilius, Paul-Emile, César, Vespasien & Titus. Je vous les ai cédées ces riches provinces qui m'ont coûté tant de sang & de travaux : n'ai-je donc point mérité par tant de sacrifices que vous défendiez ma vieillesse ? Je vous ai encore cédé l'Eolie, l'Epire, toute la Grece, & je vois l'Illyrie recevoir vos lois : dites-moi, ô Byzance, si ce fut pour vous que

Mummius détruisit Corinthe ? Paul-Emile, vainqueur de la Macédoine a encore des descendans chez moi; mais si vous voulez faire cesser mes anciennes plaintes, donnez-moi Anthémius. Que Léon regne dans l'orient, qu'il possede, pendant un grand nombre d'années, ces champs qui furent à moi: Que le prince que je vous demande voye sa chere Euphémie, cette fille bien-aimée qui fait ses délices, partager la pourpre dont il doit être revêtu: ajoutez à cette alliance publique une alliance particuliere: que mon empereur se félicite d'avoir pour gendre mon Ricimer: Euphémie est du sang royal; Ricimer est aussi d'un sang royal. Si vous consentez à cette alliance, j'espérerai aussi-tôt le recouvrement de l'Afrique. Toute l'histoire fabuleuse de la Grece ne vous fournira point d'hymen qui puisse être comparé à celui-ci. Ricimer est au-dessus de tous les héros, Euphémie l'emporte sur toutes les héroïnes. Ricimer & la vertu vous demandent cette alliance, Mars fournira le myrthe.

Rome parla ainsi, & l'Aurore lui répondit: ô ma mere, le sacrifice que vous me demandez est grand; mais prenez, emmenez avec vous ce capitaine qui m'est si utile, soyez seulement plus

douce à mon égard, & tenons mieux les rênes du gouvernement en ne les séparant plus. Au même instant la Concorde unit de nouveau les deux parties de l'empire trop long-tems divisées, & cette union fut le fruit de l'élection qui donnoit enfin un chef à l'empire d'occident.

« Mais mon ardeur m'emporte, ajoute » le poëte ; Anthémius est deux fois » consul, quand il le sera pour la troi- » sieme, & que son gendre le sera pour » la seconde, mon audace croîtra avec » nos succès, & je dirai quelles sont » les flottes, quelles sont les armées » qu'Anthémius a déja sous ses ordres, » combien il a déja fait de grandes cho- » ses & en combien peu de tems ».

Après m'être égaré avec le poëte, je dois au-moins faire observer que la prétendue élection d'Anthémius fut l'ouvrage de Ricimer, & que son mariage avec Euphémie fut une des conditions du traité qu'il fit à cette occasion avec l'empereur Léon. Il est cependant très-vraisemblable que le roi patrice engagea les Romains à entrer dans ses vûes ; voici comment Apollinaire représente le concours unanime de tous les suffrages en faveur du nouvel empereur : « vous voyez ici, Romains, celui » que Rome a demandé, celui que vo-

» tre amour a obtenu, celui à qui la ré-
» publique, comme un vaisseau qui a
» perdu son pilote, s'est confiée; celui
» enfin qui la gouvernant mieux, parce
» qu'il est plus digne de la gouverner,
» saura la garantir des tempêtes & des
» pirates. Prince, vous êtes venu dans
» ces contrées appellé par la priere du
» laboureur, par le consentement du
» confédéré, par les fanfares de nos
» camps, par les applaudissemens de
» notre sénat, & c'est votre collegue
» qui vous y a envoyé : dans l'univers
» entier on ne compte point plus de
» suffrages ».

Severus étoit mort, la quatrieme année de son regne, suivant Idace, & en 465, suivant la chronique de Cassiodore. Le comte Marcellin recule sa mort d'une année, & la place en 466, ensorte que, suivant son calcul, l'interregne n'auroit été que d'environ une année. Mais c'en étoit bien assez pour que Ricimer eût le tems de terminer sa négociation avec l'empereur Léon, s'il est vrai, comme on le disoit encore au tems de Cassiodore, qu'il eût fait empoisonner l'empereur Severe : car ayant pû prévoir sa mort, rien ne l'empêcha de s'y préparer. Quoi qu'il en soit, Anthémius ne vint dans l'occident qu'en

Cassiod. chron.

467, ainsi que tous les annalistes en conviennent. Il amena avec lui, dit Idace, Marcellin, le même que Marcellien, & plusieurs autres comtes, tous personnages de distinction, & sur-tout il entra en Italie avec une armée nombreuse. Ce fut apparemment à cette occasion que Marcellien fut créé patrice d'occident; mais il ne jouit pas long-tems de sa nouvelle dignité. Le projet de Léon en donnant un empereur à l'occident, avoit été de se donner à lui-même un allié contre les Vandales qu'il vouloit chasser de l'Afrique. Dans cette vue il avoit préparé une flotte formidable qui devoit porter cent mille hommes sous les murs de Carthage : il avoit aussi mis Marcellien dans ses intérêts par la même raison, & l'avoit engagé à se charger lui seul de la conquête de la Sardaigne, en même tems qu'un autre général devoit faire celle de Tripoli & de son territoire.

Procop. de bel. Vand. l. 1, c. 6, hist. Byzant. t. 1, pag. 354.

Si Procope ne s'est pas trompé, Genseric vivoit encore, lorsque se forma contre les Vandales ce grand orage qui paroissoit de voir les accabler. Cependant s'il faut en croire Victor il mourut en 464. Mais le continuateur de la chronique de S. Prosper qui le fait régner trente-six ans & trois mois après la prise de Carthage,

Ap. Can. t. 1, p. 311.

c'est-à-dire jusqu'en 477, s'accorde beaucoup mieux avec Procope, & doit être suivi, & par cette raison-là même, & parce que Sidoine Apollinaire parloit de Genseric en 468, comme d'un prince qui vivoit encore, & qui haïssoit personnellement le patrice Ricimer. L'élevation d'Anthémius sur le thrône impérial n'avoit point diminué cette haine. Le roi des Vandales demandoit depuis longtems, qu'Olybrius, beau-frere de son fils, occupât le thrône qu'avoit occupé Valentinien, beau-pere de l'un & de l'autre. L'élection de Sévérus l'avoit déja irrité contre les Romains occidentaux; celle d'Anthémius le mit en fureur contre les deux empires, & au premier avis qu'il en eut, il ordonna une dévastation générale de toutes les côtes de la Méditerranée.

Cependant Aspar qui formoit dès-lors des projets contre Léon sa créature, & qui craignoit que la ruine des Vandales ne donnât à ce prince plus de considération qu'il ne convenoit à ses intérêts qu'il en eût, fit en sorte que le commandement en chef de la grande expédition fût donné à Basilisque, frere de l'Impératrice Verine qui aspiroit à l'empire, & qui, par cette raison, s'étoit donné tout entier au patrice Aspar. Cet infidele

ministre ordonna à Basilisque d'échouer dans l'entreprise dont il s'étoit chargé, & laissa à Genseric le soin de lui tendre les pieges qu'il cherchoit. Genseric n'eut pas de peine à vaincre un ennemi qui ne vouloit pas réussir. Il fit dire à Basilisque qui avoit déja mis son armée à terre, & qui auroit pu l'accabler, qu'il étoit près d'en passer par telles conditions qu'il plairoit à l'empereur de lui prescrire, & qu'il ne demandoit que cinq jours pour se préparer à la soumission. On dit même qu'il envoya une très-grosse somme au général Romain pour obtenir de lui ce délai. Basilisque n'eut garde de le lui refuser, rien ne s'accordoit mieux avec ses instructions secrettes.

Pendant ces cinq jours, le vent qui avoit été contraire, vint à changer ainsi que Genseric l'avoit espéré, & amena contre la flotte Romaine qui étoit à l'ancre & dont les vaisseaux se touchoient, une flotte Vandale dont la plus grande partie consistoit en brulots que le même vent poussa contre les vaisseaux Romains: en peu d'heures ils furent ou consumés par les flammes ou pris par les Vandales qui montoient les gros vaisseaux. Il n'en falloit pas davantage à Basilisque pour renoncer à l'entreprise;

des deux généraux qui l'avoient joint après avoir fait la conquête de Tripoli & de la Sardaigne, le premier retourna chez lui. Marcellien qui étoit venu au secours des Romains, fut tué par la trahison de ces mêmes Romains, ou, comme le dit Procope, un de ses collegues le fit périr.

Je ne sais pourquoi Dubos veut que la mort de Marcellien ait fait échouer la grande entreprise de Léon ; que ce patrice ait été l'homme de confiance de l'empereur d'orient ; que Genseric ait été l'auteur secret de sa mort, & que le roi des Vandales ait commis ce crime en faveur d'Olybrius. Si Marcellien fut tué en Sicile, comme le dit Cassiodore, & lorsqu'il alloit secourir les Romains campés sous les murs de Carthage, comme le dit Marcellin, je ne vois pas comment Genseric put cabaler avec les officiers de l'armée qu'il commandoit ; mais dans aucun cas sa mort ne doit avoir été un coup décisif pour Olybrius, dont Ricimer devoit être le plus dangereux ennemi. L'incendie de la flotte, plutôt que la mort de Marcellien, fit échouer l'expédition. Mais Dubos n'en dit pas un mot, sans doute pour accréditer sa conjecture. La mienne est que, soit en Afrique, soit en Sicile,

Cassiod. chron. sive fast. in bibl. PP. t. XI.

la mort de Marcellien, patrice d'occident, fut l'ouvrage de Ricimer, patrice auſſi d'occident, & qui ayant toujours été ſon ennemi étoit devenu ſon rival. Il y a tout lieu de croire que la mort de Marcellien, arrivée en l'année 468, ne fit point rentrer la Dalmatie ſous l'obéiſſance de l'empire, ainſi que nous le dirons dans un moment. Mais nous devons remarquer ici que ce patrice l'avoit poſſédée pendant près de douze ans, ſans que jamais ni Ricimer ni aucun des empereurs qui régnerent pendant ce tems-là en occident, euſſent pu la lui enlever.

Nous ſommes très-peu inſtruits de ce qui ſe paſſa en Italie pendant le regne d'Anthémius, lequel fut d'environ quatre ans; mais il paroît certain que la conſidération dont il avoit d'abord joui s'évanouit bien-tôt avec les eſpérances des Romains. Ennodius qui avoit ſeize ans, & qui peut par conſéquent être regardé comme hiſtorien contemporain, eſt, de tous les auteurs qui nous reſtent, celui qui a parlé le plus au long des derniers événemens du regne d'Anthémius. Ce qu'il en dit peut nous donner une juſte idée de ce regne peu fortuné. Saint Epiphane avoit été élu évêque de Pavie après Saint Criſpin, vers l'an 467, puiſqu'il

Ennod. opuſc. v. biblioth. pp. tom. IX, p. 396.

Vita S. Epiph. inter op.

Ennod. ibid. pag. 378. P. 385. commençoit la huitieme année de son épiscopat, lorsque Nepos l'envoya dans les Gaules en 475. Il n'y avoit pas longtems, dit Ennodius, que le saint prélat avoit été élevé sur le siege de Pavie, lorsqu'il eut occasion de se faire connoître à Ricimer qui, après Anthémius, tenoit alors le premier rang dans le gouvernement de la république. L'empereur faisoit sa résidence à Rome, le patrice Ricimer faisoit la sienne à Milan (il n'y avoit pourtant pas plus de seize à dix-sept ans que cette ville avoit été ruinée de fond en comble, si l'on en croit les calomniateurs d'Attila).

La jalousie, si ordinaire entre ceux qui gouvernent, s'eleva entre les deux princes, & *l'égalité de leur dignité* changea cette jalousie en haine. Elle étoit montée à un tel point de fureur qu'ils se préparoient l'un & l'autre à se faire la guerre. Aux puissans motifs qu'ils avoient de se haïr, se joignirent les conseils de ceux qui les environnoient, & qui avoient soin d'entretenir & de fomenter leur mésintelligence. L'Italie étoit déja en confusion, & craignoit de plus grands maux encore, si la guerre venoit à commencer entre les deux princes. La noblesse de la Ligurie, dont Milan étoit la capitale, avoit

tout à craindre de l'orage qui se formoit : pour le conjurer, s'il étoit possible, elle alla se jetter en foule aux pieds du patrice Ricimer, le pria de ne pas rompre la paix, mais plutôt de la rétablir; & pour cela d'être le premier à faire des propositions d'accommodement à Anthémius.

Les prieres & les pleurs d'une assemblée si nombreuse & si respectable toucherent le patrice, & il promit de se reconcilier avec Anthémius; mais qui chargerons-nous, dit-il aux Liguriens, d'une commission si délicate & si épineuse? qui sera celui qui pourra ramener à des sentimens pacifiques le Galate *irrité* & le prince lui-même? Les soumissions, quand on les employe vis-à-vis un homme qui ne sait pas se contenir, augmentent sa fureur au lieu de le calmer. Les Liguriens lui répondirent tous d'une voix, que pourvu seulement qu'il voulût la paix, ils avoient trouvé l'homme qu'il demandoit; & aussi-tôt ils lui nommerent Epiphane qui *venoit* d'être élevé sur le siege de Pavie, & dont ils lui firent l'éloge : il n'est point de catholique, point de Romain, lui dirent-ils, dont ce vertueux prélat ne s'attire la vénération, & dont il ne se fasse aimer, fût-ce un Grec. Je le

Concitatum.

Nuper.

connois déja de réputation, leur dit Ricimer, & ce qui ajoute encore à l'estime que j'ai pour lui, c'est le bonheur unique qu'il a de s'être attiré une approbation générale, quoiqu'il soit évêque depuis si peu de tems : allez le trouver, engagez-le à se charger de la commission que vous désirez que je lui donne, & joignez mes prieres au vôtres. Epiphane se rendit sans résistance aux vœux des Liguriens, quoique sa grande jeunesse eût été pour lui un motif de s'y refuser, & aussi-tôt il alla se présenter à Ricimer qui, le trouvant tel qu'on le lui avoit dépeint, ne balança point à confirmer le choix qu'il en avoit fait.

Dès qu'Epiphane eut reçu ses instructions, il partit pour Rome vingt jours avant la fête de Pâques : il fit une diligence extraordinaire, & sa renommée le devança encore pour en faire le portrait le plus avantageux. Lorsqu'on eut dit au *prince* Anthémius qu'un évêque de Ligurie venoit le trouver de la part de Ricimer, & que cet évêque étoit un homme d'un rare mérite ; Ricimer, s'écria-t-il, étend donc ses ruses ordinaires jusqu'aux choix de ses ambassadeurs : après m'avoir fait les injustices les plus criantes, il veut me forcer à les oublier par considération pour les intercesseurs

cesseurs qu'il fait choisir : qu'on fasse venir l'homme de Dieu ; s'il ne me demande rien d'impossible, j'y acquiescerai, sinon je le prierai de recevoir mes excuses : je doute cependant que Ricimer obtienne de moi ce qu'il demande ; car il n'est point accoutumé à borner ses prétentions ni à en former de raisonnables ; mais faites venir le prélat. Aussi-tôt on l'alla chercher hors de la ville, & on le conduisit à l'audience de l'empereur.

Epiphane commença son discours comme devoit le commencer un pontife chrétien qui parloit à un prince, lequel, suivant les loix, ne pouvoit être que chrétien & catholique, & qui devoit, par cette raison, aimer la paix & la douceur que le Dieu des chrétiens leur recommande. « C'est sur ce » fondement, ajouta-t-il, que *votre* » *Italie* & le patrice Ricimer m'ont » envoyé vers vous. Ils n'ont point » douté qu'un Romain ne consentît à » la paix, qu'un barbare lui deman» de. Votre triomphe sera complet & » méritera de passer à la postérité, » si vous l'obtenez sans effusion de » sang : quelle victoire plus belle » voulez-vous remporter que celle que » je vous offre ? Etouffer vos ressenti-

» mens, & couvrir un Goth de honte » en l'accablant de vos bienfaits, voilà » le triomphe que je vous propoſe. Ri» cimer, qui jamais ne s'eſt abaiſſé à » des prieres, le fait aujourd'hui; ache» vez ſa défaite en lui accordant ce qu'il » demande. Conſiderez d'un autre côté » l'incertitude des événemens de la » guerre, & faites réflexion que, quel » qu'en ſoit le ſuccès, vous perdrez tout » ce qui périra de part & d'autre. Si, » au contraire, vous épargnez ce qui » appartient à Ricimer, c'eſt votre bien » que vous conſervez, dès que Ricimer » eſt votre ami. Penſez auſſi qu'il s'eſt » déja donné un grand avantage ſur vous » en vous offrant la paix ». Epiphane ayant ainſi parlé, Anthémius pouſſa un grand ſoupir, & lui répondit en ces termes.

« Les ſujets de plainte que j'ai con» tre Ricimer ne peuvent s'expliquer, » reſpectable pontife! Il ne m'a ſervi » de rien juſqu'ici de l'avoir accablé des » bienfaits les plus extraordinaires; je » les ai pouſſés juſqu'à cet excès (& j'en » rougis pour l'empire & pour mon » ſang), de le recevoir dans ma famille, » & de lui accorder, pour l'amour de » la république, ce qui pouvoit m'atti» rer la haine des miens : quel eſt celui

» des anciens empereurs qui a porté la » complaisance jusqu'à mettre sa propre » fille entre les présens dont, pour » assurer le repos public, il combloit » les Getes couverts de peaux ? Nous » n'avons pas su épargner notre pro- » pre sang, lorsqu'il a été question » du salut de nos peuples : on ne croira » point que nous ayons fait ce sacrifice » à notre propre sûreté : on sait que » de tous les citoyens, je suis le seul » pour lequel je n'ai jamais tremblé ; » mais on ne doit tenir aucun comp- » te à un empereur de son courage » & de ses exploits, quand sa sé- » curité sur les dangers publics fait » voir qu'il ne s'en met pas en peine. » Je veux bien encore vous faire con- » noître celui au nom duquel vous me » parlez : apprenez où il tend en voyant » le chemin qu'il a pris : aussi souvent » que nous avons comblé Ricimer de nos » bienfaits, autant de fois il s'est mon- » tré notre ennemi : plus ont été grands » les sacrifices que nous lui avons faits, » & plus violente a été la haine qu'il » nous a marquée. Quelles guerres af- » freuses n'a-t-il pas préparées à la ré- » publique ? quels accroissemens pro- » digieux n'a pas reçu par lui la fureur

» des nations étrangeres ? Enfin lorsqu'il n'a plus pu nous nuire, il a suggéré à d'autres les moyens de nous faire tout le mal qu'il n'étoit pas en son pouvoir de nous faire. Et nous lui accorderions la paix ! & nous pourrions tolérer cet ennemi domestique sous le voile trompeur de l'amitié, lui que les liens les plus sacrés n'ont pu retenir dans notre alliance ! il est à demi-vaincu, puisqu'enfin nous le connoissons. Un ennemi qu'on pénetre au moindre mouvement qu'il fait, n'est plus à craindre, ses traits sont émoussés. Si cependant vous voulez être en même tems son médiateur & sa caution, comme vous êtes plus capable qu'un autre de couvrir ses pernicieux desseins & de les prévenir, je n'ose pas vous refuser la paix, lorsque vous même me la demandez. Que s'il vous trompe encore, s'il profane votre nom par une perfidie, à la bonne heure, qu'il commence la guerre après avoir mis ce tort de plus de son côté. Je vous recommande en ce cas & ma personne & mon empire, & j'accorde dès ce moment à vos prieres ce que j'avois résolu de ne jamais accorder à Ricimer,

» quelques prieres qu'il fît, & à quelques » soumissions qu'il se portât pour l'ob» tenir ».

Epiphane remercia l'empereur de tout ce qu'il vouloit bien faire à sa considération, & donna les plus grands éloges à la générosité avec laquelle il sacrifioit tout à la paix pour imiter celui dont il étoit le vicaire sur terre. Cependant il ne partit point de Rome qu'il n'eût reçu le serment d'Anthémius pour plus grande sûreté de la paix dans laquelle il vouloit vivre avec Ricimer, & le quatorzieme jour de son départ de Pavie, il fut de retour dans cette ville pour y célébrer la fête de Pâques.

Ennodius ne dit point combien dura la paix qu'Epiphane avoit renouvellée avec plus de promptitude que de solidité. Mais son récit nous fournit plusieurs faits qui méritent toute notre attention. Anthémius envoyé à Rome en 467, après que Léon l'eut fait César, avoit été proclamé empereur, la même année à Brotonte, endroit peu considérable qui n'étoit éloigné de Rome que de quatre milles, après quoi il étoit entré dans la capitale de l'empire pour y célébrer le mariage de sa fille Euphemie avec le patrice

Cassiod. chron. bibl. pat. t. XI, p. 1367. Marcell. chron.

Ricimer, & pour y faire la cérémonie de son deuxieme consulat. Sidoine Apollinaire décrit dans une de ses lettres la magnificence avec laquelle fut solemnisé cet hymenée, sur lequel on fondoit *l'espérance de la sûreté publique*. On eût dit que Rome étoit encore le centre de l'univers, & que son opulence égaloit la fureur qu'elle avoit toujours eue pour les plaisirs. Toutes les richesses des deux empires furent prodiguées avec un excès à peine excusable dans les tems plus heureux. Au moment où l'épouse fut fiancée, & avant qu'elle eût été conduite dans la maison de l'époux, on lui mit sur la tête un ornement appellé *Cyclade*; Ricimer reçut une couronne, & fut revêtu de la robe consulaire; & après avoir quitté son habit ordinaire, on lui donna encore celui qui étoit particulier aux sénateurs. Il ne restoit plus, pour mettre le comble aux bienfaits dont on accabloit ce barbare, que de l'élever à la dignité de César. Ce fut aussi ce que fit Anthémius; & tant de complaisances ne firent qu'un ingrat, peut-être parce qu'elles étoient excessives. Mais l'empereur avoit-il tort de se plaindre?

Lib. 1, ep. 5.

Ib. ep. 9.

Idat. chr. Apud. Scalig. p. 21.

Le mariage de Ricimer fut célébré

avant la fin de l'an 467, ainſi qu'il eſt aiſé de le voir, en comparant deux lettres qu'Apollinaire écrivoit de Rome, l'une auſſi-tôt après y être arrivé, & lorſqu'on ne s'y occupoit que de fêtes de & réjouiſſances, l'autre après avoir récité ſon panégyrique en l'honneur d'Anthémius à l'occaſion de ſon deuxieme conſulat, & à ce qui paroît, le premier Janvier de l'an 468. Or on voit par cette lettre qu'Apollinaire ne commença ſon panégyrique qu'après la ſolemnité du mariage, & qu'il l'acheva avant le premier Janvier. Dans le même tems, & lorſque Sidoine étoit encore à Rome, on y amena des Gaules un officier Romain, nommé Arvandus, qui avoit été ſurpris dans une correſpondance criminelle avec le roi des Goths. On produiſit contre lui une de ſes lettres qui avoit été interceptée, & par laquelle il conſeilloit à ce prince barbare de ne point faire la paix avec *l'empereur Grec ;* mais d'attaquer les Bretons établis ſur la Loire, & de partager enſuite les Gaules avec les Bourguignons, ce qu'il pouvoit faire, diſoit le traître, *par le droit des nations.*

Lib. 1. Epiſt. 5. Ib. ép. 9.

Lib 1. Epiſt. 7.

Suivant cet expoſé, il eſt évident que les Bretons devoient déja être établis dans les Gaules en 467, & qu'ainſi

H iv

C. 45. Jornandès a eu tort de dire, & Du-Bos de répéter, qu'Euric voyant les fréquentes révolutions qui arrivoient dans l'empire, s'efforça de se rendre maître des Gaules: ce qui engagea Anthémius à demander du secours aux Bretons, & que Riothime leur roi s'étant embarqué avec douze mille hommes, vint par mer dans les Gaules où il fut reçu & où les Romains lui donnerent des quartiers dans les environs de Bourges. Euric n'avoit succédé à son frere Théoderic qu'en 467. Anthémius n'étoit arrivé à Rome que vers la fin de la même année; comment, si ce fut lui qui appella les Bretons, Riothime se trouvoit-il déja sur la Loire avec douze mille hommes à la fin de cette même année? Il est bien difficile de dire ce que fit Anthémius en faveur ou au détriment des Gaules; mais il paroît qu'elles ne se ressentirent que de l'impuissance où il
Lib. II, ép. I. fut de les secourir. Apollinaire, qui étoit retourné chez lui, écrivant à un de ses amis pour l'avertir du danger qui menaçoit la cité d'Auvergne par la trahison d'un préfet qui paroissoit vendu aux Visigoths, le prioit de venir au plutôt l'aider de ses conseils. « Si la » république est sans forces, ajoutoit-il, » si nous n'avons point de secours à

» espérer, si, comme le bruit en est
» général, le prince Anthémius est ab-
» solument sans moyens, la noblesse
» n'attend que vous pour se détermi-
» ner ou à quitter sa patrie, ou à se
» faire couper les cheveux ».

On pourroit croire que le danger dont étoit menacée la cité d'Auvergne, étoit l'ouvrage de Ricimer, & que les Goths étoient une des nations étrangeres dont il animoit la fureur contre Anthémius & contre la république. Mais peut-être faudra-t-il embrasser l'opinion contraire, si l'on considere que ce préfet qui vouloit livrer les Auvergnacs aux Visigoths, avoit dû être placé de la main d'Anthémius; que les protecteurs des Auvergnacs contre Euric furent les Bourguignons, dont le roi nommé Gundebaut étoit neveu de Ricimer (sans doute il étoit fils de sa sœur); que le patrice avoit toujours dû haïr les rois Visigoths & en être haï; enfin qu'Anthémius qui n'avoit aucun pouvoir pour défendre les Auvergnacs, eut pourtant assez de crédit pour en tirer de puissans secours: car on ne peut donner d'autre sens au mot *Galate* employé par Ennodius: *les Galates irrités ou mis en mouvement* par Anthémius, sont certainement un peuple établi dans les

Hist. Misc. l. xv, p. 99. col. 1.

Gaules. Nous allons voir quels furent les effets du mouvement où le prince Anthémius mit les Galates. Mais observons encore que l'Italie étoit véritablement partagée entre deux princes dont l'autorité étoit égale plus encore que la dignité. Ricimer avoit pris pour lui la Ligurie, qui lui ouvroit toutes les provinces septentrionales, comme elle le mettoit en état de les fermer à Anthémius.

On lit dans la vie de Saint Severin, qu'un citoyen de Milan alla trouver le pieux Cœnobite dans le Norique, pour se faire guérir d'une maladie très-fâcheuse. Cette anecdote peu intéressante en elle-même, prouve du-moins que les passages étoient alors libres entre Milan & le Norique, & que la communication étoit assez bien établie entre les deux provinces, pour que la réputation de Saint Severin fût très-grande en Italie. On ne peut douter que Ricimer, qui depuis si long-tems pouvoit tout ce qu'il vouloit dans l'empire d'Occident, n'eut lui-même choisi le gouvernement de la Ligurie, & qu'il n'y eut donné des établissemens à ces *troupes* qui lui appartenoient en *propre*, en même tems qu'il donnoit la main aux Suèves que gouvernoient Alaric & Hunnimund. Il y

a même quelque apparence qu'il tint garnison à Ravenne, & que ce fut la raison pour laquelle Anthémius fit toujours sa résidence à Rome. La description burlesque de la premiere de ces villes, telle qu'on la trouve dans une lettre d'Apollinaire, prouve peut-être aussi ce fait, & mérite d'être rapporté ici.

« Vous me reprochez, écrivoit il à un de ses amis, les brouillards de ma patrie, & vous avez la hardiesse de louer le climat de Cesene qui est plutôt un four qu'une ville; mais quoique ce soit votre patrie, & qu'en la quittant vous lui ayez donnez de grands éloges, vous trouverez encore plus agréable le séjour de Ravenne, où les moucherons du Pô vous désolent, & où les grenouilles, citoyennes naturelles de ces lieux, vous assiegent; le séjour, dis-je, de ce marais où tout se fait à rebours, où les murailles tombent & les eaux sont immobiles, où les tours s'écroulent & les vaisseaux restent en place, où les malades se promenent & les médecins restent couchés, où les bains sont froids & les dortoirs brûlans, où les vivans meurent de soif & les morts nâgent, où les clercs font Lib. 1. Epist. 8.

» l'usure & les Syriens psalmodient ; » où les négocians font la guerre & les » guerriers le commerce, où les vieil- » lards jouent à la paume & les jeunes » gens aux dez, où les eunuques s'a- » donnent aux armes & les confédérés » aux lettres. Considérez donc vous- » même ce que l'on doit penser de la » ville où vous habitez, d'une ville à » laquelle il a été plus facile de donner » un territoire, qu'autant de terre qu'il » lui en falloit pour soutenir ses édifi- » ces, & apprenez à épargner mes Tran- » salpins qui ne vous ont fait aucun » mal ».

Cette lettre fut écrite pendant le séjour qu'Apollinaire fit à Rome ; & comme on voit, il se trouvoit alors à Ravenne des confédérés qui, suivant toutes les apparences, dépendoient de Ricimer : car ce patrice roi & César, étoit alors le chef de tout le militaire ; aussi le même auteur ayant entrepris de décrire la cour d'Anthémius, & ayant dit que les deux premiers personnages de Rome étoient Gennadius Avienus & Cecina Basilius, tous deux consulaires, & tous deux les premiers du sénat & de l'empire, après l'empereur, il modifie aussi-tôt cette prérogative qu'il leur attribue, en ajou-

Ib. Epist. 9.

tant qu'il faut pourtant *mettre de côté la prérogative du parti armé*, par où il entend certainement Ricimer. On peut donc assurer que ce prince Suève fut en Italie tout ce que furent depuis Odoacre & Théoderic ; qu'il fut véritablement le souverain de la Ligurie & des provinces septentrionales, & qu'ayant déposé Majorien avec le conseil & l'assistance des Suèves, c'est une preuve ou qu'il avoit une armée de Suèves, ou plutôt encore qu'il avoit dans son parti la nation des Suèves établis dans la Savie & dans le Norique. Cela étant, cette nation fut sans doute une de celles dont il excita la fureur contre Anthémius. Il faut en dire autant des Bourguignons ; mais une troisieme nation avec laquelle il me paroît qu'il eut encore des liaisons, fut celle des Vandales.

Ce que Ricimer étoit en Occident, Aspar & son fils Patricius l'étoient en Orient : Aspar disposoit de l'empire, & Patricius fut fait César en 470, & épousa une fille de Léon, ou du-moins on lui donna le titre de gendre de l'empereur ; mais l'année 471. mit fin à cette puissance énorme, & l'élévation de Patricius paroît en avoir été la premiere cause. Si l'on en croit le

V. Tun. chron. Marcell. com. chr.

Lib. xv, p. 98. col. 2. compilateur de l'hiſtoire mêlée, qui paroît avoir ſuivi de très-bons mémoires dans cette partie de ſon ouvrage, l'élévation du Céſar Patricius avoit été une ſuite des projets qu'Aſpar avoit formés contre l'empereur Léon, & ce prince prévit le coup qu'on alloit lui porter. Pour ſe mettre en état de le parer, il rappella de la Sicile l'armée que commandoit encore Baſiliſque; & dès qu'elle fut arrivée, il fit périr Aſpar & ſon fils Ardabure. Mais, ſuivant le même auteur, cette derniere expédition de Baſiliſque devoit être différente de celle qu'il avoit faite en 468, puiſqu'elle eut pour objet de réprimer les pirateries que Genſeric avoit recommencées en 469, & qu'elle finit par une bataille navale que Baſiliſque gagna ſur les Vandales.

Il y a apparence que Léon étant obligé de rappeller ſon armée, fit en même tems la paix avec Genſeric, & que Ricimer ſe hâta de profiter de cette conjoncture, qui peut-être fut encore funeſte à Anthémius par la découverte que fit Léon de quelques liaiſons qu'il entretenoit avec Aſpar. Anthémius n'avoit pas lui-même joui tranquillement de la dignité impériale. On aſſure que cet Arvandus, préfet des

Gaules, que le compilateur appelle Servandus & que Cassiodore nomme Ardabure par erreur, avoit aspiré au trône, & en fut puni en 468 par l'exil. Dès l'année suivante ou en 470, suivant Cassiodore, le patrice Romanus forma la même entreprise, & fut condamné à mort par Anthémius. C'est peut être là une partie des torts que Ricimer se donna à l'égard d'Anthémius; & j'en dirois volontiers autant des pirateries de Genseric en 469.

Enfin le roi des Vandales obtint ce qu'il désiroit depuis long-tems, & ce qu'il y a de plus extraordinaire, il l'obtint par le moyen de Ricimer qu'il avoit toujours détesté, & de Léon qui n'avoit rien épargné pour le chasser lui-même de toute l'Afrique. Ce fut l'empereur d'Orient qui envoya en Italie Olybrius, beau-frere d'Huneric, celui-là même dont Genseric s'étoit déclaré le protecteur, & il l'y envoya pour détrôner Anthémius. Cette résolution dut être prise à Constantinople vers la fin de l'an 471, puisqu'Olybrius arriva à Rome au mois d'Avril de l'année suivante. Vers le même tems Ricimer avoit rompu l'accord dont Epiphane avoit été le médiateur, & s'étoit avancé avec une puissante armée jusque sur

Anon. Scalig. sive chr. Alex. ad. an. 464.

le Téveron où il campa. Il y a apparence que ce fut en cet endroit qu'Olybrius vint le trouver, & qu'il attendit que la faction qu'il avoit dans Rome y fût devenue la plus forte. Cependant il fut proclamé empereur malgré la plus ſaine partie des Romains, & le bruit ſe répandit juſque dans les Gaules que Ricimer étoit ſur le point de perdre Anthémius. Bilimer gouvernoit alors cette partie de l'empire, ſi l'on en croit le compilateur; mais je croirois plutôt que Bilimer étoit un ſeigneur Viſigoth qu'Euric envoya au ſecours d'Anthémius.

Quoi qu'il en ſoit, Bilimer entra en Italie avec une armée & s'avança vers Rome, c'étoient-là ſans doute ces Galates ou ces habitans des Gaules dont Ricimer avoit déſeſpéré d'appaiſer la fureur. Il s'avança au-devant d'eux juſqu'à un endroit appellé le pont d'Adrien, leur livra bataille, les défit, & tua Bilimer; après quoi, ayant repris le chemin de Rome, il y entra, s'établit dans deux régions de cette grande ville, & de-là continua contre Anthémius une guerre d'autant plus terrible que le théatre en étoit plus reſſerré. Enfin le malheureux empereur fut tué, & tous les quartiers de la

ville qui avoient tenu pour lui, furent livrés au pillage.

Ricimer ne jouit pas long-tems du plaisir criminel d'avoir fait périr son beau-pere, il mourut au bout de quarante jours, suivant Cassiodore, ou au bout de trois mois, selon l'histoire mêlée. Aussi-tôt Olybrius, qui devoit tout à ce prince & qui ne se soutenoit que par la faveur de sa faction, éleva Gundebaud, son neveu & roi des Bourguignons, à la dignité de patrice. Nous verrons dans la suite la preuve de ce fait, & quel usage fit Gundebaud du pouvoir que sa nouvelle dignité lui donnoit sur les Romains, & en particulier sur les Liguriens qui avoient été dans le partage de son oncle Ricimer. Les Gaulois éprouverent aussi sa protection, & sentirent de même combien il étoit fâcheux d'avoir un pareil protecteur. Les Bourguignons se chargerent de la défense des Auvergnacs, & furent en même tems pour eux un objet de terreur. Ils donnerent, par la même raison, un azile aux Bretons, lorsque le roi des Visigoths les eût chassés de leurs quartiers sur la Loire.

Cassiod. chron.

Hist. Misc. l. XV, p. 99. col. 1.

Sidoine Apol. l. III, ép. 4.

Jornan. c. 45.

Enfin Gundebaud, digne successeur de Ricimer, eut aussi l'honneur de donner un chef à l'empire d'Occident. Oly-

brius étoit mort après un regne d'un peu moins de sept mois, & avoit laissé l'empire à la discrétion de son patrice Gundebaud. Celui-ci engagea Glycérius, qui étoit alors comte des domestiques, à prendre la pourpre, ce qu'il fit à Ravenne en 473, & par conséquent quelques mois après la mort d'Olybrius, arrivée au mois d'Octobre de l'an 472. Marcellin dit que Glycérius dut le funeste honneur de régner à sa témérité plutôt qu'à une élection; c'est-à-dire qu'il ne le dut point à l'empereur d'Orient, ni peut-être au sénat & au peuple de Rome. Jornandès dit positivement que Glycérius fut un tyran. Cependant toute l'armée consentit à son élévation, suivant le compilateur; mais cette armée étoit celle de Gundebaud. Ennodius qui laisse en doute si Olybrius avoit succédé à Ricimer ou à Anthémius, tant avoit été grande la puissance du patrice, ne jette aucun doute sur la légitimité des droits de Glycérius; mais il nous donne une idée très-médiocre de la considération dont ce prince jouissoit, lorsqu'il nous apprend qu'il y eut entre ses sujets des gens assez hardis pour insulter sa mere; injure que Glycérius leur pardonna, à la priere d'Epiphane pour qui il avoit

Cassi. & Marc. chron.

Vid. S. Epiph. ubi sup, p. 386.

encore plus de vénération que n'en avoit eu son prédécesseur. Au reste on ne doit pas s'étonner que Glycérius ait été traité d'usurpateur par les Grecs & par tous ceux qui adopterent leurs maximes. L'empereur Léon ne le reconnut jamais, & voulut donner lui-même un successeur à Olybrius. L'impératrice Verine étoit alors toute puissante ; elle détermina son mari à jetter les yeux sur un de ses parens pour en faire son collegue.

Marcellien, ce patrice d'Occident qui se soutint pendant toute sa vie dans la Dalmatie, avoit laissé un neveu, fils de sa sœur mariée à Nepolianus. Il s'appelloit Julius Nepos, & avoit épousé une niece de l'impératrice Verine, & non de l'empereur Léon, comme l'a écrit Jornandès. Il étoit alors patrice, & il est incertain si Verine lui procura la couronne impériale parce qu'il avoit épousé sa niece, ou si elle fit ce mariage parce que Nepos étoit plus en état que personne de mettre une couronne sur la tête de sa femme. On voit clairement par la suite de son histoire qu'il avoit ses terres en Dalmatie, & qu'il fut toujours tout puissant dans cette province. C'étoit un grand avantage qu'il avoit sur tous les con-

Marcell. chron.

De reg. success. p. 239. Hist. Misc.

currens qui auroient pu briguer l'honneur de monter sur le trhône d'Occident. Cependant Léon envoya un de ses serviteurs nommé Domitien pour le faire déclarer César à Ravenne. Nepos employa sans doute quelque tems pour faire ses préparatifs puisqu'il entra en Italie avec une armée : il lui en avoit aussi fallu pour négocier sa nomination ; ainsi il n'entra en Italie qu'en 474, & lorsque l'empereur Léon l'ancien n'étoit plus, puisque ce prince mourut au mois de Janvier de cette année. Zénon fut encore un protecteur zélé de Nepos, par la même raison qui avoit engagé Léon à en faire son collegue ; mais Zénon lui-même ne régnoit plus, lorsque Nepos fut couronné empereur dans la ville de Rome.

Jornan. ibid.

Marcell. chron.

On ignore quelle espece de résistance Glycérius opposa à son compétiteur ; il paroît qu'elle fut médiocre : la frayeur le saisit, & il se livra à la discrétion de son ennemi ; car il n'est pas vrai, comme le dit Jornandès dans l'un de ses ouvrages, que Glycérius se soit enfui en Dalmatie ; le fait est impossible, si Nepos étoit le maître de cette province ; mais il est de plus démontré faux & par le témoignage de Jornandès qui s'est corrigé lui-même dans un

autre ouvrage, & par celui de Malchus, historien contemporain, qui dit que Nepos obligea Glycérius d'embrasser l'état ecclésiatique & lui donna un évêché : cet évêché étoit celui de Salone dans la Dalmatie, & c'est-là ce qui a occasionné la méprise de Jornandès dans son histoire des Goths.

De reg. success. p. 239. Excerp. de leg. h. Byzant. t. 1, p. 52.

Pour achever de faire connoître l'état où se trouvoient alors les affaires de l'empire, ajoutons que Léon l'ancien ou le Thrace étant mort au mois de Janvier 474, Léon le jeune, qui étoit son petit-fils par sa mere, lui succéda de préférence à son pere Zénon qui avoit été rejetté par le sénat quelque tems auparavant; mais Léon, par le conseil de sa mere Ariadné, mit la couronne sur la tête de son pere, lorsque celui-ci vint lui faire hommage en qualité de maître de la milice & de patrice. L'empire ne fut pas long-tems partagé entre Zénon & son fils : le jeune prince qui étoit consul en cette année mourut dans le onzieme mois de son consulat, ou au mois de Novembre de l'an 474. Le chronique d'Alexandrie dit qu'il mourut de maladie. Victor & le compilateur assurent que son pere ayant voulu le faire assassiner, sa mere présenta au cruel Zénon un enfant qui lui

Anon. Scalig. sive chr. Alexan.

Vict. cr. h. Misc. lib. xv.

ressembloit, & qui fut mis à mort. Tous deux ajoutent que le véritable Léon fut réduit à se faire clerc d'une église de Constantinople, & qu'il vivoit encore dans cet état d'obscurité au tems de Justinien; mais ce récit a tout l'air d'être une méprise, à laquelle a donné lieu une autre aventure qui a quelque rapport avec celle-ci, & dont nous parlerons en son tems. Zénon étoit pere, & Ariadné qui étoit mere, fut très-attachée à son mari, & le lui prouva peu de tems après par une démarche qui marquoit que son courage égaloit sa tendresse.

Après avoir fait connoître les révolutions qui agiterent les deux empires jusqu'en 474, il est tems que nous fassions usage des notions que nous en avons données, pour expliquer les divers changemens qui arriverent dans l'état des Barbares dont nous écrivons l'histoire.

Nous avons dit que Léon l'ancien, en se donnant un collegue en Occident, avoit eu principalement en vue de se donner un puissant allié contre le roi des Vandales. La politique de ce prince, telle que nous l'avons développée, exigeoit de lui qu'à ces mesures de Léon, il opposât d'autres mesures capa-

bles de les déconcerter. J'ai déja dit, & Sidoine Apollinaire nous apprend positivement que les Alains avoient servi les Vandales, en faisant un puissant effort pour envahir l'Italie, la troisieme année de l'empereur Sévere, selon le compilateur, ou l'an 464, selon Cassiodore. Les Vandales, dit Apollinaire, ravagerent l'Italie que leur livroient les Alains; & il le dit dans le panégyrique d'Anthémius composé avant la fin de l'an 467, ou plutôt il fait entrer ce malheur dans l'énumération de ceux dont se plaignoit l'Italie avant la nomination d'Anthémius. C'est donc une erreur de plus dans Jornandès, d'avoir dit que Beurge, Bergor ou Biorgor, roi des Alains, fut défait sous le regne d'Anthémius, qui envoya contre lui son gendre Ricimer; mais ce fait ne prouve pas moins que Genseric suivoit toujours ses anciennes maximes, & que le nord lui fournissoit encore des alliés.

Hist. Misc. l. xv, p. 98.

V. 379.

C. 45.

Si d'ailleurs on compare cet événement avec l'état où se trouvoient alors les Ostrogoths & les autres peuples voisins des provinces où devoient habiter, ou qu'avoient dû traverser les Alains sujets de Biorgor, on aura peine à imaginer aucun rapport entre cette irrup-

tion & les intérêts des peuples que nous venons d'indiquer. Les Ostrogoths avoient fait leur paix avec l'empire d'Orient en 463, & les Suèves ne pouvoient être alors en guerre avec l'empire dont Ricimer prenoit la défense ; mais on ne se trompera peut-être pas, si l'on suppose que les Alains étoient ce même peuple qui, sous la conduite de Tuldila, avoit voulu traverser le projet de Majorien contre l'Afrique, en prenant les armes contre lui avant qu'il fût sorti de l'Italie ; qu'ensuite, ayant été vaincus ou par les Suèves ou par les Ostrogoths, ils avoient obtenu un établissement où ils s'étoient maintenus dans les montagnes voisines de Bergames ; que Majorien avoit résolu de les en chasser lorsqu'il fut tué par Ricimer ; qu'après avoir échappé à ce danger, ils entrerent encore dans les vues de Genseric en 464, & qu'ils furent alors vaincus & détruits par Ricimer. Quant au pays qu'ils avoient habité avant le regne de Majorien, on peut dire avec beaucoup de fondement qu'il étoit le même que Jornandès assigna aux Alains dans la Mœsie & dans la Scythie, & que s'y trouvant mal à leur aise, ils avoient obtenu de leur voisin la liberté de passer en Italie ; liberté qui avoit été

été refusée aux Rugiens, & qu'on ne refusa pas de même aux sujets de Tuldila, puisqu'Apollinaire dit qu'ils étoient revenus depuis peu des bords du Danube, plus puissans & plus féroces qu'ils ne l'avoient été auparavant.

Genseric ayant perdu cet allié, se tourna d'un autre côté, sur-tout lorsqu'il eut appris les préparatifs que l'empereur Léon faisoit contre lui. Il est très-vraisemblable qu'il s'adressa alors aux fils d'Attila, comme il s'étoit adressé à ce grand prince plusieurs années auparavant. Mais Dengisich, qui seul entra dans ses vues, n'avoit ni les forces, ni peut être les talens de son pere. Il périt dans son entreprise sur la Thrace, & Genseric fut obligé de recourir aux Ostrogoths, si pourtant il n'avoit déja pas fait alliance avec eux. Je crois néanmoins que ni Theodemir ni son frere Vidimir ne prirent les armes contre l'empire d'Orient, tant que le jeune Theoderic fut en ôtage à Constantinople : or il y fut pendant près de dix ans, & suivant toutes les apparences jusqu'en 472 ; mais ce n'étoit pas là une raison pour que les Ostrogoths fussent utiles à Genseric. Il n'arrivoit que trop souvent que les alliances des Barbares avec un empire étoient inutiles à l'au-

tre, parce que rien n'étoit plus ordinaire que leur mésintelligence. Les guerres des Suèves contre les Ostrogoths furent certainement celles de l'empire d'Occident contre cette même nation, tant que Ricimer fit cause commune avec l'empire. Le siege de Tiburnie peut donc avoir été un des événemens de cette guerre du Norique contre les Ostrogoths, dont il est parlé dans le panégyrique d'Anthémius. Mais cette entreprise ne peut être rapportée à la grande expédition de Theodemir contre les Suèves & les Allemands, puisque l'une fut aussi longue & aussi difficile que l'autre paroît avoir été prompte & facile.

C. 17. Eugyppe nous apprend qu'il se livra plusieurs combats entre les Tiburniens & les Goths avec différens succès, mais qu'enfin les premiers furent forcés de traiter avec ces Barbares, & n'obtinrent qu'avec peine une convention qu'ils payerent fort cher. Au reste l'alliance de Genseric avec les Ostrogoths sous le regne de Zénon, & même sur la fin de celui de Léon, est un fait certain. Il ne l'est pas moins que les Vandales furent alliés de Theoderic, fils de Triarius, autre prince des Goths. C'est une forte raison de croire que Gen-

Jornan. c. 47.

ſeric ne négligea point de donner ce redoutable ennemi à Ricimer, lorſque le patrice étoit ſon ennemi mortel. Il pouſſa bien ſon héroïſme politique juſqu'à ſe reconcilier avec les Viſigoths, lorſque l'ambition d'Euric lui fit voir dans cette nation, juſqu'alors ſon ennemie, un allié certain & utile contre les Romains. Euric n'étoit pas moins habile que Genſeric, mais il ne fut pas comme lui l'auteur du ſyſtême politique qu'il embraſſa. *Jornan. ibid.*

Ce que dit Sidoine Apollinaire du cercle prodigieux de négociations & d'alliances, par lequel Theoderic, frere d'Euric & ſon prédéceſſeur, avoit embraſſé la moitié de l'univers, mérite certainement de trouver place ici. « Je » ſuis, dit-il, depuis deux mois à Bordeaux, où je n'ai encore eu qu'une » audience de Theoderic; mais s'il me » donne ſi peu de tems, c'eſt qu'il ne » lui en reſte pas beaucoup à lui-même » au milieu des occupations ſans nombre que lui donne l'univers ſubjugué » (par ſon vaſte génie). On voit ici » les Saxons & les Sicambres qui y » viennent en foule pour recevoir ſes » ordres : on voit ſe promener dans » cette ville les Hérules qui habitent à » l'autre bout de l'Océan : les Bour- *Lib. 8. Epiſt. 11.*

» guignons fléchissent le genou devant » Theoderic, pour qu'il leur permette » de vivre en paix : les Ostrogoths, » fiers de sa protection, prennent des » forces, pressent les Huns leurs voi» sins, & achetent le droit de se révol» ter contre eux, par les hommages » qu'ils rendent aux Visigoths : les Ro» mains eux-mêmes attendent de lui » leur salut, & si l'on entend gronder » quelque orage dans le nord, c'est » la protection de Theoderic que l'on » implore contre les bandes Scythi» ques : c'est la Garonne qui défend le » foible Tibre. Le Parthe lui-même, le » fier Arsacide sollicite & achete son » alliance : il oublie ici qu'il est parent » du soleil & des étoiles, & joue le » rôle d'un mortel ordinaire, lorsqu'ef» frayé des préparatifs qui se font sur » le Bosphore, il s'attend à chaque ins» tant d'être forcé derriere les bords » escarpés de l'Euphrate : voilà de quoi » Theoderic est occupé, & ce qui l'em» pêche de me donner audience ». Ce tableau tracé par un témoin oculaire est d'autant plus intéressant, qu'il s'accorde très-bien avec tous les faits que nous avons rapportés jusqu'ici. Je ne voudrois pourtant pas assurer que les Parthes eussent réellement acheté l'al-

liance de Theoderic, quoiqu'il ſoit aſſez vraiſemblable qu'ils chercherent des alliés contre les Huns qui les preſſoient à l'orient & au nord ; mais les liaiſons de ce prince avec les Oſtrogoths nous intéreſſent davantage, & outre qu'elles ſont beaucoup plus naturelles contre deux peuples d'une même nation, & contre un empire qui avoit menacé l'un d'une ruine totale & opprimé l'autre, elles deviennent encore plus croyables par l'attention qu'eut Euric d'envoyer une ambaſſade aux Oſtrogoths dès qu'il fut monté ſur le trône en 467. Il s'en faut cependant beaucoup que nous ſoyons en état de faire connoître la nature de ces liaiſons, leurs effets & la maniere dont elles furent entretenues par Euric. *Idati chron. ad. h. a.*

Sidoine Apollinaire ne nous donne pas de la politique de ce prince une idée moins magnifique que ne l'eſt celle que nous venons de donner, d'après lui, des liaiſons & des négociations de Theoderic. « Aucune partie de l'univers, dit » encore cet auteur, n'échappe à ſes » ſoins : toutes les affaires, tous les droits, » toutes les alliances, toutes les guerres, » tous les eſpaces, la conduite de tous » les hommes, ſont la matiere de ſes dé- » libérations ; c'eſt dans ſon conſeil que *Lib. IV. ep. 22.*

» l'on apprend à connoître tous les mou-
» vemens des nations, toutes les ambaſ-
» ſades, toutes les actions des généraux,
» tous les traités que les rois font entre
» eux, tous les ſecrets enfin de toutes
» les affaires publiques ». Ce témoignage d'un auteur contemporain eſt confirmé, & en quelque ſorte expliqué par une lettre que le grand Theoderic, roi des Oſtrogoths, écrivit aux rois des Hérules, des Varnes & des Thuringiens, lorſqu'il voulut engager ces trois princes à prendre la défenſe d'Alaric, fils d'Euric, contre Clovis, roi des Francs: « Souve-
» nez-vous, leur diſoit-il, de l'amitié
» que vous témoigna toujous Euric ſon
» pere; combien de fois il vous aſſiſta
» par des préſens conſidérables; com-
» bien de fois il ſuſpendit les coups qu'é-
» toient prêts à vous porter les nations
» les plus voiſines de vos états: té-
» moignez au fils votre reconnoiſſance
» des ſervices que vous a rendus le pere,
» & que vous avouez vous avoir été ſi
» utiles ».

Caſſiod. Var. lib. III, Epiſt. III, p. 58.

Mais quels étoient ces peuples voiſins des trois nations dont Euric avoit ſuſpendu les coups? Les Francs & les Saxons ſe préſentent d'abord à l'eſprit, parce qu'en effet Theoderic avoit eu beaucoup d'influence ſur les affaires de

ces peuples, & qu'Euric dut l'augmenter plutôt que de la perdre : mais il ne paroît pas d'ailleurs que la condition des Francs à l'égard des Thuringiens en particulier ait été celle d'un peuple dont un bon allié de ceux-ci ait dû suspendre les coups. Si l'on suppose que d'autres nations à l'orient & au nord, telles que les Esclavons & les Huns, avoient été retenues par Euric sur le point d'envahir les états des trois princes, quelle étendue prodigieuse ne donne-t-on pas aux liaisons d'Euric? Mais de plus, les Huns furent-ils alors un peuple si redoutable? On approchera peut-être un peu plus de la vérité, si l'on dit que le roi des Visigoths avoit empêché les Gépides d'écraser les Hérules, les Saxons d'en faire autant des Varnes, les Suèves & les Allemands de chasser les Thuringiens de leurs établissemens sur le Danube; car il s'agit ici de peuples voisins qui avoient menacé les trois nations. Les mêmes guerres que les Ostrogoths entreprirent contre les Suèves & les Romains du Norique en faveur de Genseric, ils purent aussi les entreprendre, & il y a même plus d'apparence encore qu'ils les entreprirent en faveur de Theoderic & d'Euric son successeur.

Les Suèves orientaux que Ricimer retenoit dans l'alliance des Romains, étoient les défenſeurs les plus utiles de l'Italie & des Gaules contre les Oſtrogoths, & traverſoient par cette raiſon les meſures que prenoient Euric & Genſeric pour donner des affaires aux Romains, & ſur-tout à Ricimer. Theodemir entreprit de détacher les Suèves & les Allemands de l'alliance de Ricimer; &, ſi l'on en croit Jornandès, il y réuſſit d'abord par rapport aux Suèves ſujets de Hunnimund, & ne fut pas loin d'avoir le même ſuccès par rapport à ces mêmes Suèves & aux Allemands leurs alliés. Mais la mort de Ricimer dut faire ce que n'avoit pu le courage de Theodemir & des Oſtrogoths : le patrice ne paroît point avoir laiſſé d'enfans qui fuſſent en état de ſoutenir l'édifice qu'il avoit élevé. Son neveu Gundebaud ſuccéda à ſon titre & à une partie de ſa puiſſance; mais il n'hérita point de ſon bonheur; peut-être la principale raiſon de cette différence qu'il y eut entre lui & ſon prédéceſſeur, vint-elle de ce que les Suèves & les Allemands de la Rhétie ne lui furent point attachés comme ils l'avoient été à Ricimer. Les intrigues d'Euric & de Genſeric l'emporterent aiſément ſur les rai-

fons qu'ils avoient de persévérer dans l'alliance de Gundebaud; & les Ostrogoths, les Suèves, les Allemands, les Thuringiens se réunirent enfin pour désoler les Romains, & sur-tout les habitans du Norique & de la Rhétie. Euric eut une raison particuliere de mettre tout en usage pour enlever à Gundebaud tous les alliés que Ricimer avoit pu lui laisser; ce fut que les Bourguignons s'opposerent directement aux conquêtes qu'il avoit résolu de faire dans les Gaules, & qu'ils furent les plus puissans alliés que les Romains eussent alors.

Jornand. c. 45.

L'année 472 fut donc une époque funeste à l'empire autant par la mort de Ricimer que par le mépris qu'Euric & les autres Barbares conçurent pour un empire qui changeoit sans cesse de maître. Jornandès prétend qu'Euric subjugua les Bourguignons; mais cela veut dire seulement qu'il les vainquit, & les força de lui abandonner tout ce qu'il vouloit conquérir dans les Gaules. J'attribue en grande partie à cette guerre d'Euric contre Gundebaud la facilité avec laquelle Glycérius fut détrôné, comme on doit compter entre les mesures prises par Euric contre le patrice

C. 47.

Bourguignon & son empereur, l'invasion que les Ostrogoths firent en Italie sous le regne de ce prince, & dont nous parlerons dans la suite. Il est vrai qu'en cette occasion Euric & l'empereur d'Orient auroient été d'accord dans le projet de nuire à Glycérius, ce qui ne quadreroit pas avec la part qu'eut selon moi, le roi des Visigoths à la résolution que prirent les deux rois Ostrogoths d'envahir tout-à-la-fois, l'un les provinces de l'empire d'Orient, & l'autre l'Italie. Mais si l'empereur vouloit déposer Glycérius, parce qu'il ne tenoit pas de lui la couronne impériale, ce petit intérêt étoit très-différent de celui qui faisoit agir Euric. Ce prince n'en vouloit à Glycérius que parce qu'il étoit la créature de Gundebaud, & ne faisoit envahir l'Italie que parce que ce même Gundebaud y régnoit véritablement sous le titre de patrice. Peu lui importoit que Glycérius donnât ou ne donnât pas son nom à l'empire d'Occident; & s'il eût eu quelque parti à prendre dans cette affaire, il auroit plutôt favorisé Glycérius, empereur foible & mal affermi, qu'il n'auroit favorisé Népos, dont il pouvoit avoir plus à craindre. Peut-être même les Ostrogoths qui

avoient fait une irruption en Italie ſous le regne de Glycérius, n'en ſortirent-ils ſi-tôt & avec tant de facilité, que parce qu'Euric crut qu'ils lui ſeroient plus utiles dans les Gaules qu'ils ne pouvoient l'être en Italie; où ils auroient facilité la dépoſition de Glycérius & les progrès de Népos.

L'irruption des Oſtrogoths ne peut être rapportée qu'à l'an 473, & la facilité avec laquelle il paroît qu'elle s'exécuta, ſuppoſe que dès-lors le Norique & la Savie n'étoient plus un rempart pour l'Italie. J'ai donc eu raiſon de compter les Oſtrogoths, les Suèves & les Barbares du Norique entre les alliés d'Euric; ſi l'on ſuit avec attention la narration d'Eugyppe, on verra que les entrepriſes des Allemands, des Thuringiens, & des Suèves ſujets de Hunnimund ſur les villes du Norique, durent être la ſuite d'une révolution qui avoit changé les intérêts des Allemands & des Suèves auparavant alliés des Romains, & qui les avoit engagés à conſpirer leur ruine avec les Thuringiens alliés d'Euric. Mais il ne faut déja plus compter les Oſtrogoths entre les peuples deſtinés à occuper les Romains dans cette partie de l'empire, & ſi je

ne me trompe, ils y furent aussi-tôt remplacés par une foule d'autres Barbares qu'y attira la politique d'Euric, roi des Visigoths. C'est ce que j'expliquerai dans le chapitre suivant.



CHAPITRE VII.

Qui étoit Zénon. Sa fuite. Tyrannie de Basilisque. Rétablissement de Zénon. Regne de Népos en Occident. Son traité avec Euric. Des Barbares qu'il avoit pris à son service. Origine d'Odoacre. Histoire d'Oreste & d'Augustule. Fuite de Népos. Administration d'Oreste.

L'ANNÉE 474 avoit donné deux empereurs à l'Orient. La même année lui ravit le jeune Léon, ainsi que nous l'avons déja dit, & la suivante lui enleva Zénon, pere & créature de Léon. Il y a apparence que ce gendre de Léon l'ancien avoit eu beaucoup de part au malheur d'Aspar, & qu'il est le même dont il est fait mention dans la chronique d'Alexandrie, où on lit qu'un homme qui aspiroit à la tyrannie tua le patrice Aspar & ses deux fils. Mais si la mort d'Aspar fut un crime dicté à Zénon par son ambition, il n'eut pas d'abord lieu de s'en applaudir. Léon ayant voulu le déclarer son successeur, l'opposition fut si grande de la part du sénat & du peuple, que ce prince, d'ailleurs tout puissant, fut forcé

Ad. ann. 467.

Cand. Isauri excerp. h. Byz. t. 1, p. 155.

de renoncer à ce projet, & de laisser la couronne à son petit-fils. La cause d'une haine si violente contre Zénon étoit sans doute l'aversion que l'on avoit à Constantinople pour sa patrie & pour sa nation. Il étoit Isaure, & son premier
Cand. ibid. pag. 154. nom avoit été Tarasicodisas. Cependant, ce même sénat qui avoit résisté au vieux Léon, le plus heureux des empereurs, consentit que Zénon fût asso-
Ibid. cié à l'empire par un enfant. Le jeune Léon ne pouvoit avoir alors que trois
Ibid. ou quatre ans, Zénon n'ayant épousé sa mere que peu de tems avant la mort d'Aspar. Mais le bas âge de ce prince, qui laissoit à son pere la disposition de toutes les affaires, fut apparemment ce qui détermina le sénat à accorder à un enfant ce qu'il avoit refusé à Léon l'ancien. Il voulut retrancher l'ambition des vices de Zénon; cependant la certitude que ce prince avoit de n'être pas aimé, étoit pour lui un grand motif de conserver avec tout le soin possible les jours de son fils, & certainement le malheur qu'il eut de le perdre fut la source de tous ceux qui lui arriverent aussi-tôt après.

Chron. Alex. Sa belle-mere l'impératrice Vérine, demeuroit avec lui dans le palais, & avoit un amant qui ne devoit pas lui

vouloir beaucoup de bien. C'étoit ce même Patricius ou Patriciolus, fils d'Aſpar, qui avoit été fait Céſar en 470, & que tous les annaliſtes diſent avoir été tué en même tems que ſon pere & ſon frere Ardabure. Il n'avoit reçu qu'une bleſſure, & avoit profité du déſordre qui s'étoit mis dans l'aſſemblée où fut commis cet aſſaſſinat, pour s'enfuir & ſe mettre en sûreté. Vérine en avoit fait ſon amant (on ne rend point raiſon d'un pareil choix) & vouloit en faire un empereur. Dans cette vue elle s'entendit avec ſon frere Baſiliſque & fit apparemment exciter quelque émeute, à laquelle elle joignit des marques de mécontentement. Enfin elle fit ſi bien qu'elle jetta l'épouvante dans le cœur de Zénon, & que ce lâche empereur craignant d'être aſſaſſiné dans le palais où ſa belle-mere étoit auſſi forte que lui, abandonna tout-à-coup & le palais & l'empire, ſans avoir rendu aucun combat. Ennodius a donc eu raiſon de dire « que l'empereur Zénon ayant été » chaſſé de Conſtantinople, un tyran ſe » mit en poſſeſſion, ſans effuſion de » ſang, d'un trône qui étoit tout-à- » coup devenu vacant »; mais ce tyran ne fut point l'amant de Vérine. Son frere Baſiliſque, qui avoit contribué à

Cand. excerpt. ibid. p. 155.

Marcell. chron.

Panég. Theoderici. bibl. PP. t. IX. p. 372.

la terreur panique de Zénon, se prévalut aussi-tôt des mesures qu'il avoit prises sous ce prétexte, pour se faire proclamer empereur, & sa sœur se vit forcée de lui mettre sur la tête cette même couronne qu'elle avoit destinée à son amant. Cette révolution arriva en 475, sous le consulat de Zénon, &, à ce qu'il paroît, vers le commencement de cette année. Ariadné étoit restée à Constantinople, son mari ne s'étant pas donné le tems de l'emmener avec lui, quoiqu'il lui importât beaucoup de n'être pas séparé de celle de qui il tenoit tous ses droits. Mais cette princesse, plus courageuse que lui, sortit du palais & de la ville, s'embarqua, passa en Asie, & à-travers mille dangers, alla rejoindre Zénon dans l'Isaurie où il s'étoit réfugié.

L'amour qui avoit produit cette étrange résolution ne s'en tint pas-là : Basilisque qui apparemment n'ignoroit pas que Vérine avoit travaillé pour Patriciole, craignit peut-être qu'elle ne le fît repentir d'avoir recueilli le fruit de ses travaux. Il la prévint, & fit assassiner l'amant de sa sœur : du reste il ne prit aucune précaution contre Zénon, s'imaginant que la lâcheté de ce prince lui assureroit l'empire comme elle le lui

Ennod. ibid.

avoit procuré. Cependant Vérine étoit furieuse d'avoir été jouée si cruellement, & d'avoir vu périr son amant au pied du trône sur lequel elle avoit compté le placer. Son dépit ranima en elle les sentimens de la nature; elle regretta Ariadnès, & pour se venger de Basilisque, elle résolut de rappeller Zénon.

Basilisque jouissoit de la souveraine puissance comme en jouissent ceux qui la connoissent assez peu pour la desirer & l'envahir par un crime. On assure que sa mauvaise conduite l'avoit rendu si odieux au sénat, que ce puissant corps entama une négociation secrette avec Illus & Procundus, qui étoient freres, & qui, tenant un rang distingué entre les Isaures, s'étoient chargés d'assiéger Zénon dans les montagnes de l'Isaurie. Le tyran favorisa, sans le savoir, cette conjuration, en manquant de parole aux deux freres. Cependant Illus avoit déja été désigné consul pour l'an 478, & peut-être même avoit-il commencé son consulat; car la chronique d'Alexandrie place sous cette année les faits que nous allons rapporter. Illus & Procundus se réconcilierent donc avec Zénon, lui donnerent l'armée qu'ils commandoient, &

Theoph. chronograph. hist. Byzant. t. 1, pag. 85.

ſe mirent en devoir de le conduire à Conſtantinople. Il n'y avoit pas d'apparence qu'il y rentrât comme il en étoit ſorti ; mais l'amour avoit encore préparé le dénoûment de cette étrange ſcène.

Entre les premiers ſeigneurs de l'empire, étoit un jeune homme d'une très-belle figure, qui ſe nommoit Armatus. Il étoit parent de Baſiliſque, qui, par cette raiſon, lui permettoit de voir ſa femme Zénonide avec une entiere liberté. Zénonide étoit une des plus belles femmes de ſon tems ; Armatus étoit auſſi très-beau : ils s'enflammerent bientôt l'un pour l'autre. On ne tarda pas à lire dans leurs regards mutuels tout l'amour qu'ils ſe portoient, & ils ne tarderent pas non plus à trouver les moyens de le ſatisfaire. Un eunuque & une ſage-femme leur rendirent tous les ſervices qu'ils pouvoient deſirer, & leur amour n'en étoit que plus ardent. Zénonide commença pour-lors à careſſer ſon mari plus qu'elle n'avoit coutume de le faire, & ce fut avec tant de ſuccès, qu'il paya lui-même Armatus des plaiſirs ſecrets qu'il procuroit à ſa femme. Il l'éleva aux premieres dignités de l'empire, le nomma ſon collegue dans le conſulat de l'an 476, & le créa

Ou Harmatus. *Suid. Ex. hiſt. Byzant. tom. 1, p. 166.*

duc de Thrace. Armatus n'étoit pas ſans mérite ; mais une fortune trop rapide, & faite par une pareille voie, avoit raſſemblé en lui tous les ridicules d'une double vanité ; & comme ſes richeſſes répondoient à la grandeur de ſa fortune, il croyoit que, rien ne devant lui manquer, il falloit bien qu'il fût auſſi le plus eſtimable & le plus courageux des hommes. Il en reſta ſi convaincu, qu'il ne rougit point d'imiter l'habillement, la contenance, & même les fureurs d'Achille. Le peuple l'entretenoit dans cette extravagance en l'appellant Pirrhus dans ſes acclamations. Il avoit raiſon, dit Suidas, ſi, en lui donnant ce nom, il n'avoit égard qu'à l'éclat de ſon teint ; car, du reſte, on ne connoiſſoit point encore de héros qu'il eût terraſſés : mais ſi on l'eût appellé Pâris, on auroit pû nommer beaucoup d'Hélénes. Tel fut l'homme qui donna ſon nom à l'an 476, & encore à l'année ſuivante, où il n'y eut point de nouveaux conſuls. Je dirai ailleurs quel fut, par rapport aux Barbares qui ſervoient Baſiliſque, l'inconvénient de cette puiſſance exorbitante à laquelle il éleva l'amant de ſa femme. Je dirai auſſi combien il fut utile à Zénon d'avoir une

fois en sa vie obligé un ami généreux ; je ne parle point ici des Barbares.

Dès que Zénon avoit une armée & qu'il marchoit vers Constantinople, il falloit au moins lui opposer quelques troupes ; mais dans l'état où étoient les choses, & vû la disposition des esprits ; Armatus étoit le seul général que Basilisque pût opposer à son rival : ce ne fut pas sans quelque inquiétude, puisqu'il l'obligea de lui jurer sur son batême, qu'il ne le trahiroit point. Armatus s'avança jusqu'à Nicée de Bithynie avec l'armée de Thrace & quelques nouvelles levées faites dans Constantinople. C'en étoit plus qu'il n'en falloit pour arrêter Zénon qui s'avançoit vers la capitale de l'empire dans l'espérance d'y rentrer comme il en étoit sorti, sans effusion de sang : il n'aimoit point celui qu'on répand dans les combats. Il fut si effrayé de voir une armée entre lui & le thrône, qu'il fut sur le point de s'enfuir avec ses Isaures. Apparemment Illus, qui étoit devenu son favori & son magicien, lui fit reprendre courage en lui proposant de corrompre Armatus. L'entreprise ne paroissoit pas facile, mais on fit tant de promesses au neveu de Basilisque, qu'il consentit

Theop. ubi sup. *Suid. Ex. ibid. p. 174.* *Theop. ibid.*

enfin à se parjurer sur son batême. On lui promit entre autres la charge de maître de la milice pour lui, & la dignité de césar pour son fils Basilisque. Cette double espérance, & sur-tout celle de voir son fils assis à côté de Zénon, l'ayant rendu l'ennemi déclaré de Basilisque, il se mit à la tête des deux armées réconciliées, & conduisit lui-même Zénon & Ariadné aux portes de Constantinople. *Théop. ibid.*

Le sénat & le peuple reçurent le prince Isaure dans la ville, Vérine le reçut dans le palais, & Basilisque s'enfuit avec sa femme Zénonide & avec ses enfans dans le baptistere d'une église. On les en fit sortir, en leur promettant à tous de ne leur faire perdre aucun de leurs membres. Mais le pieux Zénon sut éluder son serment; il les envoya tous à Cucuse, château situé dans la Cappadoce sur le bord de la mer, où il les fit mourir de faim. Quant à Armatus, il lui tint parole avec la même bonne foi; il lui donna la charge de maître de la milice, & ayant aussi-tôt après donné les grands jeux du cirque, il déclara son fils césar, le fit asseoir à côté de lui pendant la course des chars, & voulut même qu'il distribuât avec lui les prix aux vainqueurs. Mais à peine les jeux *Id. & chr. Alexan. Marcell. chron.*

furent finis, que retournant au palais par une gallerie qui communiquoit avec le théatre, il fit assassiner Armatus comme parjure, pour avoir manqué de fidélité à Basilisque. Ariadné sauva la vie au jeune césar Basilisque, parce qu'il étoit son cousin (étant petit neveu de Vérine): on l'ordonna lecteur, & dans la suite il fut évêque de Cisyque.

On voit par ce que je viens de dire, que Vérine régna seule sans interruption, si l'on en exempte le discrédit dans lequel elle dut tomber lors de la mort de Patriciole. Or j'ai déja remarqué qu'elle étoit parente de la femme de Népos, & un historien de ce tems-là nous apprend qu'elle le favorisa toujours par cette raison. C'en est une de croire que ce prince n'avoit rien perdu à la mort de Léon l'ancien, & que la fuite de Zénon ne dut pas d'abord lui être funeste. Il fut reconnu en Italie, dans les Gaules, par-tout enfin où il y avoit des Romains fideles à leur patrie, ou plutôt au nom qu'ils conservoient encore. Nous avons une lettre d'Apollinaire, dans laquelle il le qualifie de souverain auguste, & loue beaucoup ses mœurs & ses talens militaires; mais c'est peut-être que Népos venoit d'élever à la dignité de patrice Eidicius son beau-frere, son ami,

Malchi Excerpt. hist. Byzant. t. 1, p. 64.

Lib. v, ep. 16.

& son concitoyen, qui avoit défendu son pays contre les Goths avec autant de bravoure que de bonheur. Il faut cependant convenir, si l'on en doit croire Ennodius, que jusqu'alors Népos avoit mérité une partie des louanges que lui donnoit Apollinaire. « Après que Népos, dit cet historien, fut parvenu au » trône en la place de Glycerius, il » s'éleva de grands démêlés entre lui » & les *Nourrissons de Toulouse*, que le » roi Euric gouvernoit alors avec un » sceptre de fer. La raison en étoit » qu'Euric méprisant la nouveauté de » Népos, ne cessoit d'attaquer les fron- » tieres de l'empire d'Italie, que l'em- » pereur avoit reculées au-delà des Al- » pes, & qu'au contraire Népos crai- » gnant que l'audace des Goths ne pas- » sât en habitude, desiroit avec la plus » grande ardeur de conserver dans toute » son étendue la domination que Dieu » lui avoit donnée. Telle fut de part & » d'autre la cause de leurs démêlés ; & » comme ni l'un ni l'autre ne vouloit » rien rabattre de ses prétentions, dans » l'espérance dont tous les deux se flat- » toient de l'emporter sur leur rival, » la discorde qui les divisoit prenoit » tous les jours de nouveaux accroisse- » mens ». (Le projet d'Euric étoit d'é-

Lib. III. *ep.* 2.

Sidoine Apoll. l. III, ep. I, & lib. IV, ep. I.

tendre ses états jusqu'au Rhône & à la Loire, & de se faire une barriere de ces deux fleuves. Celui de Népos étoit sans doute de conserver tout ce qui n'avoit pas été cédé par des traités solennels).

« Epiphane entroit dans la huitieme » année de son épiscopat, lorsque tout-» à-coup il prit envie à Népos de mettre » fin à ses démêlés avec Euric, afin que » l'amitié rétablie entre les deux mo-» narchies empêchât de part & d'autre » la ruine totale de ceux qu'il étoit diffi-» cile de défendre les armes à la main. » Dans cette vue il convoqua une as-» semblée générale de tout ce qu'il y » avoit de plus distingué dans la Ligu-» rie; tous ceux que leurs lumieres & » leurs emplois élevoient au-dessus des » autres citoyens, furent obligés de s'y » trouver. Népos proposa aux seigneurs » assemblés de délibérer sur les moyens » qui restoient de rétablir la républi-» que, & de lui rendre la sûreté & la » tranquillité dont elle étoit privée. » Après que la matiere eût été traitée à » fond, il fut question de nommer un » ambassadeur qui allât porter à Euric » les propositions qu'on étoit résolu de » lui faire. On jetta aussi-tôt les yeux » sur Epiphane, qui accepta la commis-» sion

» ſion ſans balancer, quoique le ſuccès
» en parût deſeſpéré. Mais après s'être
» mis au fait de ce dont il s'agiſſoit,
» Epiphane ne douta plus du ſuccès, &
» ſe mit en chemin avec les meilleures
» eſpérances. Euric faiſoit alors ſa réſi-
» dence à Toulouſe, & avoit donné ſa
» principale confiance à un Romain,
» nommé Léon. Celui-ci annonça au
» public l'arrivée d'Epiphane, & auſſi-
» tôt tous les catholiques qui étoient
» dans la ville en grand nombre, vin-
» rent en foule au-devant du ſaint pré-
» lat, dont la réputation étoit parvenue
» juſqu'à eux. On ne tarda pas à le con-
» duire à l'audience d'Euric, auquel il
» parla en ces termes :

» Si votre renommée, ô roi vraiment
» étonnant, épouvante tous ceux qui
» entendent parler de vos exploits, ſi
» votre épée toujours ſanglante, tou-
» jours tirée contre vos voiſins, moiſ-
» ſonne ſans ceſſe vos ennemis, ne
» croyez pas que le ſuccès de vos armes
» ſoit une preuve de la protection du
» Ciel, qui ne peut approuver les com-
» bats que fait naître l'ambition ! Ne
» vous flattez pas même que vos victoi-
» res puiſſent mettre votre empire en
» ſûreté, lorſque le ſuprême arbitre les
» condamne : ſouvenez-vous que vous

» avez vous-même un roi auquel vous
» devez vous efforcer de plaire, & que
» ce roi est le même, qui en montant
» au Ciel, a donné la paix aux hommes
» comme le plus riche héritage qu'il pût
» leur laisser. C'est à nous qu'il appar-
» tient de prêcher cette heureuse paix
» que notre maître nous a tant recom-
» mandée ; & nous avons d'autant plus
» de sujet de le faire en cette occasion,
» que par-là nous travaillons à votre
» gloire. On ne mérite point la réputa-
» tion d'homme courageux, quand on
» se laisse vaincre par sa colere, & celui-
» là défend le mieux ses états qui ne
» cherche point à envahir ceux d'autrui.
» C'est pourquoi Népos, à qui la Pro-
» vidence divine a confié le gouverne-
» ment de l'Italie, m'a envoyé vers
» vous pour rétablir la confiance entre
» vous deux, & faire ensorte qu'u-
» ne parfaite amitié regne entre vos
» états qui seront desormais étrangers
» les uns aux autres. Ce n'est pas que
» Népos craigne les combats ; mais l'a-
» mour de la paix l'emporte dans son
» cœur. Vous connoissez les limites que
» l'antiquité avoit mises entre les deux
» puissances : vous n'ignorez point que
» celle-ci fut soumise à celle-là, & que
» votre nation fut au service de nos

» princes. Il doit vous ſuffire que Népos
» ait conſenti, ou que du moins il ſouf-
» fre d'être appellé votre ami, lorſqu'il
» auroit le droit d'être appellé votre ſei-
» gneur ».

Epiphane ayant achevé de parler, Euric témoigna par quelques mots barbares & par l'air de ſon viſage, combien ce diſcours lui avoit été agréable; après quoi il répondit au *vénérable pape*, ainſi qu'il appelloit Epiphane, « que faiſant
» plus de cas de l'ambaſſadeur que de la
» puiſſance de celui qui l'avoit envoyé,
» c'étoit à ſa conſidération qu'il lui ac-
» cordoit ſa demande, & que c'étoit à lui
» qu'il donnoit ſa foi comme il lui de-
» mandoit la ſienne pour ſûreté de la
» paix qu'il venoit de lui promettre au
» nom de Népos; car, ajouta-t-il, vo-
» tre parole vaut pour moi le ſerment le
» plus ſolemnel ». On dreſſa cependant un acte, où furent ſtipulées les conditions de la paix, telles apparemment que l'ambaſſadeur de Népos les avoit exprimées dans ſon diſcours. Mais les Gaules ne jouirent pas long-tems du repos que l'évêque de Pavie leur avoit procuré; leur deſtinée étoit attachée à celle de Julius Népos, &, ſuivant toutes les apparences, ce prince ne s'étoit ſi fort hâté de faire la paix avec Euric,

que parce qu'il sentoit toute la grandeur du danger dont il étoit menacé.

Il semble que Basilisque étant parent de l'impératrice femme de Népos au même degré que l'étoit sa sœur Vérine, il auroit dû lui être plus favorable encore que ne l'avoit été Zénon. Il paroît cependant que la ruine de l'un entraîna celle de l'autre, & que le coup qui frappa Népos partit de Constantinople. Tâchons de jetter quelque jour sur cet événement, & rétablissons, s'il est possible, le tableau de la chûte de l'empire d'Occident; tableau aussi sombre & aussi défiguré que celui de sa premiere fondation.

Sidoine Apoll. l. III, ep. 3. La guerre que Népos venoit de terminer, & qui lui avoit mérité les éloges de Sidoine Apollinaire, s'étoit faite dans l'Auvergne avec plus de fureur que par-tout ailleurs. Clermont avoit été assiégé, & ses habitans avoient été réduits aux plus grandes extrémités; mais le courage & l'habileté d'Hecditius, l'avoient tiré de ce danger, ou du moins avoit retardé le dernier des malheurs assez long-tems pour que la paix pût l'en préserver. Mais soit qu'Hecditius désespérât du salut de sa patrie, soit qu'il sentît le besoin qu'il avoit d'être puissamment secouru, il s'étoit retiré à

la cour d'un roi qu'Apollinaire ne nomme point, & que l'on croit avoir été un roi des Bourguignons. Il est incertain s'il y étoit encore, ainsi que Jornandès paroît le dire, lorsqu'on lui apporta de la part de Népos, le brevet de patrice que l'empereur Anthémius lui avoit déja promis. Ce brevet étoit accompagné de l'ordre que lui envoyoit l'empereur de venir le trouver en Italie, d'où il devoit envoyer Oreste, maître de la milice, pour le remplacer dans les Gaules. Il y a apparence que la commission donnée au maître de la milice avoit le même motif que la paix faite avec Euric, c'est-à-dire, le danger dont Népos se voyoit menacé de la part de cet officier.

C. 45.

Sidoine Apoll. l. V, ep. 16.

Oreste avoit un fils nommé Auguste, & qu'on appelloit aussi Momyllus, suivant les fastes capitolins, & Romulus, suivant une opinion généralement reçue & autorisée par Théophane. C'est-là tout ce qu'on nous dit d'Oreste & de son fils Auguste. Mais s'il m'est permis d'avancer une conjecture au moins très-vraisemblable, cet Oreste est le même que nous avons vu au service d'Attila faire par deux fois la fonction de son ambassadeur à Constantinople, & partager la confiance de ce prince avec ses

Theop. chronograph. p. 82.

fujets naturels. Ce n'avoit point été en qualité de transfuge qu'il avoit fervi Attila : il étoit alors fon fujet, puifque la Savie ou Pannonie Riparienne avoit été cédée au roi des Huns, & qu'Orefte avoit dans cette province fon pere, fa famille, fes biens, & fon domicile ordinaire. Nous avons déja dit qu'il avoit époufé la fille de Romulus, qui étoit de Pétau dans le Norique, & de-là vint fans doute que fon fils porta auffi ce nom.

La Savie n'étoit point rentrée fous la domination des Romains depuis la mort d'Attila, ou du moins il n'y avoit eu que les cités Romaines qui fuffent retournées à leurs anciens maîtres; le refte du pays demeura au pouvoir des Suèves & des Oftrogoths. On a vu quelle avoit été l'union des Suèves & des Scyres, & comment cette derniere nation en avoit été la victime. Il paroît qu'elle fe partagea, après fes malheurs : une partie fe mit fous la conduite de Theoderic, fils de Triarius & rival des princes Oftrogoths, auquel elle obéiffoit encore quelques années après. Une autre partie de cette nation & les Alains pafferent au fervice de l'empire d'Occident, ainfi que nous l'apprend Procope : le même partage eut lieu à l'é-

gard de ses princes. Nous avons dit que les chefs des Scyres, lorsqu'ils firent la guerre aux Ostrogoths, étoient Vulf & Edeca. Je ne déciderai point si Edeca étoit le même que le célebre Edecon, ou s'il étoit son fils; mais le poste de confiance qu'avoit occupé Edecon à la cour d'Attila, comparé avec ce que Sozomène nous apprend de la fidélité avec laquelle les Scyres avoient servi les Huns dès le tems de Uldes, rend au moins très-vraisemblable l'opinion qui donneroit au premier Edecon le commandement de cette nation; car il est certain qu'il avoit des troupes à ses ordres.

Hist. Eccles. l. IX, c. 5.

D'Edeca ou d'Edecon naquit Odoacre, ainsi que nous l'apprend l'anonyme de Valois, qui dit positivement qu'Odoacre étoit fils d'Edicon : Eugyppe lui donne pour frere Aonulf ou Onulf. Il s'ensuit de-là que les deux freres auroient été Scyres d'origine; ce que n'a dit aucun historien qui soit parvenu jusqu'à nous. Mais la diversité des témoignages qui paroissent combattre cette opinion les affoiblit nécessairement. Le comte Marcellin & Isidore disent qu'Odoacre étoit roi des Goths; ce qui peut s'expliquer en disant qu'il régnoit sur quelques nations Gothiques;

Anon. chron. amm. subjecť. p. 664. Vita S. Sever. c. 45.

telles qu'étoient les Scyres, les Hérules, & les Alains. Jornandès dans un de ses ouvrages dit seulement qu'il étoit roi des Turcilinges, & qu'il avoit aussi avec soi les Scyres & les Herules. Le compilateur le fait chef d'une grande multitude de Hérules, & lui donne pour auxiliaires les Turcilinges & les Scyres. Suivant Paul diacre, les Rugiens furent les seuls Barbares qu'il ajouta aux peuples qui lui obéissoient déja; ce qui prouve qu'il n'avoit point régné jusqu'à lors sur les Rugiens: cependant Jornandès, dans son livre de la succession, dit en termes exprès, qu'il étoit de race Rugienne. Mais Ennodius fait dire à Anthémius, & le compilateur dit aussi que Ricimer étoit Goth ou Gete, quoiqu'il ne le fût que du côté de sa mere, fille de Vallia, & il paroît en effet qu'Odoacre étoit parent des princes Rugiens. Rien n'empêche donc qu'Odoacre & son frere Onulf ne fussent Scyres d'origine, & leur premiere fortune n'a rien qui ne s'accorde parfaitement avec cette origine.

C. 46. Hist. Misc. l. XV, p. 99. Hist. Langob. l. 1, c. 19.

Nous savons que la derniere défaite des Scyres par les Ostrogoths arriva vers l'an 468 ou 469 : elle dut être funeste aux deux freres, à qui il ne resta d'autre parti à prendre que celui de la

fuite. Odoacre alla chercher du service en Occident, ou plutôt il se refugia d'abord chez les Suèves & les Rugiens alliés des Scyres. Onulf se retira en Orient où l'appelloit le parti que l'empereur Léon avoit pris dans la derniere guerre des Scyres contre les Ostrogoths. On trouve l'histoire d'Onulf dans Suidas : Onoulus, dit-il, étoit un Barbare qui étoit sorti très-pauvre du pays des Barbares. Armatus l'avoit accueilli avec beaucoup d'humanité, peu de tems après son arrivée il l'avoit fait élever à la dignité de comte, & lui fit enfin donner la préfecture d'Illyrie : il lui fournit même à cette occasion toute l'argenterie dont il avoit besoin pour vivre convenablement dans son gouvernement, à quoi il ajouta une grosse somme en argent. Malgré tant de bienfaits, cet ingrat se chargea de tuer Armatus, & trempa dans son sang ces mains qui avoient été remplies de ses largesses.

Cette derniere anecdote nous met en état de rétablir le nom d'Onulf que Suidas a un peu défiguré en l'appellant Onoulus. Malchus, auteur contemporain, nous apprend que le Barbare qui tua Armatus, s'appelloit Onulphus, & ce nom est précisément le même qu'Eu-

Hist. Byzant. t. 1, p. 52.

gyppe donne au frere d'Odoacre. Malchus nous apprendra aussi à quelle occasion Onulf passa en Occident pour y partager la fortune de son frere. Revenons à ce prince, qui mérite beaucoup plus notre attention que l'ingrat Onulf.

La visite que saint Severin reçut d'Odoacre est célebre dans les compilateurs, qui tous l'ont tirée de la vie de ce saint écrite par Eugyppe ; mais ils en ont changé la date, lorsqu'ils ont avancé qu'Odoacre alloit en Italie pour faire périr Oreste. Il est facile de prouver par l'ordre dans lequel Eugyppe raconte ce fait, qu'il arriva au moins huit ou dix ans avant l'an 482, & peut-être lorsque vivoit encore Flaccithée pere de Felethée. Aussi cet auteur dit-il qu'Odoacre ou Odovachar, qui depuis régna en Italie, étoit encore fort jeune & très-mal vêtu lorsqu'il vint voir saint Severin avec plusieurs autres Barbares, que la même dévotion y attira aussi-bien que lui, & dont il ne paroît pas même qu'il fut le chef. Comme Odoacre, qui étoit d'une taille très-élevée, se courboit pour ne pas toucher de la tête au toît de sa cellule, le saint homme lui dit qu'il parviendroit un jour à une grande puissance ; & lorsque le Barbare lui dit adieu : « Allez, lui dit-il, en Italie,

V. la dist. sert. c. 7.

» allez-y couvert comme vous êtes de » peaux d'un très-bas prix ; bien-tôt » vous serez en état de faire de grandes » largesses ».

Il est bon d'observer qu'Eugyppe appelle simplement Barbares & Odoacre & ceux qui étoient avec lui, & que son récit suppose qu'ils connoissoient beaucoup saint Severin, quoique sa réputation ne fût pas alors fort étendue, ainsi qu'Eugyppe nous le fait entendre. Il y a donc tout lieu de croire qu'Odoacre avoit fait dès-lors quelque séjour dans le Norique ou chez les Rugiens. On voit même par une conversation que rapporte Eugyppe, & qui doit s'être tenue entre saint Severin & plusieurs nobles Rugiens, que ceux-ci regardoient Odoacre comme l'un d'entre eux, & l'appelloient simplement *le roi*, quoique Felethée régnât encore sur eux.

C. 32.

C. 31.

Tout ce que je viens d'annoncer s'accorde très-bien avec ce que dit Théophane touchant Odoacre, qu'encore qu'il fût Goth de naissance, il avoit été élevé en Italie.

Chronograph. p. 82.

Il y a beaucoup d'apparence qu'un homme de la naissance d'Odoacre conservoit encore quelques débris de sa fortune de même que son frere. Ce n'é-

toit pas l'usage des Romais de s'attacher & d'élever aux dignités de l'empire des Barbares obscurs qui ne leur auroient apporté que leur personne & leur pauvreté. Nous ignorons quel fut le premier grade auquel on éleva Odoacre aussi-tôt après son arrivée en Italie; nous savons seulement qu'avant de se révolter contre Oreste, il avoit été commandant des porte-lances ou gardes Impériaux. Ainsi il peut avoir été élevé à ce grade lorsque les Romains firent alliance avec les Scyres, les Alains, & plusieurs autres nations Gothiques qu'ils prirent à leur service quelque tems avant l'élévation d'Auguste sur le thrône Impérial, & il peut être entré en Italie, lorsque Ricimer régnoit encore dans la Ligurie sous le nom de césar ou de patrice.

Procop. de bel. Goth. l. 1, c. 1.

Procope nous apprend quels rois commandoient les Barbares que les Romains prirent à leur service avant le regne d'Augustule; l'un s'appelloit Alarich, & n'étoit aparemment pas différent de cet Alarich, roi des Suèves Orientaux, que Jornandès nomme entre les alliés des Scyres: l'autre se nommoit Andala, & ne nous est pas mieux connu. Les Scyres, dit Jornandès, les Satagariens, & les autres Alains avoient eu

V. la diss. sert.

c. 54.

pour chef au tems de la mort d'Attila, un prince nommé Candax : une de ses sœurs avoit épousé un prince Amale, nommé Andax, lequel est vraisemblament le même auquel on attribua la mort de Theoderic I. roi des Visigoths. De ce mariage descendit Gunthigis (ou Guntharis) qu'on appella aussi Basa, & qui étoit parvenu au grade de maître de la milice, se révolta en Afrique contre Justinien, & fut tué en 547. Il est le même que le compilateur appelle Vintarith ou Guntharite, & étoit fils d'un second Andax, fils d'Andala, fils d'Andax, beau-frere de Candax, prince des Scyres & des autres Alains.

Procop. de bell. Vand. l. II, c. 26. Jornan. de Reg. success. in Cal. Marcell. com. cr. hist. Misc. lib. 16, p. 107.

Tels furent, si je ne me trompe, les principaux chefs des Scyres, des Alains, & des autres peuples Gothiques, que les Romains prirent à leur solde quelque tems avant le regne d'Augustule. Il est assez vraisemblable que ce fut l'empereur Népos qui voulant faire la guerre aux Visigoths & ayant tout à craindre des peuples Septentrionaux, se procura leur amitié & leur assistance au prix qu'ils y mirent eux-mêmes. Oreste, qui demeuroit au milieu d'eux, & qui avoit eu occasion d'entretenir les liaisons qu'il avoit contractées avec leurs princes, lorsqu'il étoit comme eux sujet & ser-

viteur d'Attila ; Oreste, dis-je, pût rendre alors de très-grands services à Népos, & s'en rendre à lui-même de plus grands encore, en facilitant une alliance qui mettoit Népos à la discrétion de cette multitude d'auxiliaires : il fut fait maître de la milice & aspira peut-être au patriciat. Cependant Zénon ayant abandonné le thrône, & la faction des Scyres conduits par Theoderic, fils de Triarius, l'ayant emporté sur celle des Ostrogoths, ainsi que je le dirai dans la suite, Basilisque crut devoir se déclarer ennemi de Népos, parce qu'il étoit créature de Vérine, & Armatus fit donner le gouvernement d'Illyrie à Onulf, qui étoit Scyre. Peu de tems après Oreste reçut l'ordre de passer dans les Gaules avec l'armée qu'il commandoit. Cette armée étoit précisement celle que formoient les nations auxiliaires dont nous venons de parler, & il y a tout lieu de croire qu'elle fut indignée de l'espece d'exil auquel l'empereur la condamnoit. Oreste profita de ces dispositions, & lorsqu'il fut arrivé à Ravenne, il fit proclamer empereur son fils Auguste, qu'on appella Augustule à cause de sa jeunesse.

On ne dit point quelle résistance Népos opposa à la révolte d'Oreste, ce qui doit nous faire croire qu'elle fut très-

médiocre. Je croirois pourtant que ce fut pour se mettre en état de se soutenir en Italie que Népos rechercha l'amitié des Visigoths, & qu'il voulut l'acheter par la cession de l'Auvergne. La seule raison qui m'empêche de l'assurer, est que cette négociation paroît avoir traîné en longueur, & que Népos ne se maintint peut-être pas assez long-tems après l'ambassade de saint Epiphane, pour qu'on puisse lui imputer ce sacrifice honteux que Sidoine Apollinaire reprochoit avec tant de force aux évêques qui y prêtoient leur ministere. Augustule monta sur le thrône le 26 d'Août de l'an 475, peu de tems après que Népos eût été couronné empereur à Rome, si l'on en croit Marcellin; mais j'aime mieux en croire Cassiodore, qui dit qu'en 474 Népos succéda à Glycérius dans la ville de Rome.

Petav. Ration. Tempor. lib. VI.

Il est assez remarquable que Cassiodore date la fuite de Népos & l'élévation d'Auguste sur le thrône impérial, de l'année qui suivit le consulat du jeune Léon, quoique Zénon fût consul, cette même année, & que le comte Marcellin, qui suit en tout les Grecs, employe ces deux dates en rapportant le même fait. Ne seroit-ce pas là une raison de croire que le consulat de Zénon

Cassiod. fast.

fut alors effacé des fastes consulaires, & qu'il n'y fut remis qu'après le rétablissement de ce prince; mais de maniere pourtant que dans les fastes particuliers suivis par Cassiodore, l'élévation d'Augustule conserva toujours sa premiere date, auquel cas il seroit prouvé qu'Oreste & son fils reconnurent le tyran Basilisque, ce qui d'ailleurs me paroît très-vraisemblable? Une autre observation assez singuliere est qu'Ennodius ne dit pas un mot de la déposition de Népos, & qu'il ne nomme pas même Augustule; mais qu'après avoir parlé de l'ambassade d'Epiphane, il passe tout de suite au récit de la guerre qui devint funeste au patrice Oreste; car telle étoit la dignité à laquelle Augustule avoit élevé son pere, le patriciat d'Hecditius ayant fini avec le regne de Népos.

Tous les écrivains modernes paroissent s'être donné le mot pour abréger le regne d'Augustule. Dubos est du nombre, & il va même jusqu'à supposer qu'une ambassade d'Odoacre, dont parle Malchus, fut reçue par Zénon avant sa fuite qu'il differe jusqu'en l'an 476. Mais Dubos n'avoit donc pas lû les extraits de Malchus, par qui seul nous connoissons cette ambassade. Cet auteur dit positivement qu'elle fut envoyée après

Hist. Byzant. t. 1, p. 63.

le rétabliſſement de Zénon, & qu'en même tems il en arriva une autre de Népos qui le félicitoit de ce même rétabliſſement, & le conjuroit par le ſouvenir des malheurs qu'il avoit lui même éprouvés, de l'aider à ſortir de ceux qui l'accabloient encore. Quant à la dépoſition de Zénon, outre que Marcellin la rapporte à l'an 475, il eſt évident qu'elle dut arriver avant le commencement de l'année où Baſiliſque & Armatus furent conſuls, & par conſéquent avant l'an 476. Mais comme la tyrannie de Baſiliſque ne dura qu'environ deux ans, ſuivant la chronique d'Alexandrie, ou vingt mois, ſelon Procope, il faut que le rétabliſſement de Zénon ſoit arrivé en 477, & qu'Illus lui ait eu l'obligation de ſon conſulat, qui fut celui de l'an 478; ce qui eſt auſſi beaucoup plus vraiſemblable. *De bel. Vand. l. 1, c. 7.*

Le compilateur dit qu'en l'année qui ſuivit la proclamation d'Auguſte, Oreſte fit alliance avec Genſeric, roi des Vandales, ainſi il donne à l'adminiſtration d'Oreſte la durée d'une *année révolue* pour le moins; mais ſi nous liſons avec attention ce que Procope raconte de cette adminiſtration, nous comprendrons qu'elle dut être plus longue qu'on ne le croit communément. Zénon, dit *Lib. 1.*

Hist. Byzant. lib. 1, c. 1. cet historien, & Auguste régnerent en même tems, l'un à Byzance, l'autre dans l'Occident. Les Romains donnerent à ce dernier le nom d'Augustule, parce que ce diminutif leur paroissoit plus agréable, & convenoit à l'âge de ce prince qui étoit fort jeune lorsqu'il parvint à l'empire. Le gouvernement fut entre les mains de son pere Oreste, homme d'une rare prudence. Quelque tems auparavant les Romains avoient attiré dans leur alliance les Scyres, les Alains, & quelques autres nations Gothiques, d'où il arriva qu'ils eurent beaucoup à souffrir d'Alaric & d'Antala; car autant ils accordoient d'avantages lucratifs & honorifiques à la milice Barbare, autant ils en retranchoient à la milice Romaine, ensorte que sous le nom honnête d'alliance, ils éprouvoient une véritable tyrannie de la part de ces étrangers.

Ibid. c. 12. Le même auteur dit dans un autre endroit, qu'aussi long-tems que les Romains conserverent leur ancienne forme de gouvernement, l'empereur d'Occident resta en possession de cette partie des Gaules qui étoit en-deçà du Rhône, mais qu'Odoacre s'étant emparé de la tyrannie, il céda cette contrée aux Visigoths, qui dès-lors reculerent leurs

frontieres jusqu'aux Alpes qui séparoient les Gaules de la Ligurie. Ce seroit une raison de croire qu'Oreste, ou avant lui Népos, avoit déja cédé l'Auvergne aux Visigoths; mais si Oreste fut l'auteur de cette cession, ce qui me paroît très-vraisemblable, il ne contenta point encore l'ambition d'Euric, & perdit peut-être par un refus tout le mérite de sa premiere complaisance.

Le crédit que le roi des Visigoths avoit chez les peuples qui seconderent l'entreprise d'Odoacre, & l'avantage qu'il en tira, sont deux grandes raisons de croire qu'il y eut beaucoup de part, & que sa politique prépara la révolution dont nous allons parler, révolution qu'acheverent l'audace & le bonheur d'Odoacre. J'ai déja dit que les Scyres, les Herules, les Turcilinges & les Rugiens, porterent Odoacre sur le trône: expliquons, s'il est possible, comment il se trouva à la tête de ces peuples.



CHAPITRE VIII.

Expédition des Ostrogoths en Italie au tems de Glycerius. Cette nation abandonne la Pannonie : par quels peuples elle y est remplacée. Fables des Francs expliquée. Saxons sur le Danube. Turcilinges. Turingiens. Hérules. Révolte de l'armée barbare contre Oreste. Mort de ce patrice. Odoacre à la tête des Barbares se rend maître du gouvernement. Qu'il ne déposa point Augustule. Sa négociation avec Zénon pour le patriciat. Zénon soutient Népos, l'abandonne, se lie avec Odoacre. Histoire d'Augustule rétablie ; il n'abdique qu'en 480. Odoacre gouverne en son nom depuis cette année seulement. Son administration civile & politique. Ses guerres.

IL s'étoit fait, depuis la mort d'Anthémius & de Ricimer, un changement très-considérable dans les provinces voisines du Danube ; j'ai différé d'en parler jusqu'à présent, parce qu'il appartient proprement à l'histoire des Ostrogoths, dont je ne reprendrai le fil que dans le chapitre suivant, & je n'en dirai ici que

ce qui peut contribuer à éclaircir les faits dont je dois rendre compte.

Léon l'ancien régnoit encore ; & Glycerius prêtoit son nom à l'ambition du patrice Gundebaud, lorsque la politique de Genseric & d'Euric voulut que les Ostrogoths attaquassent les deux empires. D'un autre côté, les affaires de cette nation exigeoient qu'elle quittât un pays qui la nourrissoit mal, & dont les environs ne lui fournissoient plus d'ennemis faciles à vaincre ou bons à dépouiller. La résolution fut donc prise en 473, de quitter absolument la Pannonie, & de se partager entre les deux empires. L'Italie échut à Vidimir ou Videmir, frere cadet de Theodemir. Il y entra & la ravagea sans beaucoup de résistance, autant qu'on en peut juger par le silence que tous les historiens ont gardé sur cet événement. Ce silence est si profond que l'on auroit pu compter jusqu'ici l'irruption de Videmir entre les fables qu'on impute à Jornandès. Mais cet historien est encore justifié sur cet article par le hasard le plus singulier peut-être que nous fournisse l'histoire diplomatique. Cet heureux hasard nous a conservé un fragment original d'une lettre que Glycérius, empereur & césar écrivit à l'illus-

Jornand. c. 56.

tre Vuidimer, après avoir appris, par le retour d'un député qu'il lui avoit dépêché, que ce prince des Ostrogoths avoit reçu les présens dont il l'avoit gratifié : l'Italie, lui disoit-il, épuisée par une aussi longue suite de guerres, ne fourniroit qu'une subsistance très-étroite au guerrier Ostrogoth qui est accoutumé à vivre de butin, & comme elle est d'ailleurs surchargée dans toute l'étendue de ses frontieres d'un nombre prodigieux d'armées différentes, elle ignore quels sont ses amis & quels sont ses ennemis : que peut-on faire (dans ce désordre général) qui mérite de passer à la postérité ? quelle gloire un grand homme peut-il acquérir ? quel parti un brave général peut-il prendre qui lui fasse honneur ? Vous ferez donc bien de suivre notre conseil, conduisez l'armée des Goths au-delà de l'Apennin, que leurs troupes se retirent dans les champs de la Gaule ; c'est pour vous le moyen d'assurer le succès de la guerre : l'alliance étroite qui vous unit avec les Visigoths, vous fera trouver dans les Gaules une abondance égale à la disette que vous éprouveriez en demeurent en Italie. L'injure du tems nous a privés de la fin de cette lettre ; mais ce qui nous en reste suffit pour constater

l'alliance des Oſtrogoths avec les Viſigoths, l'état déplorable où ſe trouvoit l'Italie aſſiégée par un nombre infini d'armées cantonnées ſur l'*extrémité* de ſes frontieres, & entre leſquelles elle avoit peine à reconnoître ſes amis & ſes ennemis, & enfin la fidélité du récit de Jornandès. Obſervons cependant, que ſuivant cet auteur, ce ne fut point au premier Vidimir qu'écrivit Glycérius, mais à ſon fils du même nom que lui, le frere de Theodemir étant mort peu après ſon entrée en Italie. Il ſemble au reſte que Jornandès ait eu ſous les yeux la lettre dont nous venons de rendre compte.

« Glycérius, dit-il, ayant fait des » préſens au ſecond Vidimir, le fit paſ» ſer de l'Italie dans les Gaules, qui » (ſans cela) étoient accablées de tous » côtés par pluſieurs nations, l'aſſurant » que les Viſigoths ſes parens, régnoient » dans ſon voiſinage. En un mot Vidi» mir, après avoir reçu les préſens & » les ordres de l'empereur Glycérius, » prit le chemin des Gaules, où s'étant » joint avec les Viſigoths ſes parens, il » ne fit avec eux qu'une ſeule nation » comme autrefois : d'où vient auſſi » qu'occupant les Gaules & les Eſpa» gnes, ils s'y maintinrent de plein droit,

» & y acquirent une supériorité décidée » sur les autres nations ». Après le silence que tous les historiens ont gardé sur l'irruption de Videmir en Italie, rien ne doit nous surprendre davantage que celui qu'ils gardent aussi sur son établissement dans les Gaules & en Espagne. Peut-être cependant en trouve-t-on quelques traces dans un poëme de Sidoine Apollinaire, où il plaint la ville de Rhodès d'être si voisine des Rugiens ; à moins que cette colonie de Rugiens ne fût venue dans les Gaules avec les Visigoths, il y a tout lieu de croire qu'elle s'étoit jointe aux Ostrogoths, & avoit suivi les deux Videmir jusques dans les Gaules.

Prop. ad libell. v. 33, pag. 350.

Mais revenons sur les bords du Danube où l'émigration totale des Ostrogoths dut laisser un très grand vuide. Nous avons vu que cette nation avoit occupé la plus grande partie de la Pannonie, & généralement tout le pays qui s'étendoit depuis Sirmium sur la Save jusqu'à Vindibone sur le Danube. Il est vrai qu'elle s'étoit dégoutée de cette profession après un séjour d'environ vingt ans; mais ce n'étoit pas là une raison pour que les autres nations dédaignassent de s'y établir, sur-tout celles qui ne possédoient rien au midi du Danube : aussi

verrons-nous

verrons-nous que les Gépides ne négligerent point cette occasion de s'approcher des provinces Romaines, & d'étendre leurs possessions vers le midi. C'étoit le désir général de tous les peuples septentrionaux : il n'y avoit point au nord du Danube de pays assez fertile pour retenir ses habitans, lorsqu'ils voyoient la possibilité d'envahir une province Romaine. Mais ce qui est certain par rapport aux Gépides, ainsi que nous le verrons dans la suite, ne l'est guerres moins par rapport à quelques autres nations.

Nous avons examiné, dans un autre endroit, comment il étoit possible que les Hérules qui habitoient au nord du Danube, & peut-être assez loin de ce fleuve, se trouvassent, du vivant de Saint Severin, entre les peuples qui désoloient le Norique & qui détruisirent une de ses villes; & nous avons hasardé, à cette occasion, quelques conjectures telles que pouvoient nous les fournir les faits dont nous avions rendu compte jusqu'alors; mais nous pouvons assurer à présent, sans nous écarter de l'espece de chronologie qu'a suivie Eugyppe, que ces Hérules étoient une colonie de cette nation qui étoit venue remplacer les Ostrogoths dans une par-

tie de la Pannonie : elle put s'y établir dès la fin de l'an 473, & par conséquent près de neuf ans avant la mort de Saint Severin. Nous avons même remarqué que ces Hérules qui détruisirent Jopia, firent pendre un prêtre qui tomba entre leurs mains. C'est encore une raison de croire qu'ils n'étoient établis que depuis très-peu de tems dans le voisinage du Norique, & qu'ils n'avoient eu que peu ou point de commerce avec les Ostrogoths qui étoient chrétiens, & qui avoient donné des missionnaires à tous les peuples de leur langue avec lesquels ils étoient en liaison.

Nous verrons en effet que les Hérules étoient alors payens, & qu'ils le furent jusqu'au tems de Justinien. Ennodius dit la même chose de ces Hérules en particulier qui acheverent la ruine de la Pannonie. Je tire cette anecdote de la vie du bienheureux Antoine du Lac de Come, écrite par cet évêque de Pavie, & que l'on peut regarder comme un supplément à celle de Saint Severin écrite par Eugyppe. Antoine étoit né dans une ville située sur le Danube ou peu éloignée de ce fleuve, & qu'Ennodius appelle Valerie : Je ne connois point cette ville, à-moins que

Opusc. Ennod. IV. bibl. PP. tom. IX, p. 393.

de quatre détachemens d'une légion & d'un efcadron appellés l'un & l'autre Valeria, & qui avoient leurs quartiers dans la Rhétie, il n'y en eût eu quelqu'un qui eût donné fon nom à la ville dans laquelle il étoit en garnifon, comme les Bataves avoient donné leur nom à la ville de Paffau : & en ce cas Valerie auroit été une ville de la Rhétie. Quoi qu'il en foit, Antoine ayant perdu fon pere Secundinus, lorfqu'il n'étoit encore âgé que de huit ans, il ne tarda pas à s'attacher au très-illuftre Severin, ainfi que l'appelle Ennodius ; & le faint homme prévit dès-lors ce que devoit être un jour cet enfant.

Notit. occid. c. 84.

Severin étant mort, le jeune Antoine paffa fous la direction de l'évêque Conftance qui étoit fon oncle paternel, & qui le fit entrer dans le clergé de fon églife. Ce prélat, dont Ennodius parle avec éloge, étoit certainement le même que Conftance, évêque de Laureac, dont il eft parlé dans la vie de Saint Severin, & qu'Eugyppe appelle un *faint évêque*. C'eft à l'occafion du danger que courut fa ville épifcopale, après la deftruction de tous les châteaux du haut Norique, & dont Severin la préferva, en avertiffant Conftance & les autres habitans, que dans la nuit fui-

C. 30.

vante les Barbares devoient escalader leurs murs. Eugyppe ne nomme point ces Barbares, ce qui me fait croire qu'ils étoient les mêmes que les sujets d'Hunnimund ou les habitans du Norique. Mais ce que ne dit point Ennodius, c'est que, du vivant de Saint Severin, Constance perdit sa ville épiscopale; tous les habitans de cette ville, & tous les fugitifs qui s'y étoient retirés, l'ayant
Eug. c. 31. abandonnée pour se mêler avec les Rugiens dans les villes & dans les châteaux que ceux-ci possédoient en grand nombre; ce qui suppose qu'ils avoient fait
Ibid. de grandes acquisitions au midi du Danube, & c'est aussi ce qu'Eugyppe dit assez clairement: il compte même Faviane entre les villes qui étoient devenues tributaires des Rugiens, & qui n'étoient séparées de leur pays que par le Danube.

On peut donc croire avec beaucoup de fondement que Felethée étendit sa domination jusque dans la Pannonie, depuis que les Ostrogoths eurent abandonné cette province, & que l'évêque de Laureac, ayant été forcé de suivre son peuple dans l'azyle où il se réfugia, cette ville fut dès-lors abandonnée aux
Lib. III. Barbares, quoiqu'Aventin assure hardiment le contraire; & Constance con-

ſerva ſon troupeau & ſon clergé tranſportés dans quelque ville de Pannonie qui étoit alors de la dépendance des Rugiens.

Cette explication du récit d'Eugyppe, qui eſt très-naturelle, ne ſuppoſe qu'une omiſſion dans celui d'Ennodius, au lieu que tout autre explication le rendroit coupable d'une mépriſe groſſiere. Elle conſiſteroit à avoir confondu le Norique avec la Pannonie, puiſque cet hiſtorien ſuppoſe que Conſtance mourut au milieu des calamités qui affligeoient cette derniere province. Voici le paſſage d'Ennodius qui mérite d'être rapporté en entier & par la ſingularité des faits qu'il contient, & parce qu'aucun moderne, que je ſache, n'en a fait uſage. Après avoir parlé de l'éducation que Conſtance donnoit au jeune Antoine, il ajoute : « mais déja l'iniquité portée à ſon comble menaçoit les Pannonies d'une entiere ruine : les reſſources de cette contrée ſe trouvant entierement épuiſées, une décadence affreuſe l'entraînoit dans le précipice : les incurſions de pluſieurs nations différentes mettoient, pour ainſi-dire, chaque jour la faulx dans la nobleſſe Pannonienne, devenue la moiſſon des Barbares : elle étoit preſque détruite, & des ravages

Ubi ſup.

» continuels avoient porté la stérilité
» dans cette région, auparavant si fer-
» tile en hommes. Déja les Francs, les
» Hérules & les Saxons, comme des
» bêtes féroces y exerçoient toutes for-
» tes de cruautés: toutes ces différentes
» nations dévouées à la superstition
» croyoient se rendre leurs dieux pro-
» pices par l'effusion du sang humain,
» & s'imaginoient que le seul moyen
» qu'ils eussent de mériter la continua-
» tion de leurs faveurs, étoit de leur
» offrir le sang de leur semblables. Com-
» ment auroient ils épargné des étran-
» gers, eux qui, pour appaiser leurs
» dieux, leur immoloient leur parens
» & leurs concitoyens? Mais dans le
» choix qu'ils faisoient de leurs victi-
» mes, ils ne manquoient jamais de
» donner la préférence à ceux qui étoient
» consacrés au saint ministere, s'imagi-
» nant que leur mort étoit plus agréa-
» ble à leurs cruelles divinités. Ce fut
» au milieu de cet orage épouvantable
» que Constance, qui n'avoit plus rien
» à espérer des hommes, tout le pays
» étant au pouvoir de ces ennemis féro-
» ces, fut délivré des malheurs attachés
» à l'humanité ».

On n'avoit point encore dit que les Francs & les Saxons eussent ravagé la

Pannonie depuis l'an 473, jusqu'au tems où cette province trouva des protecteurs plus puissans que les Rugiens. Cependant nous ne pouvons en douter, après ce que nous venons de lire dans un auteur aussi digne de foi que l'est Ennodius. Pour ce qui est des Francs, le fait est d'autant plus vraisemblable qu'ils habitoient sans doute encore dans la même contrée d'où les Vandales avoient aussi fait des excursions jusque dans la Pannonie. Il y a tout lieu de croire que des deux grandes tribus (ou des deux royaumes) dans lesquelles étoit partagée cette nation; l'une, c'est-à-dire la tribu septentrionale dont Clodion, Mérovée, Childeric & Clovis furent les chefs, tourna ses vues & tous ses efforts du côté des Gaules: l'autre qui s'étendoit jusqu'au Danube à l'occident des Thuringiens, passa ce fleuve pour entrer dans la Rhétie, d'où, à-travers le Norique qui étoit désert en plusieurs endroits, elle pénétra jusque dans la Pannonie. Il est même très-croyable qu'elle fit ces entreprises conjointement avec les Allemands dont parle Eugyppe, & que c'est la raison pour laquelle cet auteur ne parle que des Allemands, des Thuringiens & des Hérules, tandis qu'En-

nodius ne parle que des Hérules, des Francs & des Saxons.

Quant à ces derniers on pourroit croire par la même raison qu'Eugyppe les a compris sous une même dénomination avec les Thuringiens; mais il n'est pas, pour cela, moins extraordinaire qu'une nation qui, suivant toutes les apparences, étoit encore reléguée au nord de l'Elbe, ait fait des incursions dans la Pannonie. Je dis suivant les apparences, car rien ne seroit plus téméraire que d'assurer qu'il n'y avoit point alors de Saxons sur l'une ou l'autre rive du Danube, sur-tout après ce que nous venons de lire dans Ennodius de tous les maux que cette nation fit souffrir à la Pannonie; & si nous observons que ce fut vers ce tems-là que Zosime écrivit son histoire, & qu'il disoit alors que les Quades faisoient partie de la nation Saxonne, nous serons très-portés à croire que dans le pays des Quades, ou dans quelque contrée voisine, il s'étoit établi une colonie Saxonne qui, par cette raison, étoit fort à portée de ravager la Pannonie. C'est sur quoi nous hasarderons encore quelques conjectures, lorsque nous parlerons des anciens Saxons dont il est fait mention dans l'histoire des Lombards.

Si l'on ne veut pas convenir que les Thuringiens aient aussi eu part à la destruction de la Pannonie, on ne peut nier au moins qu'ils n'aient beaucoup contribué à celle du Norique. C'est un fait attesté par Eugyppe historien contemporain, & témoin oculaire de la plûpart des choses qu'il raconte. Mais la grande difficulté est de savoir si ces Thuringiens, ou une partie d'entre eux, étoient le même peuple qui, dans l'histoire d'Odoacre, est constamment appellé *Turcilinges*. Si l'on pouvoit faire quelque fonds sur les fables des Francs, il seroit assez naturel de croire que cette partie de la nation qui prit son nom de Torchot ou de Turcus, & qu'on appella Torchi ou Turci, étoit le même peuple que l'on appella Turcilinges, & qui resta sur le Danube ainsi que le disent ces mêmes fables, tandis que l'autre partie de la nation qui prit son nom de Francion, alla s'établir sur le bord du Rhin. En ce cas les Turcilinges pourroient n'être pas différens des Francs méridionaux qui habitoient sur le bord du Danube, & qui eurent part au malheur de la Pannonie après le départ des Ostrogoths. Mais cette opinion qui suppose la vérité d'une tradition que l'on est accoutumé à regarder com-

Collect. hist. lib. IV, Canis. lect. Anth. t. II, part. I, pag. 196. Aim. L. I, c. 2.

me une fable; cette opinion, dis-je, est peut-être trop hardie par cette raison, & je prévois que le grand nombre de mes lecteurs préferera une conjecture qui est autorisée par des historiens moins fabuleux qu'Aimoin & par l'auteur de la collection historique qu'a publiée Canisius. Cette conjecture est que les Turcilinges n'étoient point différens des Thuringiens. Sur quoi il est bon d'observer que cette nation n'est gueres connue que par l'histoire d'Odoacre. On n'en parle plus depuis sa mort, & avant lui le seul historien qui en fasse mention, est le compilateur de l'histoire mêlée qui compte les Turcilinges entre les peuples qui suivirent Attila dans les Gaules. C'est une forte raison de croire qu'avant & après ce tems, les Turcilinges furent connus sous un autre nom: car il y a peu d'exemples qu'un peuple n'ait paru que pour un instant sur le théatre de l'univers, & ait été presqu'aussi-tôt détruit que connu. Mais le passage de l'histoire mêlée que je viens de citer est d'autant plus remarquable, que le compilateur dans le dénombrement des sujets ou des alliés d'Attila, ne fait aucune mention ni des Francs orientaux, ni des Taroges ou Thuringiens dont parle Sidoine Apollinaire

Lib. XV, p. 97.

en faisant le même dénombrement. Une autre observation non moins singuliere est que le manuscrit Ambrosien porte en cet endroit *Turci Lingi*, par où il paroît former deux peuples de ce qui passe ordinairement pour n'avoir été qu'une seule nation. Si cette leçon devoit l'emporter sur les autres, on pourroit dire que les Turcilinges étoient un composé des Tures, soit Francs, soit Thuringiens, & des Linges, des Linces ou des Lingons qui avoient été un peuple de la Germanie septentrionale.

Je suppose ici que les Tures, Turci, pouvoient être les mêmes que les Thuringiens; & en effet je ne doute point que les Thuringiens ne soient les Turons de Ptolémée, & les Turoges de Sidoine Apollinaire; par où l'on voit que leur nom ne consistoit essentiellement que dans la premiere syllabe *tur*, à laquelle on a pu ajouter indifféremment les differentes terminaisons *ogi* & *ingi* qui sont Germaniques, où la terminaison *ci* qui est latine comme dans le mot *Franci*. Si Paul Diacre avoit une plus grande autorité lorsqu'il parle de ces tems réculés, ou que les manuscrits suivis par Linderbrogk, & par l'éditeur de Basle fussent plus authentiques que celui qu'a suivi Muratori, l'histoire

Lib. II, c. II.

des Lombards ne nous laisseroit aucun doute sur l'origine & la véritable dénomination des Turcilinges. Paul Diacre en parle à l'occasion d'Odoacre, & les appelle Turcilinges ou Thuringiens. Peut-être même pourroit-on fortifier ce sentiment par une conjecture à laquelle un passage de Procope peut donner lieu.

De bel. Goth. l. 1, c. 12. V. Diss. Cet historien dit que les Thuringiens demeuroient à l'orient des Francs, & au nord des Bourguignons dont ils n'étoient pas éloignés, & qu'ils occupoient le même pays qui leur avoit été donné par Auguste. Or comme il me paroît certain que cet Auguste est le fils d'Oreste, & non le premier des empereurs; comme d'ailleurs aucun empereur Romain ne peut avoir donné des terres aux Thuringiens dans le cœur de la Germanie, deux choses me paroissent certaines; l'une, que les Thuringiens reçurent un établissement dans quelque province Romaine au tems d'Oreste & d'Odoacre; l'autre, qu'ils en furent redevables à ce prince Barbare, & qu'ainsi les Thuringiens dont parle Procope étoient au moins en partie ces Turcilinges qui eurent part à l'élévation d'Odoacre.

Mais c'est trop nous arrêter à l'exa-

rien d'une question qui n'est peut-être pas susceptible d'une décision irréfragable, & qui dans ce moment est moins importante qu'elle ne le paroît d'abord; car soit que les Turcilinges fussent les Francs méridionaux, soit qu'ils fissent partie des Thuringiens voisins des Francs & du Danube, & qu'Eugyppe nous représente comme les ennemis les plus cruels qu'eussent les Romains du Norique, soit qu'ils ne fussent pas différens des Francs qui, suivant Ennodius, ravagerent la Pannonie conjointement avec les Saxons & les Hérules, il est facile de comprendre comment ils se trouverent à portée de l'Italie, & comment Odoacre put ou les y fait recevoir par Augustule & par Oreste, si dès-lors il avoit assez de crédit pour les protéger, ou les associer à ses projets, ou enfin profiter de ceux qu'ils formerent eux-mêmes pour envahir l'Italie & s'y former un établissement solide. Cette derniere opinion me paroît la mieux fondée, quoiqu'elle ne s'accorde pas avec ce qu'on lit dans l'histoire mêlée touchant l'invasion d'Odoacre; mais elle a pour garans deux historiens d'un grand poids, Ennodius & Procope qui tous deux attribuent le com-

mencement de la grande révolution consommée par Odoacre, non à ce prince lui-même, mais à l'armée barbare qui ne le choisit pour son chef, qu'après avoir levé l'étendart de la révolte.

Nous avons déja dit qu'il possédoit alors une grande charge à la cour d'Augustule : il ne partit donc point de l'extrémité de la Pannonie, comme le dit le compilateur, pour fondre sur l'Italie avec une multitude de Hérules, & avec deux corps auxiliaires de Scyres & de Turcilinges. Ce ne fut point alors qu'il alla voir Saint Severin en assez mauvais équipage ; & le compilateur se contredit lui-même, lorsqu'il dit qu'Odoacre étant entré en Italie sur ce que le saint Cœnobite lui avoit dit de la fortune qui l'y attendoit, il ne s'en rendit maître que quelques années après, & lorsqu'il ajoute qu'Odoacre étant entré en Italie, Oreste marcha *aussi-tôt* à sa rencontre. Tout ce que l'on peut accorder à cet auteur, & ce qui est en effet très-vraisemblable, est qu'Odoacre s'étoit fait un plan d'agrandissement avant le soulevement des troupes, & qu'en suivant ce plan, ou il avoit fait lui-même un voyage dans la Pannonie, pour s'y

Lib. xv, p. 99.

aboucher avec ſon frere qui pouvoit être alors gouverneur d'Illyrie, & pour raſſembler une puiſſante armée, ou il avoit négocié ſecretement avec les Hérules, les Rugiens & les Turcilinges qui, à ſa ſollicitation entrerent en Italie, lorſqu'Oreſte venoit d'être abandonné d'une partie des ſiens, ainſi que le dit le compilateur, c'eſt-à-dire lorſque l'armée confédérée venoit de ſe révolter ſur le refus que lui avoit fait le patrice du partage des terres d'Italie. Ce ne fut qu'après cette révolte qu'Odoacre leva le maſque, ainſi que nous l'apprend Procope. Les Barbares confédérés, dit cet auteur, ayant porté l'inſolence, juſqu'à demander qu'Oreſte leur donnât en Italie un tiers de toutes les terres, & le patrice leur ayant refuſé cette demande, ils le firent mourir ſur le champ. Du nombre de ces Barbares étoit Odoacre, qui ſe fit fort de leur procurer ce qu'ils déſiroient, s'ils vouloient le choiſir pour leur chef : ſa propoſition fut acceptée, & il parvint de cette maniere à la tyrannie.

De bel. Goth. l. 1, c. 1.

Il paroît par ce récit qu'Odoacre ne s'offrit à être le chef des Barbares qu'après la mort d'Oreſte ; mais Ennodius eſt plus croyable que Procope, & ne s'accorde pas tout-à-fait avec lui ſur ce

point. Laissons ce pieux historien attribuer la grande révolution dont il parle au désir qu'avoit l'esprit malin de faire du chagrin à saint Epiphane, & de pousser à bout sa patience; & sans vouloir pénétrer les grands motifs qui firent alors agir l'arbitre suprême des empires, contentons-nous de rapporter les faits.

Bibl. PP. t. 9, p. 387. « L'esprit malin, dit Ennodius, souleve l'armée contre le patrice Oreste, » & fait naître des plaintes, des reproches réciproques qui produisent » une discorde affreuse : il remplit les » cœurs d'une multitude de scélérats, » de désirs & d'espérances qui ne peuvent être réalisés que par un changement total dans les affaires : il inspire à Odoacre le désir de régner; » & afin que la ville de Pavie soit le » théatre de cette sanglante tragédie, » il engage Oreste à s'y retirer à cause » de la force de ses remparts ». Ce que dit ici Ennòdius, s'accorde très-bien avec ce que dit aussi le compilateur, qu'Oreste étant allé au-devant d'Odoacre, & n'osant pas le combattre, parce que quelques-uns des siens l'avoient déja abandonné, il se retira dans la ville de Pavie sur la force de laquelle il comptoit beaucoup. Mais Odoacre

ne tarda pas à l'y assiéger, & à se rendre maître de la ville qui fut livrée au pillage & au feu. Je supprime la description pathétique faite par Ennodius de tous les maux auxquels la ville de Pavie fut alors en proie ; mais je dois observer qu'au milieu du pillage & de l'incendie de sa ville épiscopale, Epiphane conserva beaucoup d'empire sur les Barbares, qui non-seulement lui rendirent sa sœur, mais délivrerent encore, à sa priere, un grand nombre d'autres prisonniers qui étoient tombés entre leurs mains, & sur-tout beaucoup de femmes pour lesquelles le saint évêque s'intéressa plus vivement que pour les autres captifs, à cause du danger personnel qu'elles auroient couru, si elles étoient restées dans les fers jusqu'à la nuit. On vit donc des Barbares se désaisir de leur proie, à la priere d'un évêque, dès le premier jour du sac d'une ville prise d'assaut. Oreste étoit sorti de Pavie lorsqu'il avoit encore été en liberté de le faire : on ne sait pas précisément s'il fut pris par les ennemis le jour même de son évasion ; mais Ennodius nous apprend que ce malheur lui arriva lorsque le pillage de Pavie duroit encore, & que dès qu'il eût été tué auprès de Plaisance (où on l'avoit con- Hist. Misc.

duit), le désordre cessa dans la premiere de ces villes.

Si l'on pouvoit compter sur l'exactitude de Marcellin & de Cassiodore, il n'y auroit point à hésiter sur le tems où arriva cette grande catastrophe; mais, comme je l'ai déja observé, ces deux annalistes à l'occasion d'un fait qu'ils placent sous sa véritable date, rapportent le plus souvent tous les événemens qui en ont été la suite, quoiqu'arrivés seulement pendant le cours des années suivantes. On peut même observer par rapport à Cassiodore en particulier, qu'il y a une faute très-considérable dans cet endroit de ses fastes, puisqu'ayant rapporté le commencement du regne de Zénon à l'année où le jeune Léon fut consul, c'est-à-dire à l'an 474, il omet l'année du consulat de Zénon, & ajoute aussi-tôt : en la même année (474) Oreste ayant obligé Népos de s'enfuir en Dalmatie, donna l'empire à son fils Auguste. Et sous le consulat de Basilisque & d'Armatus, qu'il place aussi-tôt après, il rapporte tous les faits suivans. Sous ces consuls, dit-il, Oreste & son frere Paulus furent tués par Odoacre, & celui-ci prit le nom de roi, quoiqu'il ne fît usage ni de la pourpre ni des ornemens royaux. Marcellin rapporte en-

core ſous le conſulat de Baſiliſque & d'Armatus un plus grand nombre d'événemens que ne fait Caſſiodore, & a fait auſſi plus de fautes que lui. Si on l'en croit, ce fut en cette même année que Zénon fut rétabli & Baſiliſque exilé, qu'Odoacre roi des Goths s'empara de Rome, après quoi ſeulement il tua Oreſte, & qu'Auguſtule fils d'Oreſte fut relégué dans un château de la Campanie. On voit, par ce ſeul expoſé, combien peu il y a de fonds à faire ſur les deux annaliſtes à qui ſeuls nous devons la date préciſe des événemens dont il eſt ici queſtion. J'en reviens donc à ce que j'ai déja dit, que l'adminiſtration d'Oreſte dura plus long-tems qu'on ne le croit communément, & qu'il ne fut tué que vers la fin de l'an 477, tems auquel Marcellin rapporte la mort de Bracillas qu'Odoacre tua ſelon lui à Ravenne ou auprès de cette ville. Tout ce que l'on pourroit accorder aux deux annaliſtes, ſeroit qu'Odoacre devint effectivement roi en 426, ſoit qu'il eût été proclamé en cette qualité par l'une des nations ſur leſquelles on dit qu'il régna, ſoit qu'Oreſte lui-même lui eût fait conférer ce titre par ſon fils, afin d'oppoſer avec plus d'avantage un prince ſur lequel il comptoit, aux deux

rois Barbares Andala & Alaric, qui le tourmentoient par leurs demandes continuelles; mais ceci n'est qu'une conjecture que je suis très-éloigné de garantir.

Un fait beaucoup plus certain, & qui ne mérite pas moins d'attention, est celui que nous venons de rapporter d'après Cassiodore; savoir, qu'Odoacre prit le titre de roi sans se revêtir de la pourpre, & sans prendre même les marques de la royauté (*barbare*). Quant à cette derniere circonstance de la conduite d'Odoacre, il est assez difficile d'en rendre raison. S'abstint-il des marques de la royauté par ménagement pour les rois Barbares qui régnoient sur les nations dont il n'étoit lui-même que le chef suprême, ou dont il n'avoit à ses ordres que quelques détachemens peu nombreux en comparaison de la partie de chacune de ces nations qui ne lui obéissoit pas? S'en abstint-il par ménagement pour les Romains sur lesquels il vouloit régner sans paroître les avoir assujettis à un pouvoir ou plutôt à un titre étranger & odieux, & aussi sans adopter leur habillement qu'il ne prit jamais pour ne pas indisposer les Barbares? La même raison auroit pu lui faire rejetter l'usage

de la pourpre, si les nations Barbares n'avoient pas été aussi accoutumées qu'elles l'étoient à voir leur chefs revêtus des marques des dignités Romaines. Mais il eut deux puissantes raisons pour en user ainsi. La premiere fut qu'il ne voulut pas se faire un ennemi de l'empereur d'Orient; la seconde & peut-être la plus forte fut qu'il ne déposa point l'empereur Auguste, & que si, par la suite, il le réduisit en effet à une condition privée, sans lui faire d'autre mal, ainsi que le dit Procope, il laissa subsister ou du-moins il n'anéantit point positivement ni ses droits ni son titre.

On a cru jusqu'ici, sur l'autorité du seul Marcellin, que le terme de la vie d'Oreste avoit été celui de l'empire de son fils; mais cette opinion n'est vraie qu'en ce sens, que l'autorité d'Odoacre prit le dessus sur celle d'Auguste, & que ce prince ou abdiqua ou consentit à laisser dormir, pour ainsi-dire, la dignité suprême dont il étoit revêtu.

J'avance ici une opinion toute nouvelle, ainsi je suis obligé de rendre raison des motifs qui m'ont déterminé à l'embrasser. Deux auteurs ont parlé de la durée du regne d'Odoacre : Eugyppe est le premier, & son témoi-

gnage est assurément d'un très-grand poids : Procope est le second, & quoiqu'il se soit trompé en beaucoup de choses, il est pourtant d'autant plus croyable dans ce qu'il dit de la durée du regne d'Odoacre, qu'il en parle avec une précision qui ne lui est pas ordinaire lorsqu'il raconte ces sortes de faits. « Odoacre, dit-il, ayant accordé aux Barbares la troisieme partie des terres qu'il leur avoit promises, se les attacha entierement & affermit sa tyrannie pour dix ans ». Or il est certain que Theoderic n'entra en Italie que vers la fin de l'an 489, & que si en cette année Odoacre fut battu deux fois, ainsi que nous le dirons dans la suite, il fut encore en état de livrer une troisieme bataille en 490, & que Theoderic ne passa le Pô que vers la fin de cette année ou au commencement de l'an 491. La tyrannie d'Odoacre resta donc ferme, pour me servir des expressions de Procope, jusqu'à la fin de l'an 490; mais si elle ne dura que dix ans, elle n'avoit pu commencer qu'à la fin de l'an 480. Supposons cependant que la puissance d'Odoacre ait cessé d'être ferme & solide à la fin de l'an 489, il faudra toujours suivant le calcul de Procope, que sa tyrannie n'ait com-

De bel. Goth. l. 1, c. 1.

mencé qu'en 479, ce qui eſt très-éloigné de l'opinion ordinaire.

Venons maintenant au paſſage d'Eugyppe qui regarde cette queſtion. Je le rapporterai en entier, parce qu'il contient quelques anecdotes intéreſſantes : « Vers le tems, dit-il, que les Romains » ſe mêlerent avec les Rugiens pour » habiter déſormais les mêmes villes, » le roi Odobagar écrivit à Saint Seve» rin en des termes pleins d'amitié pour » lui donner le choix de telle grace » qu'il voudroit demander ; car il ſe » reſſouvenoit de la prédiction qu'il lui » avoit faite autrefois touchant ſa fu» ture grandeur. Encouragé par une » offre auſſi obligeante, le ſaint de» manda la liberté d'un exilé nommé » Ambroiſe. Odobagar, charmé de pou» voir l'obliger, obéit ſur le champ aux » ordres de Severin. Un jour auſſi que » pluſieurs nobles, inſpirés par la paſ» ſion commune à tous les hommes de » flatter ceux que la fortune favoriſe, » donnoient de grands éloges à ce même » roi en préſence du ſaint homme, il » leur demanda quel étoit le roi auquel » ils donnoient de ſi grands éloges, & » ſur ce qu'ils lui répondirent que c'é» toit Odobagar : Odobagar, leur dit» il, régnera entre treize & quatorze

Vita S. Sever. c. 32.

» ans entiers, à quoi il ajouta de quelle
» maniere devoit finir son regne ».

Je laisse à mes lecteurs la liberté de penser comme ils voudront sur l'esprit prophétique qu'Eugyppe attribue à son ancien maître : il écrivoit après l'événement, & ce sera sans doute pour plusieurs de mes lecteurs une raison de révoquer en doute la bonne-foi de l'historien ; mais il m'est indifférent quelle opinion on embrassera sur la sincérité & l'exactitude d'Eugyppe ; il me suffit qu'on ne puisse me contester deux choses : la premiere que cet historien qui écrivoit vers la fin du cinquieme siecle, & qui avoit été disciple de saint Severin avant l'an 482, n'a pu ignorer combien de tems avoit régné Odoacre. La seconde, qu'il a voulu faire passer son maître pour un homme auquel Dieu avoit accordé le don de prophétie. On conviendra aussi que n'ayant point déterminé le tems auquel saint Severin prédit quelle seroit la durée du regne d'Odoacre, il a du embrasser dans la prédiction tout le tems que dura ce regne, & non celui qui devoit s'écouler depuis la prédiction. Ainsi, suivant Eugyppe, Odoacre régna entre treize & quatorze ans entiers. Ce calcul, comme l'on voit, est très-différent de

celui

celui de Procope ; mais aussi la maniere dont Eugyppe s'exprime, n'est pas à beaucoup près la même dont s'exprime l'historien Grec. Celui-ci ne parle que du tems pendant lequel la tyrannie d'Odoacre conserva toute la solidité qu'elle avoit acquise par la distribution des terres : Eugyppe parle de la durée totale du regne d'Odoacre. Or nous verrons que non-seulement ce prince régna pendant la guerre qu'il soutint contre Theoderic, & pendant le siege de Ravenne qui dura environ trois ans; mais qu'après la capitulation de Ravenne il régna encore au-moins pendant quelques jours conjointement avec Theoderic, ainsi la fin de son regne que saint Severin doit avoir prédite ne fut point différente de sa mort.

Les fastes capitolins ne font commencer le regne de Theoderic qu'avec l'année 494 ; & quoique ce soit une preuve qu'il avoit déja commencé avant la fin de l'année précédente, on ne peut pas en conclure qu'Odoacre ne régnât plus au premier Janvier de l'an 494, mais bien qu'il avoit encore été reconnu à Rome pendant une partie de l'an 493. Or si l'on s'en tient à cette date, il restera démontré qu'Odoacre ayant régné entre treize & quatorze

ans entiers, c'est-à-dire treize ans & demi accomplis ou environ, son regne ne peut avoir commencé que vers la fin de l'an 480, ou au commencement de l'année suivante. Eugyppe & Procope se trouvent donc d'accord, & suivant ces deux historiens, la tyrannie ou le regne d'Odoacre ne commença que vers la fin de l'an 480. Il est vrai que suivant les fastes capitolins, Odoacre doit avoir commencé son regne comme roi d'Italie sous le consulat de Basilisque & d'Armatus, & par conséquent en 476. Mais si ces fastes sont authentiques, ils doivent être les mêmes qu'on écrivoit à Rome par autorité publique; & dès-lors il est facile d'imaginer qu'Odoacre ayant été tout-puissant à Rome depuis l'an 476 ou 477 jusqu'en 493, il fit inscrire son nom dans les fastes dès le premier Janvier de l'année 477; & il y a même apparence qu'il le fit inscrire après coup, par le même acte d'autorité en vertu duquel non-content d'empêcher que le nom de Népos n'y fût inscrit, il fit peut-être effacer celui du jeune empereur Auguste.

Mais si la tyrannie d'Odoacre ne commença formellement qu'en 480, quelle puissance domina donc en Italie pendant les trois années qui s'écou-

ferent depuis la mort d'Oreste jusqu'à cette époque ? car on ne peut pas dire que le jeune Auguste ait succédé à la puissance de son pere, encore moins qu'il se soit opposé efficacement à la tyrannie d'Odoacre. Cette difficulté qui paroît d'abord embarrassante, ne l'est pas autant qu'on pourroit se l'imaginer d'après les auteurs modernes qui ont écrit l'histoire de ce siecle ténébreux. J'ai déja parlé d'une ambassade que l'abbé du Bos croit avoir été envoyée à Zénon avant son expulsion & en 476, à quoi il ajoute qu'une seconde ambassade alla encore trouver ce prince de la part d'Odoacre en 477, & après son rétablissement.

Liv. III. c. 14, t. II, pag. 271.

Ibid. p. 270.

Je suis bien éloigné, comme on a pu le voir, d'adopter la chronologie de cet écrivain; j'ai même observé qu'il n'avoit pas lû le seul historien par lequel nous connoissons la premiere ambassade, car il y auroit trouvé la preuve la plus forte qu'elle ne fut envoyée à Zénon qu'après qu'il eût été rétabli ; mais cette faute n'est pas encore la plus considérable de celles que du Bos a faites pour n'avoir pas lû les extraits de Malchus. Voici dans son entier le passage de cet historien.

« Auguste, fils d'Oreste, ayant ap-

Hist. Byzant t. p. 63.
» pris que Zénon, après avoir chassé
» Basilisque, avoit recouvré l'empire
» d'Orient, força les sénateurs de l'an-
» cienne Rome d'envoyer une ambas-
» sade à ce prince, pour lui déclarer
» que Rome n'avoit pas besoin d'un
» empereur particulier; que c'étoit
» assez d'un empereur pour les deux
» parties de l'empire; qu'ils avoient éta-
» bli sous eux Odoach qui étoit très-
» capable de bien conduire leurs affai-
» res par les grands talens qu'il avoit
» pour la guerre & pour le gouverne-
» ment civil, qu'ainsi ils prioient Zé-
» non de lui conférer la dignité de pa-
» trice, & de lui confier le départe-
» ment de l'Italie. Telle fut la commis-
» sion dont furent chargés les députés
» que le sénat de l'ancienne Rome en-
» voya à Constantinople.

» Précisément en même tems, il y
» vint aussi des députés de Népos pour
» féliciter en son nom l'empereur d'O-
» rient sur son rétablissement, & pour
» le conjurer, puisqu'il avoit éprouvé
» les mêmes malheurs qu'éprouvoit Né-
» pos, de lui prêter tout secours & toute
» assistance pour rentrer dans l'état dont
» il étoit déchu. Voilà quels étoient les
» ordres que Népos avoit donnés à ses
» députés.

» Zénon répondit à ceux qui étoient » venus le trouver de la part du ſénat, » qu'on leur avoit déja envoyé de l'em- » pire d'Orient deux empereurs dont » ils avoient chaſſé l'un & tué l'autre, » ſavoir Anthémius ; qu'ils n'avoient » donc qu'à voir eux-mêmes ce qu'ils » avoient à faire ; que tant qu'un em- » pereur vivoit, il n'y avoit point d'au- » tre parti à prendre que celui de lui » reſter attaché.

» Quant aux députés que le Bar- » bare avoit envoyés à Zénon, ce » prince répondit qu'Odoach feroit une » très-belle action en recevant de l'em- » pereur Népos la dignité de patrice ; » qu'il la lui auroit envoyée lui-même » ſi Népos ne l'avoit prévenu, qu'il l'ex- » hortoit auſſi-tôt qu'il l'auroit reçue, » à prendre l'habillement qui étoit pro- » pre aux Romains, & qu'il ne doutoit » point que l'empereur, après l'avoir » revêtu d'une dignité auſſi conſidéra- » ble, n'en agît très-bien avec lui s'il ſe » contenoit dans les bornes de la juſtice. » Zénon en écrivant à Odoach la lettre » qui contenoit ces conſeils, lui donna » dans cette lettre même le titre de pa- » trice. L'empereur d'Orient s'empreſ- » ſoit de rendre ces bons offices à Né- » pos, parce que le ſouvenir de tout

» ce qu'il avoit souffert, le rendoit sen-
» sible aux malheurs de ce prince, &
» que l'adversité lui avoit appris à par-
» tager les revers auxquels tous les hom-
» mes sont exposés. Il y étoit aussi excité
» par Vérine qui favorisoit Népos, dont
» la femme étoit sa parente ».

On voit combien ce passage de Malchus, tronqué par Valois & d'après lui par du Bos, présente des faits intéressans que ces deux écrivains ont omis: encore n'est-il pas certain que nous l'ayons en entier, puisqu'il semble que l'auteur auroit du parler au commencement de son récit de l'ambassade particuliere qu'Odoacre envoya à Constantinople avec la députation du sénat. La réponse que Zénon fit aux demandes d'Odoacre, suppose aussi un fait que Malchus n'auroit pas du passer sous silence, mais qu'il est facile de suppléer. L'empereur d'Orient profita du desir qu'avoit le roi barbare d'être revêtu du patriciat pour entamer une négociation entre lui & Népos. Il voulut que ce prince eût le mérite d'avoir contenté l'ambition d'Odoacre, & que celui-ci en recevant de lui le patriciat, le reconnût pour son souverain & pour l'empereur légitime d'Occident. Mais il paroît que dans le même tems il fit

avertir Népos de ce qui se passoit, & lui conseilla d'envoyer à Odoacre, le brevet de patrice. C'est-là ce que ne dit point Malchus ; mais il suppose évidemment ce fait, lorsqu'il fait dire à Zénon que Népos l'avoit prévenu, & lorsqu'il ajoute que l'empereur donna à Odoacre le titre de patrice dans la lettre qu'il lui écrivit. Je n'ai pas besoin de faire observer que les ambassades dont parle Malchus ne partirent de Rome & de la Dalmatie qu'après qu'on y eut appris le rétablissement de Zénon, & qu'ainsi on doit les rapporter à l'an 478. Mais dès-lors, il est prouvé qu'en cette année, Auguste jouoit encore un grand rôle dans l'Occident, & qu'il n'avoit point succombé avec son pere, puisque ce fut lui qui força le sénat de Rome d'envoyer une députation à Constantinople.

Il est vrai que la commission dont furent chargés les députés, supposoit qu'Auguste avoit abdiqué l'empire. Mais il est facile de deviner le motif de cette démarche extraordinaire : on savoit avec quelle chaleur Vérine avoit toujours soutenu Julius Népos : la part qu'elle avoit eue au rétablissement de Zénon, ne permettoit pas de douter qu'elle n'eût recouvré tout le crédit

nécessaire pour travailler à son rétablissement. Népos étoit par lui-même un voisin dangereux, & il étoit à craindre que secondé puissamment par Zénon, il n'entrât en Italie & ne remontât sur le thrône comme y étoit remonté son protecteur. Odoacre voulut conjurer l'orage, & ne crut pas qu'il y eût un moyen plus sûr pour y réussir, que celui d'engager Auguste à forcer le sénat d'offrir à Zénon la réunion des deux empires, en même tems qu'il feroit hommage à ce prince en lui demandant le patriciat.

On voit clairement que le roi barbare fut l'auteur de toute cette intrigue; mais il n'est pas également prouvé qu'Auguste ait effectivement abdiqué l'empire, on voit seulement la raison pourquoi les auteurs Grecs ont écrit qu'il avoit été réduit à une condition privée. On dut le croire ainsi à Constantinople, lorsque les députés du sénat & les ambassadeurs d'Odoacre eurent exposé leur commission. On voit aussi qu'Odoacre étoit tout puissant en Italie, comme Ricimer l'avoit été; mais avec cet avantage qu'il faisoit la loi au jeune Auguste, & par son moyen au sénat de Rome, quoique cette compagnie affectât de le repré-

ſenter comme un de ſes officiers qui tenoit d'elle l'autorité qu'il exerçoit dans le civil & dans le militaire. On trouvera peut-être étrange qu'Odoacre ait ſouffert cet orgueil du ſénat aſſervi, & encore plus qu'il ait eu recours à l'autorité d'Auguſte, fils d'Oreſte, pour déterminer le ſénat à faire les démarches qu'il déſiroit de lui. Il ſemble qu'ayant à ſa diſpoſition tout ce qu'il y avoit de troupes en Italie, & pouvant à chaque inſtant les augmenter d'autant de Barbares qu'il auroit voulu en appeller, rien ne lui eût été plus facile que de s'emparer de l'autorité ſouveraine, & de s'aſſeoir à la place d'Auguſte ſur le thrône de l'empire; mais la force que donnent les armes ne ſuffit pas toujours pour exécuter les grandes entrepriſes. Népos étoit, comme je l'ai déja dit, un voiſin redoutable; l'empire d'Orient n'étoit pas moins redoutable par ſes propres forces, & par la puiſſance des Barbares qu'il auroit pu déchaîner contre Odoacre; ce prince ne pouvoit ni ſe fortifier d'un grand nombre de Barbares déſerteurs, ſans irriter les nations voiſines, ni appeller des nations entières avec leurs rois, ſans ſe donner des rivaux dangereux.

On reſpectoit encore la dignité im-

périale, & les Barbares eux-mêmes croyoient qu'elle devoit subsister, & qu'elle ne pouvoit être possédée que par un Romain. Quelque foible que fût en Italie le parti des Romains, ils y composoient un peuple nombreux, ils avoient des troupes, des places, de grandes richesses ; & s'ils se fussent déclarés pour Népos qui lui-même avoit une armée, ils auroient pu reprendre le dessus, & peut-être faire périr Odoacre par la main des Barbares eux-mêmes. Ce prince, quelque puissant qu'il fût, étoit donc obligé à de grands ménagemens ; aussi voit-on que tant qu'il régna en Italie, il laissa subsister le gouvernement Romain, autant qu'il étoit compatible avec l'autorité qu'il s'étoit attribuée. Les impôts furent levés comme ils l'avoient été auparavant, & on a encore un rescrit, par lequel Theoderic, le restaurateur de l'administration Romaine, ordonna qu'en certains endroits ils fussent remis sur le même pied qu'au tems d'Odoacre : un préfet du prétoire fut à la tête de cette partie de l'administration publique, & cet officier fut toujours un Romain. Enfin nous verrons dans la suite qu'Odoacre employa des Romains dans ses

Cassiod. Var. lib. IV, p. 101.

Ennod. Vita S. Epiph. p. 388.

troupes, & que même quelques-uns durent y occuper des postes très-considérables. Les mêmes motifs qu'il avoit eus d'en user ainsi après l'extinction de la dignité impériale, il les avoit eus encore pour ne pas anéantir cette dignité par un acte de violence, & ces motifs avoient été encore beaucoup plus puissans tant qu'avoit vécu Népos, & surtout tant qu'il avoit eu pour lui toute la faveur de l'empereur d'Orient.

Cependant les affaires changerent bien-tôt de face par une révolution arrivée à la cour de Constantinople, & dont je parlerai plus au long dans le dernier chapitre de ce livre. Il nous suffit pour le présent de savoir que Vérine jalouse du crédit d'Hillus, travailla à le perdre vers la fin de l'an 478; que dans le même tems Theoderic, roi des Ostrogoths, fit hommage des dignités qu'il tenoit de l'empire, à un prince qui ne peut être différent de Népos; que peu après Vérine ayant été disgraciée & emprisonnée, Œunulf à la tête de presque toutes les troupes de l'Illyrie, fut chargé d'une expédition lointaine; que dans le courant de l'année 479, Theoderic voulant se reconcilier avec Zénon, offrit de faire la guerre à Népos. Nous rapporterons

dans la suite la preuve de tous ces faits : bornons-nous ici à quelques réflexions qui jetteront un grand jour sur l'histoire de l'empire d'Occident.

Népos perdit l'amitié de Zénon, ou pour être entré dans les projets de Vérine contre Hillus, ou parce qu'on craignit qu'il ne souffrît impatiemment la disgrace de sa protectrice, ou enfin parce qu'il n'avoit plus de soutien à la cour de Constantinople, & qu'il avoit tenu au parti de Vérine.

Il est incertain si Théoderic entra pour quelque chose dans les projets de Vérine ; mais il paroît certain qu'il se lia étroitement avec Népos, & qu'il entra à son service, si l'on peut parler ainsi. Il n'est pas moins certain que Zénon se déclara l'ennemi de Népos ; & il y a tout lieu de croire que ce fut pour lui faire la guerre que l'on dégarnit l'Illyrie de presque toutes ses troupes, & qu'on les mit sous le commandement d'Œunoulf, qui me paroît être le même qu'Aonulf ou Onoulf, frere d'Odoacre, soit que ce Barbare, qui avoit mérité la confiance de Zénon par le meurtre d'Armatus, dût attaquer la Dalmatie, soit qu'il dût se rejoindre à son frere, avec lequel il est encore certain que Zénon contracta des liaisons assez étroi-

tes. On en trouvera la preuve dans un extrait de Candidus Isaurus, historien contemporain, qui nous apprend que les Gaulois s'étant révoltés contre Odoacre, & ayant envoyé une députation à Constantinople, Odoacre, qui avoit aussi envoyé une ambassade à ce prince, obtint gain de cause contre les Gaulois. Il y a beaucoup d'apparence que cette révolte des Gaulois ne fut point différente du refus qu'ils firent de passer sous l'obeissance d'Euric, roi des Visigoths, ainsi que l'assure du Bos; mais il ne seroit pas impossible que le roi d'Italie n'eût livré les Gaulois au roi des Visigoths que parce qu'ils s'étoient révoltés contre lui.

Hist. Byzant. t. I, p. 155.

C'est encore à Procope que nous avons l'obligation de connoître ce traité honteux par lequel Odoacre démembra l'empire qu'il s'étoit chargé de défendre. « Tant que les Romains, dit-il, » conserverent la forme ancienne de » leur administration politique, l'em- » pereur conserva cette partie des Gau- » les qui s'étend jusqu'au Rhône; mais » lorsqu'Odoacre eut substitué sa tyran- » nie à cette administration, les Visi- » goths obtinrent de lui & possédérent, » en vertu de la cession qu'il leur en fit, » toute cette même partie de la Gaule

» jusqu'aux Alpes, qui la ſéparent de » la Ligurie ». Procope ne pouvoit décrire avec plus de préciſion l'étendue de la contrée qu'Odoacre céda aux Viſigoths : elle étoit bornée d'un-côté par le Rhône, & de l'autre côté par les Alpes. Cependant du Bos, par une mauvaiſe foi que je dois relever, a ſubſtitué dans la citation latine de ce paſſage, le mot *Rhenum* au mot *Rhodanum*, quoiqu'il n'y fût autoriſé par aucune variante, & que la Byzantine, de même que la traduction de Porſona, s'accordent dans la leçon que j'ai ſuivie. La raiſon de ce changement fait par du Bos, & dont il n'a pas même averti ſes lecteurs, eſt facile à deviner; c'étoit le ſeul moyen qu'il eût de ne pas détruire lui-même, par une citation plus fidele, le ſyſtême qu'il s'étoit fait ſur le tems où les Viſigoths firent l'acquiſition d'Arles & de Marſeille : & en effet il eſt évident que cet écrivain a avancé de dix ans au moins cette acquiſition, puiſque, ſuivant Procope, elle fut une ſuite de l'uſurpation d'Odoacre, laquelle ne doit être datée que de l'an 480, puiſque ſa tyrannie ne dura que dix ans. Je l'ai déja prouvé par cet hiſtorien; mais une preuve encore plus forte que ſon récit, eſt ce qui eſt dit d'Odoacre dans un diſcours par le-

Tome 4, p. 268.

Pag. 30.

quel les ambaſſadeurs des Goths entreprirent de prouver à Béliſaire qu'ils poſſédoient l'Italie en vertu d'un titre légitime, & que c'étoit une grande injuſtice de vouloir les en chaſſer. « Vous » prétendez, diſoient-ils, enlever l'Italie aux maîtres que vous lui avez » vous-mêmes donnés, & qui la poſſedent à ſi juſte titre, vous qui ne l'avez pas revendiquée tant qu'elle a été » écraſée par les Barbares ſur leſquels » régnoit Odoacre; Odoacre, qui fut » l'auteur de tous ſes maux, & qui ne » laiſſa pas de la poſſéder pendant » dix ans ». C'étoit aſſurément là une occaſion de donner au regne d'Odoacre toute la durée que l'on pouvoit lui aſſigner avec quelque vraiſemblance; & cependant les Oſtrogoths ne l'étendent point au-delà de dix ans : preuve certaine qu'il n'y avoit pas plus long-tems qu'Odoacre gouvernoit l'Italie en ſon nom, lorſque Théoderic le dépouilla de ſon royaume, ou au moins lorſqu'il le battit, à la fin de 489. Mais il eſt démontré par-là que la tyrannie d'Odoacre n'ayant commencé qu'en 480, Arles & Marſeille ne furent cédées aux Viſigoths avec le reſte des Gaules qu'en cette même année au plutôt.

De bel. Goth. l. II, c. 10.

Si donc la révolte des Gaulois, dont parle Candidus, ne fut pas différente de la résistance qu'ils opposerent à l'exécution du traité conclu entre Euric & Odoacre, il faudra reculer les deux ambassades dont parle cet historien, jusqu'en l'année 481. Aussi n'en parle-t-il qu'après avoir dit qu'Augustule fut chassé, & qu'Odoacre s'empara de l'Italie & de la ville de Rome. Cela étant, la preuve que nous fournit cet historien des liaisons qu'il y eut entre Zénon & Odoacre ne doit être rapportée qu'au tems qui suivit l'expulsion d'Augustule, & par conséquent à l'an 481 au plutôt. Mais comme l'intérêt de Zénon, & encore plus celui d'Hillus, son favori & son premier ministre, avoit été de s'unir avec l'ennemi de Népos, on peut assurer que ces liaisons commencerent dès l'an 479.

Hist. Byzant. tom. 1, p. 155.

Mais revenons au passage de Candidus que nous venons de citer : le voici en entier, tel qu'il se trouve dans l'extrait de Photius. « Après, dit-il, que » Népos, empereur de Rome, eut été » tué, & lorsqu'Augustule, qui régna » après lui, eut été chassé, Odoacre se » trouva maître de Rome & de l'Italie ». Candidus reconnoît, comme on voit, Népos pour empereur légitime d'Occi-

dent, & Augustule pour son successeur; il nous donne même lieu de croire que ce dernier régna encore depuis la mort de Népos : mais rien n'est plus clair dans ce passage que ce qu'y dit l'auteur, qu'Odoacre se trouva maître de Rome & de l'Italie seulement après la mort de Népos & l'expulsion d'Augustule. Il n'est donc plus question, pour éclaircir ce point d'histoire, que de constater le tems où fut tué Julius Népos.

Le comte Marcellin nous fournit cette date, lorsqu'il nous apprend que sous le consulat de Basile, les comtes Viator & Ovida tuerent Népos en trahison, non loin de la ville de Salone, & long-tems après qu'Oreste l'eut dépouillé de l'empire. Le consulat de Basile est celui de l'an 480. Un extrait de Malchus, qui se trouve dans Photius, contient à ce sujet une anecdote que nous ne devons pas oublier. Glycérius, autrefois empereur d'Occident, vivoit encore, & étoit toujours évêque dans le même pays où Népos, qui l'avoit détrôné, soutenoit lui-même avec peine les débris de sa grandeur passée. C'étoient deux exemples singuliers de l'inconstance des choses humaines; & c'eût été une grande leçon pour les ambitieux, si l'ambition voyoit autre chose

Hist. Byzant. t. 1, p. 52.

que ce qui est au-dessus d'elle. On pourroit croire que cette passion tyrannisoit encore Glycérius, ou qu'au-moins devenu évêque, il n'étoit pas devenu bon chrétien, & que le desir de la vengeance ne l'avoit point quitté pendant environ six ans d'épiscopat. Ce fut lui enfin qui trama la trahison par laquelle périt l'infortuné Julius Népos. On ne peut pas dire si Glycérius lui-même ne fut pas le honteux instrument d'une passion étrangere, ni quel prince lui suggéra une action aussi lâche. S'il étoit possible de concilier avec la chronologie une épigramme d'Ennodius, dans laquelle il fait l'éloge d'un Glycérius, qui après avoir été empereur pendant fort peu de tems, avoit été enlevé à son peuple, & lui avoit ensuite été rendu, pour le gouverner, en qualité d'évêque de Milan; si, dis-je, on pouvoit concilier cette épigramme avec la chronologie, ou réformer celle-ci par celle-là, il seroit très-vraisemblable que Glycérius auroit servi Odoacre en faisant périr Népos, & que son élevation sur le siege de Milan auroit été la récompense de son crime.

Ennod. ep. 82. bibl. PP. t. IX, p. 431.

Quoi qu'il en soit, Népos vivoit encore en 479, selon le récit de Malchus comparé avec la chronique de Mar-

cellin : il ne fut tué qu'en 480, ſuivant cette chronique ; & Candidus nous apprend que ce ne fut qu'après ſa mort qu'Odoacre ſe vit maître de Rome & de l'Italie.

Tout ce que nous avons dit du tems où commence la tyrannie d'Odoacre, eſt donc confirmé par les témoignages réunis de deux hiſtoriens contemporains : mais comme l'uſurpation d'Odoacre doit avoir commencé du moment où il régna en ſon nom, & où il ne fut plus ſubordonné à un empereur d'Occident, il faut conclure de-là qu'Auguſte régna juſqu'en 480 ; car la dignité chimérique de Népos, méconnue par Odoacre, ne pouvoit rendre légitime l'autorité que celui-ci exerçoit en Italie. Une faute qu'a faite Evagre dans ſon hiſtoire eccléſiaſtique confirme encore ce que je dis ici. Il donne cinq ans de *Lib. II,* regne à Glycérius ; ce qui eſt inſoutenable : ſon ſucceſſeur, ſelon lui, fut *c. 15.* Népos, détrôné par Oreſte ; & Momillus, ſurnommé Auguſtule, fut le dernier des empereurs. Si l'on rend au regne de ce dernier ce qu'Evagre donne de trop au regne de Glycérius, on le prolongera juſqu'à l'an 480, au lieu de le faire finir en 476 ; & telle paroît

avoir été la chronologie qu'a ſuivie cet hiſtorien eccléſiaſtique.

Mais une autre remarque que nous fournit ce paſſage d'Evagre, eſt qu'Auguſtule a été reconnu en qualité d'empereur d'Occident par les hiſtoriens Grecs ; & une preuve de cette vérité nous eſt encore fournie par Procope, lorſqu'il fait dire aux Oſtrogoths que Théoderic étoit venu en Italie pour venger le collegue de Zénon : enfin, & ceci eſt encore plus déciſif, Candidus dit qu'Auguſtule fut empereur de Rome après Népos, & même après la mort de ce prince. Or Auguſtule ne fut certainement pas reconnu en Orient tant que vécut Oreſte, puiſque Zénon, après ſon rétabliſſement, ne le reconnoiſſoit pas encore. Il faut donc qu'il ait été reconnu après la mort de Népos, ou au plutôt après que celui-ci eut reconnu l'indignation de Zénon : mais la premiere opinion eſt la plus vraiſemblable, puiſqu'elle eſt fondée ſur le récit de Candidus, & que d'ailleurs cette reconnoiſſance ne peut avoir été l'ouvrage de peu de jours. Qui ſait même ſi Zénon, pour conſerver à l'empire d'Occident une ombre de ſon ancienne conſtitution, n'exigea pas lui-même d'Odoa-

cre qu'il rendît à Auguſtule la couronne, qu'il avoit abdiquée de la maniere que nous l'avons dit ; auquel cas il y a beaucoup d'apparence que la réhabilitation de ce prince n'arriva qu'après la mort de Népos, ou fort peu de tems auparavant.

Deux paſſages de l'hiſtoire mêlée comparés l'un avec l'autre nous donnent lieu de diſtinguer deux regnes d'Auguſtule. J'ai déja dit que le compilateur de cette hiſtoire, plus fidele que judicieux, a ſuivi de bons auteurs, & n'a pas ſu les concilier. En parlant de l'adminiſtration d'Oreſte, il dit que ce patrice s'étant emparé du gouvernement, fit un traité avec les Vandales, après une année révolue depuis ſon uſurpation. Le regne d'Auguſtule commença certainement avec l'adminiſtration de ſon pere, puiſque, ſuivant cet auteur lui-même, celle-ci ne commença qu'après la fuite de Népos ; & il eſt également certain qu'Auguſtule ne ceſſa point de régner avant la fin de l'adminiſtration d'Oreſte. Son regne dura donc au-delà d'une année révolue. Mais quelques lignes plus bas, le compilateur dit qu'Auguſtule régna à peine onze mois ; ce qui ne s'accorde point avec le premier paſſage. Il ajoute que ce prince,

Lib. xvi. p. 99.

voyant que toute l'Italie étoit soumise aux forces d'Odoacre, fut saisi d'une terreur panique, & qu'ayant quitté la pourpre de son propre mouvement, il se dépouilla de la majesté impériale. Cette abdication, jointe à la réduction de toute l'Italie sous la puissance d'Odoacre, s'accorde parfaitement avec ce que nous avons dit, qu'après l'expulsion d'Augustule, Odoacre se trouva maître de Rome & de toute l'Italie : & comme c'est certainement de-là qu'il faut dater la tyrannie d'Odoacre, on doit conclure de ces deux faits que l'abdication volontaire d'Augustule après un regne d'onze mois au plus, est différente de celle dont nous avons parlé, & que ce regne d'onze mois est celui qui suivit la réhabilitation du jeune empereur, & que je place en l'année 480. Ce fut alors que l'administration d'Odoacre cessa d'être légitime, & se convertit en tyrannie, comme ce fut à raison de ce second regne que les Grecs compterent Augustule entre les empereurs d'Occident, & qu'un historien, transcrit par le compilateur, avoit écrit qu'Augustule avoit à peine régné onze mois. Le premier regne d'Augustule ne fut compté pour rien par les Grecs, qui ne reconnoissoient alors que Népos;

mais il y apparence que pour les Romains Occidentaux, Auguſtule régna pendant environ cinq ans, c'eſt-à-dire, depuis 475 juſqu'en 480. Cependant ſon nom ne fut plus écrit dans les faſtes capitolins depuis l'an 477, parce que depuis lors juſqu'en 480 il ne prit point le titre d'empereur, pour ne pas irriter Zénon; il n'y fut pas non plus écrit en cette derniere année, ſoit qu'Odoacre ne l'eût pas voulu, ſoit que ce ſecond regne ayant commencé après le 1er Janvier de l'an 480, & ayant fini avant le 1er Janvier de l'année ſuivante, il n'eût pu donner ſon nom à aucune de ces deux années.

Voilà ce qui m'a paru de plus certain ou de plus vraiſemblable dans l'hiſtoire d'Oreſte & d'Auguſtule: j'ajouterai ſeulement, touchant ce dernier, que ſon exil dans le château de Lucullanum en Campanie doit vraiſemblablement être rapporté au tems de ſon abdication volontaire, & par conſéquent à l'an 480. Cette année eſt auſſi celle à laquelle je rapporte la chûte totale de l'empire d'Occident; époque à jamais mémorable dans l'hiſtoire de l'Europe, & dans les annales des nations.

L'importance de cet événement méritoit, ce me ſemble, toute l'attention

avec laquelle je l'ai traité ; & si je me suis prodigieusement écarté de l'opinion reçue, les raisons qui m'y ont déterminé justifient au-moins ma hardiesse, si elles ne forment pas une démonstration en faveur du systême chronologique qui m'a paru le plus exact. Mais il est tems que je revienne à l'histoire d'Odoacre, de ce prince presque inconnu, qui, à la tête d'une troupe de Barbares obscurs, eut l'honneur d'achever la vengeance de l'univers, & de faire ce que n'avoient fait ni Radagaise, ni Alaric, ni Ataulfe, ni le grand Attila, ni l'heureux Genseric.

Loc. cit. Il semble, par le récit d'Evagre, qu'on ait su gré à ce Barbare de n'avoir pas pris la pourpre impériale, & de s'être contenté du titre de roi ; mais Evagre écrivoit long-tems après sa mort, & sa remarque est peut-être celle d'un historien mal instruit. On pourroit dire encore, en s'en tenant rigoureusement au récit de Procope, qu'Odoacre ne fit la distribution des terres dont nous avons parlé, qu'au moment où il affermit sa domination, & dix ans seulement avant les malheurs qui ébranlerent ou renverserent son trône ; ce qui supposeroit qu'il ne se porta à cette opération odieuse qu'après l'abdication d'Augustule,

d'Augustule, & lorsqu'il étoit pour lui de la plus grande importance de s'attacher les Barbares qui servoient en Italie, le besoin qu'il en avoit ayant augmenté à proportion du danger auquel il se trouvoit exposé du côté des Romains, dans un moment aussi critique que le fut celui où le trône impérial resta vacant, & où l'autorité que le roi d'Italie avoit paru jusqu'alors tenir de l'empereur Romain se convertit en une tyrannie manifeste. C'est aussi à ce tems que l'on doit rapporter la révolte des Gaulois, si elle précéda la cession faite aux Visigoths de tout ce que l'empire conservoit encore dans les Gaules; mais si cette révolte fut une suite du traité qui acheva la perte des Gaules, il faudra dire qu'Odoacre profita de l'indépendance qu'il venoit d'acquérir pour l'affermir en se conciliant l'amitié d'Euric. J'en dis autant des traités qu'il doit avoir faits avec Gondebaud, roi des Bourguignons, lequel ayant été patrice de l'empire sous le regne d'Olybrius & sous celui de Glycerius, & n'ayant jamais renoncé à cette dignité, avoit au moins le droit de troubler Odoacre dans la possession de l'Italie. Nous verrons même que ce prince avoit un parti dans la Ligurie, qu'il y étoit

regardé comme un magistrat légitime de l'empire, & qu'il s'en prévalut pour se la rendre tributaire & pour en enlever les habitans, & qu'Odoacre eut pour lui des complaisances qui étoient celles d'un usurpateur timide & mal affermi.

Au reste, il me paroît certain qu'Odoacre, ainsi que la plûpart des rois Occidentaux, rendit une espece d'hommage à l'empereur d'Orient, & qu'en ce sens Zénon recueillit la dépouille d'Augustule, & réunit l'empire d'Occident à l'empire d'Orient, suivant le plan qu'Odoacre lui avoit fait proposer en 478. Nous savons peu de choses du regne de ce prince, & à l'exception de deux ou trois événemens dont nous allons rendre compte, l'histoire a négligé tout ce qu'il fit pendant une administration paisible d'environ dix années.

A en juger par un passage d'Ennodius, le roi des Hérules ne fut point un prince inhumain & inexorable, & les Romains furent eux-mêmes les plus cruels tyrans des Romains. Le diocèse de Pavie avoit été le principal théatre de la guerre qui s'étoit faite entre Odoacre & Oreste, & les Pavesans se trouvoient réduits à une extrême misere. Epiphane se rendit encore leur interces-

* *Ennod. Vita S. Epiph. p. 388.*

ſeur auprès d'Odoacre, & obtint de lui qu'ils fuſſent déchargés de toute impoſition pendant l'eſpace de cinq années. Mais ce terme étant expiré, & le préfet du prétoire étant rentré dans ſes droits, Pélage qui, pour le malheur de la Ligurie, avoit été pourvu de cette charge, fit ſentir à ſes malheureux habitans, qu'un Romain pouvoit tyranniſer une province qu'un barbare avoit ſu épargner: non-ſeulement il en exigea le tribut accoutumé, mais par ſes opérations de finance dont l'art étoit ſi bien connu des magiſtrats Romains, il parvint à doubler ce tribut, & replongea les diocéſains d'Epiphane dans la miſere dont ils commençoient à peine à ſortir. Le ſaint prélat eut encore recours au roi des Hérules & des Turcilinges, & le barbare Odoacre répara par ſon humanité tout le mal qu'avoit fait l'habileté du Romain Pélage. Ce ne fut pas là la derniere occaſion qu'eut Epiphane de recourir à ce prince, & ce ne fut pas là non plus la derniere fois qu'il éprouva les effets de ſa clémence. Il y a même apparence que ce qui arriva dans le Paveſan, arriva auſſi dans d'autres contrées, & qu'Odoacre n'a été regardé comme un tyran, que parce qu'il détruiſit l'empire Romain,

& qu'il eut des successeurs intéressés à lui donner ce nom odieux. Je dois pourtant remarquer que le mot de tyrannie employé par Procope ne signifie point ce que nous appellons un gouvernement tyrannique ; dans le style des Romains il étoit synonyme de la royauté, lorsqu'elle n'étoit point autorisée par la concession ou l'approbation de l'empereur ; quelquefois même on employoit ce terme en parlant des princes barbares qui avoient été amis des Romains. Nous en trouverons un exemple remarquable dans une des nouvelles de Justinien, par laquelle il ordonne que la province appellée autrefois le Pont de Polemont, parce qu'un roi de ce nom l'avoit donnée aux Romains, porteroit dorénavant le nom d'Helenopont que Constantin lui avoit donné en l'honneur de sa mere : « car ajouta-t-il, cet an» cien nom de Polemont qu'ont porté plu» sieurs tyrans du Pont, doit désormais » être supprimé ; premierement parce » qu'il a été le nom d'un tyran, & en » second lieu parce qu'il y a sans cela » une ville qui porte le nom de Pole» monium ». Une troisieme raison aussi puérile que les deux autres, est tirée de la signification du mot Grec Πολεμος. Je supprime le reste de ce passage qui

Edit. Bas. an. 1561. Const. 28, pag. 133.

est de la même force, & je me borne à observer que Procope s'est conformé à l'usage de son siecle en appellant tyrannie le regne d'Odoacre, à qui d'ailleurs il ne reproche aucune action tyrannique.

Il est en effet très-remarquable que ce prince n'eut point de plus zélés partisans que les plus honnêtes gens d'entre les Romains, tel qu'étoit un Liberius dont nous verrons le grand Théoderic faire lui-même le plus magnifique éloge. Cependant Odoacre n'eut pas l'avantage qu'eut le roi des Ostrogoths de régner sur une seule nation également nombreuse, puissante & policée. Les sujets barbares de ce premier roi d'Italie étoient un composé de cinq ou six nations différentes, & peut-être d'un plus grand nombre, à la plûpart desquelles il étoit étranger par sa naissance & par sa religion. Les Hérules qui, comme l'insinue Cassiodore, en parlant du siege de Ravenne, faisoient la plus grande partie de cette armée, étoient les plus féroces de tous les barbares, & Odoacre fit beaucoup s'il put contenir leur avidité & leur haine pour le nom chrétien. Il y a donc tout lieu de croire qu'Odoacre joignoit aux talens militaires & politiques qu'on ne

Cassiod. fast.

peut lui refuser, une grande habileté dans l'art de gouverner. J'aime à me persuader que c'étoit un grand homme, puisqu'il respectoit la vertu dans Epiphane, & que, sur ses représentations, il soulageoit les malheureux aux dépens de son trésor; quoiqu'il fût conquérant & même usurpateur.

Nous ne connoissons que deux guerres qu'Odoacre ait faites, après s'être affermi sur le thrône d'Italie: la premiere est celle qu'il entreprit contre Odiva, ainsi que l'appelle Cassiodore. Il me paroît certain que cet Odiva étoit le même que Marcellin appelle Ovida, & que ce comte, après avoir fait périr Népos par une trahison, s'étoit emparé de la Dalmatie. « Sous le consulat de » Placidius, dit Cassiodore, c'est-à-dire » en 481, Odovacer porta la guere en » Dalmatie, défit Odiva & le tua », après quoi il s'empara, suivant toutes les apparences, & resta maître de cette province. Nous n'en savons pas beaucoup touchant la seconde guerre d'Odoacre; mais nous connoissons mieux l'ennemi qu'il terrassa & la nation qu'il soumit à son empire.

Cassiod. fast. vel. chron.

Si l'on en jugeoit par le récit d'Ennodius dans la vie de saint Antoine, on seroit tenté de croire que long-tems

après la mort de saint Severin, les Hérules continuerent leurs ravages dans la Pannonie. Un passage d'Eugyppe nous autoriseroit de même à croire que le Norique fut encore pendant long-tems, le théatre de tous les brigandages que voulurent y exercer les Barbares du voisinage. Ne pourroit-on pas conclure de-là qu'Odoacre n'avoit pas régné sur le Danube avant de s'emparer de l'Italie, quoiqu'Aimoin prétende le contraire, & qu'après être devenu roi d'Italie, il ne pensa qu'assez tard à faire refluer sa puissance vers les contrées qui en avoient été la source. Si cela étoit, on ne devroit pas être surpris que ces contrées eussent été en proie à des Barbares qui auroient remplacé ceux qu'Odoacre avoit conduits en Italie. Une autre raison qui me feroit adopter cette idée, est que le roi des Rugiens posséda encore, après la mort de saint Severin, un grand nombre de villes & de châteaux tributaires, ce qui ne peut s'entendre que d'un pays situé au midi du Danube; car outre qu'il ne devoit pas y avoir beaucoup de villes ni de châteaux au nord de ce fleuve, ce qui pouvoit y en être resté devoit être occupé par des Barbares & ne pouvoit pas être tributaire, ce nom

Vita S. Sever. c. 40.

Lib. 1. c. 9.

ne convenant alors qu'aux villes Romaines qui avoient passé sous la domination des Barbares. Une autre preuve de l'opinion que j'établis ici, est l'usage qu'Odoacre fit de la victoire qu'il remporta sur les Rugiens; car c'est contre cette nation qu'il entreprit la seconde guerre dont je dois rendre compte.

Felethée, roi des Rugiens, qu'on appelloit aussi Felectée, Fava ou Fœba, fut vaincu en 487, le quatorzieme de Novembre, & tomba entre les mains d'Odoacre: c'est tout ce que nous en apprennent la chronique de Cassiodore, & une autre chronique publiée par Cuspinien: Eugyppe est plus instructif, & son récit mérite de trouver place ici.

Les Romains du Norique, pour se soustraire aux persécutions des Thuringiens & des Allemands, avoient été forcés de se retirer chez les Rugiens avec lesquels ils vivoient en paix sous
c. 33 & 42. la domination de Felethée. Comagène subsistoit encore ainsi que Faviane & quelques autres places. La Rhétie n'étoit pas apparemment dans un état moins fâcheux que le Norique, puisqu'à la
c. 41. mort de saint Severin on trouve un évêque de Rhétie qui étoit abbé dans le Norique, & dont Eugyppe parle comme d'un saint homme, éloge qu'il

n'eût pas mérité, s'il eût abandonné son troupeau sans nécessité, ou si même il eût encore eu un troupeau dans la Rhétie. Saint Severin ne voulut point mourir sans avoir donné ses conseils à Felethée & à sa femme Gisa, ainsi qu'à Fréderic, frere du roi; mais ses avis furent aussi inutiles que se trouverent vaines les promesses qui lui avoient été faites, & le patron du Norique mourut après avoir prédit aux Romains qu'ils sortiroient tous du Norique, sans qu'aucun d'eux perdît ni la liberté ni la vie, & que le pays qu'ils alloient quitter seroit changé en une solitude affreuse. L'effet suivit de près toutes les prédictions de Severin.

Felethée avoit donné à son frere Fréderic la ville de Faviane : le plus ancien monastere de saint Severin, celui où il faisoit toujours sa résidence depuis la perte du haut Norique, étoit situé dans les environs de cette ville. Fréderic étant allé voir le saint homme, suivant sa coutume, celui-ci lui recommanda fortement de ne toucher, après sa mort, à rien de ce qui étoit dans son monastere; tout ce qu'il y avoit amassé étant le bien des pauvres & des captifs : il le menaça même de la colere du ciel s'il portoit des mains téméraires sur ce dé-

pôt sacré. Fréderic surpris de cet avertissement, en demanda la raison à Severin ; il lui représenta qu'il ne desiroit rien tant que sa conservation, & que loin de toucher à son dépôt, il se croyoit au contraire obligé de contribuer lui-même à ses pieuses libéralités, afin de mériter par-là son intercession auprès du Tout-puissant, comme l'avoit méritée son pere Flaccithée qui s'en étoit si bien trouvé. Severin renouvella ses menaces, Fréderic renouvella ses promesses & s'en retourna chez lui. Mais quand il eut appris la mort de saint Severin, comme si avec lui fût mort le vengeur du crime, il ne sentit que sa pauvreté & s'abandonna à son impiété & à son avidité barbare : non content d'avoir fait enlever les habits destinés aux pauvres, & quelques autres effets, il ordonna qu'on lui apportât un calice d'argent & tout ce qui servoit à la célébration des saints mysteres. Un intendant de ses domaines qu'il avoit envoyé pour s'en saisir n'ayant osé prendre les vases sacrés sur l'autel où on les avoit déposés, Fréderic força un guerrier nommé Avicien de les enlever : il s'appropria de même tout ce qu'il trouva dans le monastere où il ne laissa que les murailles, parce qu'il ne

pouvoit les faire transporter au-delà du Danube.

Mais bien-tôt après il ressentit les effets de la vengeance divine dont il avoit été menacé, car avant qu'un mois se fût écoulé, il fut tué par Fréderic, fils de son frere, & perdit ainsi sa proie avec la vie. *C'est pourquoi*, ajoute Eugyppe, le roi Otachar fit la guerre aux Rugiens, les vainquit, mit Fréderic en fuite, & fit prisonniers son pere Fava & sa femme la coupable Gisa qu'il emmena en Italie. Dans la suite Odachar ayant appris que Fréderic étoit retourné chez lui, il envoya, pour le combatre, son frere Aonulf avec une puissante armée; Fréderic fuit encore une fois devant Aonulf & se retira près du roi Théoderic qui demeuroit alors à Nove, ville de la Mœsie; mais Aonulf, en vertu d'un ordre qu'il avoit reçu de son frere, ordonna à tous les Romains de se tenir prêts à partir pour l'Italie. Odoacre fit aussi transporter en Italie tout ce qu'il put enlever de Rugiens: nous les retrouverons bien-tôt dans cette contrée: il y a même apparence que ce ne fut que dès ce monmet qu'on joignit à ses titres celui de Roi des Rugiens.

Si l'on en croit Eugyppe, la mort de Fréderic tué par son neveu, fut ce *Hist. Misc. l. xv, p. 101.*

qui détermina Odoacre à attaquer les Rugiens : nous chercherions peut-être inutilement la raison pour laquelle ce prince prit un intérêt si vif à la mort de Fréderic ; il n'y a aucune apparence qu'il ait voulu venger son vassal, car en supposant même que Fréderic possédât Faviane sous sa protection, ce qui n'est nullement vraisemblable, ce que dit Eugyppe, que ce prince laissa les murailles du monastere de saint Severin à leur place, parce qu'il n'avoit pas pû les transporter au-delà du Danube, prouve évidemment qu'il faisoit sa demeure, & qu'il avoit ses principales possessions au nord de ce fleuve.

Si nous disons qu'Odoacre voulut venger son parent, il faudra supposer que Fréderic, frere de Fava, lui appartenoit de plus près que Fréderic, fils de ce même Fava ; d'où nous pourrons conclure qu'Odoacre avoit épousé une fille du premier Fréderic, ou qu'il y avoit entre eux quelque autre liaison de cette espece. Par la même raison nous pouvons supposer avec beaucoup de vraisemblance que Gisa femme de Fava & mere du second Fréderic étoit ou la sœur ou la tante de Théoderic, roi des Ostrogoths, puisqu'Ennodius parlant des événemens qui précéderent la guerre

entre ce prince & le roi d'Italie, dit que pendant que le roi des Ostrogoths délibéroit sur le parti qu'il avoit à prendre, la fortune lui ménageoit le sujet d'une heureuse mésintelligence avec Odoacre, la prospérité dont jouissoit celui-ci depuis qu'il régnoit sur les Romains, lui ayant inspiré assez d'audace pour faire mourir les *proches* ou les parens de Théoderic. Or comme on ne peut douter que ce passage ne soit relatif à l'infortune de Fava & à la fuite de Fréderic que le roi des Ostrogoths mena avec lui en Italie, il est clair que Fava & son fils Fréderic étoient parens de ce prince, comme il y a tout lieu de croire qu'Odoacre l'étoit du premier Fréderic.



CHAPITRE IX.

Preuve qu'Odoacre ne régna point sur le Norique, tirée de la translation qu'il fit des Romains qui l'habitoient. Pourquoi les provinces Romaines étoient presque désertes. De la Pannonie en particulier. Que les empereurs d'Orient érigerent une nouvelle Pannonie à l'Orient de la Save. Comment les Ostrogoths se partagerent cette province. Théoderic est rendu à son pere Théodemir. Sa naissance, son éducation. Ses premiers exploits contre les Sarmates. Les Ostrogoths quittent la Pannonie. Conquêtes de Théodemir dans l'Illyrie, de Théoderic, fils de Triarius. Que Théodemir peut avoir été son allié contre Léon. Si Théodemir traita avec cet empereur. Traité du fils Triarius avec Léon.

POUR achever l'histoire d'Odoacre, je devrois rendre compte de la guerre qu'il eut à soutenir contre Theoderic, roi des Ostrogoths, & qui fut une suite de celle qu'il avoit faite aux Rugiens, & de la mort de Felethée; car on dit qu'il fit mourir ce prince, apparemment pour régner plus sûrement sur les Ru-

Paul, h. Longob l. 1, c. 19.

giens qu'il avoit réunis à ceux qui lui obéissoient déja depuis long-tems, ainsi que nous l'apprend Paul Diacre. Je ne voudrois pourtant pas assurer que la conduite que tint le roi d'Italie à l'égard des parens de Theodéric, ait été le véritable motif de la guerre que ce prince lui fit en 489. Il y a beaucoup plus d'apparence que le roi des Ostrogoths ne cherchoit qu'un prétexte, & que, suivant l'expression de son panégyriste, il regarda comme un bonheur d'avoir pû se brouiller avec Odoacre. Ennod.

Mais ce n'est point ici le lieu de parler de cette grande guerre : elle appartient à l'histoire de Theoderic qu'elle éleva au faîte de la grandeur, beaucoup plutôt qu'à celle d'Odoacre dont elle détruisit l'empire, & auquel elle coûta la couronne & la vie. Je dois donc commencer par faire connoître le héros qui devoit un jour délivrer l'Italie, ou plutôt la faire passer sous un autre joug, & pour cela je dois reprendre l'histoire des Ostrogoths au tems de la grande émigration dont j'ai déja parlé.

J'ai dit dans le chapitre précédent, qu'il étoit au moins très-douteux qu'Odoacre eût régné entre les Alpes & le Danube, & j'ai ajouté qu'une preuve

qu'il ne régna pas dans le Norique étoit l'usage qu'il fit de la victoire qu'il remporta sur Felethée. Il est en effet très-remarquable qu'il en usa à l'égard du Norique comme Gundebaud roi des Bourguignons en avoit usé à l'égard de la Ligurie, c'est-à-dire, qu'il en retira tous les Romains qui y habitoient encore, pour les transporter dans les provinces les plus éloignées de l'Italie. Telle paroît avoir été la politique de tous les princes Barbares qui possédoient un grand établissement, de tirer autant de Romains qu'ils pouvoient des provinces qu'ils ne possédoient pas pour les transporter dans celles dont ils étoient les maîtres. Un grand nombre d'habitans Romains faisoient alors la richesse des rois comme un grand nombre de sujets Barbares faisoit leur puissance. Mais si cette pratique prouve l'habileté de ces princes, elle fait voir aussi combien les hommes étoient prétieux & combien les provinces étoient desertes. On se tromperoit cependant beaucoup si l'on attribuoit la rareté des hommes aux incursions & aux guerres des Barbares. A peine trouvera-t-on un peuple sanguinaire entre tous ceux qui ruinerent l'empire Romain: leur maxime constante depuis Tridigern vainqueur de Valens,

jusqu'à Theodéric vainqueur d'Odoacre, fut d'épargner les habitans des villes & des provinces, & de se conserver soigneusement les ressources qu'ils en tiroient, & dont ils prévoyoient qu'ils auroient toujours besoin, parce qu'ils étoient résolus de ne point sortir des terres de l'empire. Les ennemis des Barbares étoient les soldats Romains qu'ils devoient combattre en tems de guerre, & qui étoient leurs rivaux en tems de paix, parce que leur ambition étoit de devenir insensiblement la seule milice de l'empire Romain. C'est une observation que j'ai déja eu plus d'une fois occasion de faire, mais qui est d'autant plus importante, que les Romains se conduisirent à-peu-près comme s'ils étoient entrés dans leurs vues. Ce n'est pas qu'ils ne sentissent l'inconvénient que devoit avoir pour eux cette politique funeste; mais une nécessité fatale les entraînoit à leur ruine. Depuis longtems le service militaire étoit chez eux une véritable servitude dans son principe. On arrachoit aux villes leurs citoyens, aux campagnes leurs cultivateurs, à tous les arts leurs éleves, pour en faire des soldats qui commençoient par détester les armes, & finissoient par les abandonner à l'ennemi, ou par en

abuſer en ſe livrant à la licence. Ammien Marcellin remarque que juſqu'à ſon tems les Gaulois avoient été la ſeule nation qui n'eût point eu recours à un moyen honteux pour s'exempter de la milice.

On peut donc dire que l'averſion pour les armes étoit l'eſprit général de tous les peuples qui compoſoient l'empire Romain : la néceſſité de fournir des miliciens étoit donc pour eux une ſervitude & par conſéquent une cauſe de dépopulation. Les malheurs des armes Romaines en multipliant les levées, fortifioient cette premiere cauſe, & étoient eux-mêmes une ſeconde cauſe de la diminution continuelle que l'on remarquoit dans le nombre des habitans de l'empire.

Mais rien ne fut plus funeſte que la mauvaiſe adminiſtration des finances, dont les abus croiſſoient à proportion des beſoins. Les malheureux provinciaux ne pouvoient compter ni ſur l'argent qu'ils tiroient de leurs denrées ſuperflues, ni ſur les proviſions qu'ils avoient réſervées pour leur ſubſiſtance; & forcés de garder des terres ingrates qu'ils cultivoient à peine, ils ne pouvoient s'affranchir du joug que par la révolte ou par la fuite. Le ſeul moyen qu'ils euſſent

d'adoucir leur ſort, étoit de ſe refugier chez les Barbares, ou de les recevoir dans leurs murs. Lorſque ces moyens funeſtes leur manquoient, la ſeule conſolation qui leur reſtoit étoit de ne pas perpétuer leur miſere en laiſſant après eux une poſtérité dévouée aux mêmes calamités.

Enfin, & ce ne fut pas la moindre cauſe du vuide que l'on remarqua dans toutes les provinces, des fortunes conſidérables qui ne conſiſtoient alors que dans la poſſeſſion d'un vaſte domaine, avoient donné un petit nombre de maîtres à des provinces entieres. C'étoit autant de perdu pour l'empire, puiſque dans ces terres immenſes que poſſédoient les grands propriétaires, on ne voyoit que des colons ou des eſclaves. Mais du moins ces terres, qui ne nourriſſoient déja plus de citoyens lorſque l'empire étoit encore floriſſant, produiſoient encore des récoltes abondantes, & fourniſſoient aux dépenſes de leurs maîtres & à celles de l'état. Il en fut tout autrement lorſqu'il n'y eut plus de provinces que les Barbares n'euſſent parcourues. Par tout où ils s'approprierent les eſclaves & les colons, s'ils étoient originaires du pays; ou ils les appellerent à la liberté & aux armes.

s'ils étoient Barbares, & le nombre de ces derniers étoit prodigieux.

On a vu un exemple de ce que je dis ici dans l'histoire d'Alaric : dès-lors les grandes terres dénuées de cultivateurs devinrent de grands deserts, & ce qui est un grand mal dans un état, le droit de propriété ne fut plus que le droit barbare de soustraire la terre à sa destination.

Je ne parle point des autres causes de dépopulation qui existent encore parmi nous, & qui commençoient dès-lors à être consacrées par la religion. Il me suffit d'avoir prouvé que l'empire n'avoit pas besoin du fer des Barbares pour devenir une affreuse solitude, que c'étoit assez des vices qui régnoient dans toutes les parties du corps politique pour le dépeupler, & que les peuples qui l'envahirent purent s'y établir sans exterminer & même sans dépouiller les anciens habitans. Aussi ne voyons-nous point qu'il se soit fait aucune transmigration des peuples d'une province dans une autre province pour faire place aux Barbares qu'on y recevoit ou qui s'y établissoient. Ces transmigrations n'eurent lieu que dans des cas pareils à celui où Odoacre réduisit le Norique Ripense en une affreuse so-

litude. C'eſt auſſi par cette raiſon, & parce que les Barbares comptoient entre les ſources de leurs richeſſes, le voiſinage des villes Romaines, que ces villes ſubſiſterent au milieu de leurs poſſeſſions, & qu'elles conſerverent l'ancienne forme de leur adminiſtration dans le ſein de la Barbarie. C'eſt ainſi que ſous le gouvernement juſte & pacifique de Theoderic, nous verrons renaître des provinces qui ſembloient ne devoir plus exiſter. C'eſt ainſi que nous retrouverons dans la Pannonie en particulier des provinciaux, des villes municipales, & tout ce qui conſtituoit une province Romaine. Nous avons pourtant vû que dès le tems d'Alaric, Sozomène appelloit cette contrée une terre des Barbares; nous l'avons vue partagée entre les trois princes des Oſtrogoths, & recevant dans ſon ſein cette nombreuſe nation.

Le pays poſſédé par Theodemir comprenoit, ainſi que je l'ai dit, la partie la plus occidentale de cette province, & entre autres la ville de Vindibone; Videmir en occupoit le centre, Valamir, l'aîné des trois freres, avoit choiſi la partie la plus orientale, dans laquelle devoit être Sirmium, juſqu'où s'étendoit, ſelon Jornandès, le pays poſſédé

par les Ostrogoths. Mais on peut assurer qu'après la mort de Valamir, son frere Theodemir lui succéda dans la possession de Sirmium & de la Pannonie orientale, peut-être même s'y transporta-t-il avec tous ses anciens sujets, puisque son fils Theoderic dit dans un de ses rescrits que *la Pannonie Sirmienne avoit autrefois été la* demeure des Goths. Or si en cet endroit il a voulu distinguer deux ou plusieurs Pannonies, il y a tout lieu de croire que celle dont il parle, avoit appartenu à son pere. Il est d'ailleurs certain que Theodémir succéda à cette royauté éminente dont avoit été revêtu Valamir, & tous les faits que nous allons rapporter indiquent au moins que lui & son fils occupoient la Pannonie orientale pendant le tems qui précéda leur émigration.

Var. lib. III, p. 62.

Mais si la Pannonie Sirmienne *étoit* la plus orientale des provinces de ce nom, ainsi qu'on ne peut en douter, puisque Sirmium étoit situé sur la Save, & que cette riviere bornoit à l'orient tout ce qui portoit le nom de Pannonie, quelle étoit donc cette Pannonie intérieure qu'habitoient, suivant Jornandès, les Sadares & les Satages? Cette difficulté m'a déja arrêté lorsque j'ai parlé des guerres de Valamir; elle m'a même

P. 53.

empêché d'assurer que les Satages fussent le même peuple que les Satagariens, dont Jornandès parle en un autre endroit, & qu'il dit s'être établis avec les Scyres & les autres Alains dans la basse Mœsie & dans la petite Scythie. Je ne reviendrois point à cette question, s'il ne s'agissoit pas ici de savoir quels étoient les voisins des Ostrogoths à l'orient, quels peuples durent passer sous leur domination par une suite des évenemens dont nous allons rendre compte, & quelle révolution ces évenemens produisirent dans l'état des peuples Barbares, dont nous écrivons l'histoire.

Je me flatte d'avoir trouvé la solution de la difficulté que je viens de proposer dans une des nouvelles de Justinien. Procope dit positivement que ce prince étoit né à Tauresium, qui étoit une ville de la Dardanie d'Europe ; qu'ayant fortifié cette ville, il lui donna le nom de premiere Justinienne, & voulut qu'elle devînt le siege des archevêques d'Illyrie. L'arrangement dont parle Procope en cet endroit, fait le sujet de la onzieme nouvelle de Justinien. L'éditeur de Bâle a déja observé que cette constitution a été tirée d'un manuscrit très-peu correct, & on y trouve en effet des fautes grossieres. Une des plus remarquables

De Ædificiis, lib. IV, c. 1.

est celle par laquelle on a substitué Firma & la cité Fermentane au véritable nom de la ville Sirmium. Ce que la Loi dit de cette ville rend la faute palpable & la correction facile : « Elle fut, » dit-on, le siege de la préfecture d'Illy- » rie, & la métropole eccléfiastique de » cette grande province ; mais ce pays » ayant été ravagé au tems d'Attila, » Apennius qui étoit alors préfet du pré- » toire, s'enfuit de cette ville à Thessa- » lonique, & la prérogative eccléfiasti- » que ayant suivi la préfecture, l'évê- » que de Thessalonique s'appropria cette » prérogative non de sa propre autori- » té, mais à la faveur du déplacement » de la préfecture. Cependant comme » les provinces qui restent de cette pré- » fecture sont trop éloignées de la Ma- » cédoine, & qu'il n'est pas convena- » ble que leurs habitans que la guerre » occupe continuellement, soient obli- » gés d'aller chercher dans une pro- » vince éloignée les secours que leur » doivent l'autorité civile & le saint » ministere ; nous voulons que l'évêque » de la premiere Justinienne soit non- » seulement métropolitain, mais encore » archevêque, & que les autres provin- » ces soient soumises à son autorité. Ces » provinces sont la Dace Méditerranée,

» la

» la Dace Ripense, la seconde Mœsie,
» la Dardanie, la Prévalitaine, la se-
» conde Macédoine, & cette partie de
» la seconde Pannonie, qui est dans la
» cité de Bacces; & comme la seconde
» Pannonie n'est pas éloignée de la Dace
» Méditerranée, il nous a paru néces-
» saire de placer la préfecture dans
» la Pannonie, notre très-heureuse
» patrie ».

Il faut convenir que malgré la correction que j'ai déja faite au texte de cette loi, elle est encore presque inintelligible. On ne sait ce que c'est que cette partie de la seconde Pannonie qui est dans la cité de Bacces, & on ne comprend pas mieux comment Justinien en plaçant la préfecture (ou le siege du préfet) dans la Pannonie, la plaçoit dans sa patrie, puisqu'on avoit toujours distingué la Pannonie de la Dardanie. La rubrique de la loi porte qu'elle a pour objet de soustraire à l'évêque de Thessalonique, & de soumettre à un archevêque particulier les cités qui reconnoissent l'empire Romain dans les environs de Biminacium. Cette derniere ville n'est pas différente de celle de Viminacium dont nous avons souvent parlé, & qui étoit une ville de la Mœsie, suivant la table de Peutinger, & suivant

Notit. orient. c. 153. la notice de l'empire, où ce nom se trouve répété jusqu'à trois fois.

Les cités voisines de celle-là n'avoient donc rien de commun, ce semble, avec la Pannonie, d'autant que Viminacium étoit situé à l'extrémité opposée de la premiere Mœsie. Quant à la cité de Bacces, il paroît qu'elle est la même dont il est parlé dans la notice, à l'occasion d'une cohorte qui y avoit été levée, & qui s'appelloit aussi Ibid. c. 152. Valeria; d'où l'on pourroit conclure que *Bacces* est la *Bachia* de Ptolémée, & étoit par conséquent une ville de la Pannonie, qu'on appella aussi Valerie. Mais comme on ne peut pas dire que Justinien ait établi le siege de la préfecture d'Illyrie dans cette cité, il faut dire ou que la Pannonie avoit toujours compris & comprenoit encore la Dardanie, ce qui est faux, ou que c'est encore une faute dans le texte de la loi, ou enfin que Justinien ou quelqu'un de ses prédécesseurs, ayant perdu ou n'ayant pû recouvrer la véritable Pannonie, érigea une nouvelle province de ce nom à l'orient de la Save, & dans la contrée où avoit été la Dardanie.

Cette derniere opinion me paroît la plus vraisemblable; je doute même que Justinien ait possedé au-delà de la

Save une ville aussi peu célebre que Bacces, tandis qu'il n'auroit pas recouvré Sirmium & le reste de la Pannonie. Aussi Procope ne fait-il aucune mention de cette province, ni de ses villes dans son traité des Edifices. Mais en ce cas il ne faudra plus s'étonner que Jornandès, après avoir dit que la domination des Ostrogoths s'étendoit à l'orient jusqu'à Sirmium, ait encore parlé d'une Pannonie intérieure habitée par le même peuple qu'il avoit auparavant placé dans la Mœsie inférieure. Cet auteur pouvoit savoir qu'il y avoit une Pannonie à l'orient de la Save, & que c'étoit dans cette partie de l'ancienne Mœsie qu'habitoient les Satagariens en particulier. D'ailleurs Jornandès n'est pas fort scrupuleux sur le choix des noms par lesquels il désigne les provinces & les villes, & il emploie indifféremment ceux qui avoient été autrefois en usage, & ceux qu'un usage & un réglement moderne y avoient substitués. C'est ainsi que dans un endroit que nous allons transcrire, il nomme *Ulpiane* une ancienne ville de ce nom, que Justinien avoit rétablie & qu'il avoit appellée *la seconde Justinienne* : Procope les place aussi dans la Dardanie. *Proc. de ædific. l. IV, cap. 1.*

J'ai cru ces remarques nécessaires

pour l'intelligence des faits que je vais rapporter. Je dois encore observer que Singidon étoit une ville de la Dace Ripense, & étoit par conséquent située à la droite de la Save & au milieu des terres accordées aux Sarmates & aux Cémandres.

Procope. ibib. c. 5. & de bel. Gosh. l. III, c. 33.

J'ai dit ailleurs que Théoderic, fils de Théodemir, avoit été envoyé en ôtage à Constantinople à l'âge de huit ans, & vers l'an 465. Comme les exploits de ce prince & les grandes révolutions, dont il fut l'auteur, doivent désormais nous occuper, je crois qu'il sera à propos de le faire connoître. Son nom étoit Théoderic, que l'on écrivoit aussi Théodoric. Marcellin dit qu'il fut surnommé Valamir, mais je crois que c'est une méprise dont voici la cause; les Grecs le croyoient fils de Valamir, & le désignoient le plus souvent par une périphrase qui est particuliere à cette langue, & qui signifie, à la lettre, *celui de Valamir*. J'avoue que l'erreur des Grecs est singuliere; mais elle ne prouve que le peu de soin qu'ils avoient de s'instruire de ce qui se passoit chez les Barbares. Le peu que nous savons des exploits de Valamir suffit pour que nous puissions en conclure qu'il se fit un grand nom chez les Grecs. Théodemir, qui,

Marcell. com. chr.

pendant la plus grande partie de ſon regne, habita loin de leurs frontieres, dut leur être à peine connu. La derniere expédition qu'il entreprit contre l'empire d'Orient ne le fit guere mieux connoître : ſon fils Théoderic y joua le principal rôle, l'acheva, & en recueillit ſeul le fruit ; enſorte que les hiſtoriens ne trouvant aucun perſonnage un peu célebre entre Valamir & Théoderic, n'héſiterent point à dire que l'un étoit fils de l'autre : mais ils ſe tromperent aſſurément ; car il eſt impoſſible de donner là-deſſus un démenti à Jornandès & à Caſſiodore. J'ai déja rapporté ce qu'on lit dans le premier de ces auteurs touchant la naiſſance de Théoderic. Son autorité n'eſt point différente ſur ce point de celle de Caſſiodore, & la fortifie même, puiſque Jornandès a dû ſavoir par lui-même ce qu'il avoit lû dans l'hiſtoire des Goths. Je parlerai de cette hiſtoire, & je dirai quel cas on en doit faire, lorſque l'occaſion ſe préſentera d'en faire connoître l'auteur. La perte de cet ouvrage eſt d'autant plus grande qu'elle paroît irréparable ; mais quoiqu'elle nous empêche de vérifier l'extrait qu'en a fait Jornandès, nous pouvons appuyer le témoignage de celui-ci d'une énumération des rois Goths

laquelle se trouve dans une lettre de Cassiodore au sénat, & dont j'ai déja transcrit une partie : elle finit par les noms de « Thorismund, dont on vantoit la chasteté ; de Valamir, dont la fidélité » avoit été célebre ; de Theudimer ou » Théodemir, dont on louoit sur-tout » la piété, & de Théoderic, dont les » Romains avoient eux-mêmes connu » la patience ». On voit au moins par cette énumération qu'entre Valamir & Théoderic régna Théodemir ; & ce qui prouve d'ailleurs que la flatterie n'a point eu de part à ce que Jornandès dit de la naissance de Théoderic, c'est qu'il le fait naître d'une concubine dont il n'a pas même oublié le nom, nous prouvera la suite de cette histoire que ce prince eut un frere & plusieurs sœurs, [illegible]ue n'a pas dit Jornandès ; mais sur ce point on peut en croire les historiens Grecs.

Var. l. XI, pag. 256.

Je ne m'arrêterai point ici à réfuter une fable impertinente qu'un compilateur du huitieme siecle a mise sous le nom d'Idace. Cet écrivain, dont l'ignorance surpassoit encore l'impudence, distingue deux Théoderics, l'un qui étoit Goth, & dont le pere étoit un roi nommé Théodore ; l'autre qui étoit Macédonien du côté de sa mere nommée

Canis. lect. Anth. & Basnag. tom. II, part. I, p. 188 & & suiv.

Lilia, & du côté de son pere nommé aussi Théodore. Ce Théodore & cette Lilia avoient été esclaves d'un patrice nommé Idace, dont la femme s'appelloit Eugenia. Peu importe aux lecteurs de savoir toutes les absurdités que le compilateur débite sur leur mariage & sur la naissance de leur fils.

Théoderic qui régna depuis sur les Goths & sur les Romains, & qu'on appella le Macédonien par la raison que je viens de dire, étoit né loin du trône. Idace & Eugenia, qui n'avoient point d'enfans, l'en approcherent en l'adoptant. L'empereur Léon voulut qu'il servît dans les troupes d'Orient, & s'en trouva bien; mais peu s'en fallut que Théoderic n'eût sujet de se repentir des grands services qu'il avoit rendus à l'état; si un sénateur nommé Ptolemée n'avoit pris sa défense, il succomboit sous les efforts de l'envie.

Cependant les Goths avoient ravagé Rome & possedé l'Italie, & s'étoient ensuite soumis de leur plein gré à l'empereur Léon. Vers ce tems-là, les Italiens étoient tourmentés par le roi Odoagre, par les Herules & par les autres nations voisines. Ils députerent donc à l'empereur Léon: (car le romancier ne connoît point d'autre

empereur) pour le prier de leur envoyer Théoderic en qualité de patrice, afin que, sous son commandement, ils pussent résister à leurs ennemis. Théoderic fut envoyé en Italie, livra aux Herules plusieurs combats dans l'un desquels il *s'enfuit à Ravenne*, prit enfin leur roi avec sa femme & ses enfans, *les fit mourir & détruisit la nation des Hérules*. Ses succès augmenterent la rage de ses envieux : ils engagerent l'empereur à le rappeller dans l'intention de le faire périr. Théoderic obéit & se rendit à Constantinople suivi de douze mille Goths ; car c'étoit à leur tête qu'il avoit vaincu les Herules. Il fut mis dans les fers ; mais son ami Ptolemée le tira encore d'embarras, & il retourna à Rome. Il fit ensuite la guerre aux Avares ; (qui n'existoient point alors en Europe), aux Vandales, & aux Suéves, courut de nouveaux dangers par la perfidie de Leon, en fut préservé par Ptolémée, régna vingt-cinq ans avec les Goths, & en tout trente-deux ans en Italie.

Voilà en abregé le contenu d'un long chapitre intitulé la *Nativité de Théodoric.* Comme j'aurai peut-être encore occasion de parler de cette fable, je ne m'y arrêterai point ici, & je me contenterai d'observer qu'elle contient plusieurs

traits qui ne peuvent convenir qu'au véritable Théodoric ; mais qu'il faudroit avoir perdu tous les monumens historiques, ou les ignorer, pour s'en laisser imposer par un roman aussi destitué de vraisemblance.

Il faut donc s'en tenir quant à la naissance de Théoderic, aux seuls auteurs qui n'ont pû l'ignorer, & dont le témoignage se trouve consigné dans l'histoire mêlée, avec cette petite différence que la mere de Théoderic y est appellée Erilerva. *Lib. xvi p. 99.*

Si nous devons en croire Théophane, ce prince mit à profit le tems qu'il passa à Constantinople en qualité d'ôtage. Ce qu'en dit cet annaliste est remarquable : « Théoderic fils de Valamir, s'étoit acquis chez les Romains & chez les Barbares la réputation d'un prince courageux, prudent, & même lettré ; car » dans le tems que son pere Valamir, » contemporain de Léon, régnoit sur les » Goths après avoir succédé aux fils » d'Attila, il demeura à Constantinople » comme ôtage, & y fréquenta les meilleurs maîtres ». Ennodius ne parle pas moins avantageusement du séjour que Théoderic fit dans la Grece. « Il y fut » élevé dans le sein de la politesse, & » profita si bien des leçons qu'il y reçut, » qu'à la joie que causerent ses pro- *Theoph. chronograp. hi. Byzant. p. 90.* *Panég. Théod. bibl. PP. tom. v, p. 371.*

» grès, se joignit bien-tôt l'espérance » d'avoir en lui un puissant défenseur ». C'étoit une partie de la politique des Grecs d'inspirer aux princes Barbares le goût de leurs arts, de leur magnificence, & de leurs plaisirs. Théoderic mit à profit l'attention qu'on eut de l'instruire; mais on vit bien-tôt qu'il avoit reçu du Ciel une de ces ames vigoureuses qu'on instruit en voulant les corrompre, que l'on adoucit par ce qui amollit les autres, & qui convertissent, pour ainsi dire, en leur substance, le poison qu'on leur présente. Ce que je dis ici, sur la foi d'Ennodius & de Théophane, devroit souffrir une exception semblable au paradoxe que l'on a avancé touchant le restaurateur de l'empire d'Occident. Les Goths mécontens de l'éducation qu'Amalasunte, fille de Théodoric, donnoit à Athalaric, lui firent remarquer que le roi qu'ils regrettoient, « ne leur avoit été enlevé qu'après avoir » conquis un grand nombre de provinces, & s'être emparé d'un royaume » étranger, quoiqu'il n'eût jamais fait la » moindre étude des lettres ». C'est Procope qui rapporte ce fait; mais il nous en fournit lui-même la réfutation, lorsqu'il nous apprend quelle éducation avoit reçue Amalasunte, fille de Théo-

Charlemagne.

Proc. de bel. Got. l. 1, c. 2.

deric. Ce prince nous dira lui-même de quelles connoissances Amalberge, sa niece, avoit l'esprit orné. Est-il vraisemblable qu'un prince aussi ignorant que les Goths le représentoient après sa mort, eût fait apprendre à sa fille & à sa niece, ce qu'il ignoroit & ce qu'il auroit dédaigné de savoir? Il y a beaucoup plus d'apparence que les ennemis d'Amalasunte n'étoient pas de bonne foi, ou qu'étant les plus ignorans d'entre les Goths, ils ne s'étoient jamais apperçus que leur roi en sût plus qu'eux. Si cela est, c'est un trait de plus que l'on doit ajouter à l'éloge de Théoderic. Si l'on en croit Ennodius, la figure avantageuse qu'il avoit reçue de la nature, doit aussi faire partie de cet éloge : il étoit d'une grande taille, il avoit l'air majestueux, le teint blanc & les joues vermeilles; la colere le rendoit terrible; la sérénité & la gaieté sembloient résider sur son visage, suivant que l'occasion exigeoit l'une ou lui permettoit l'autre. Enfin, la nature l'avoit formé de maniere que tout autre que lui auroit pû devoir beaucoup à sa figure, & que la royauté lui dut dans la suite une partie de l'éclat dont il la fit briller.

Panég. p. 378.

Nous n'ajouterons rien, pour le présent, à cette esquisse d'un des plus beaux

portraits dont la nature ait fourni l'original. Nous devons faire connoître Théoderic par ses actions avant de rassembler les autres traits sous lesquels les auteurs les mieux instruits ont eû soin de le représenter.

Jornan. c. 55. Théoderic avoit atteint sa dix-huitieme année, lorsque Leon le renvoya à son pere. Théodemir ne l'avoit point vu partir, dix ans auparavant, sans souffrir tout ce que souffre en pareil cas un pere qui n'est pas sourd à la voix de la nature. Léon & son gendre Zénon, ne durent pas non plus s'en détacher sans qu'il leur en coûtât beaucoup. Histoire Misc. l. xv. On dit que l'un & l'autre avoient conçu pour lui une tendre amitié. Mais soit qu'ils comptassent assez sur lui pour espérer qu'il leur seroit plus utile auprès de son pere qu'à Constantinople, soit que Théodemir le redemandât, & qu'il fût en droit d'exiger qu'on le lui rendît depuis qu'il avoit atteint l'âge où l'on entroit dans la classe des hommes faits, ce qui me paroît très-croyable; soit enfin que l'empereur eût alors besoin de Théodemir, le jeune Théoderic quitta Constantinople, & vint retrouver son pere. Léon envoya en même tems des présens considérables à ce prince, ce qui peut indiquer le besoin qu'il avoit alors de lui.

Il n'y avoit pas long-tems que Théoderic étoit à la cour de son pere, & il n'avoit pas encore achevé sa dix-huitieme année, lorsqu'il rassembla autour de lui les vassaux de Théodemir, se fit joindre par ses propres vassaux & par tous ceux qui lui étoient affectionnés, & de tous ces guerriers choisis forma un corps de six mille hommes, avec lequel il se mit en campagne, à l'insçu de son pere, descendit le Danube, passa la Save, & entra dans le pays de Babai, roi des Sarmates. Ce prince enflé d'une victoire qu'il avoit remportée sur Camundus, général Romain, avoit joint à cet avantage souvent chimérique, la conquête beaucoup plus réelle de la ville de Singidon; ensorte qu'il pouvoit devenir un voisin aussi dangereux, qu'il avoit toujours été peu affectionné aux Ostrogoths. Théoderic lui livra bataille, le tua, [illegible] sa famille prisonniere, pilla toutes ses richesses, & alla lui-même apprendre à son pere qu'il étoit victorieux. Une seconde expédition lui valut la conquête de la ville de Singidon, qu'il garda, quoiqu'elle eût été prise sur les Romains, & qu'elle dût leur appartenir.

Il est incertain si ce ne fut pas-là un sujet de mésintelligence entre les deux nations: mais ce n'étoit pas aux Ostro-

Jornan. c. 56. goths à craindre une rupture. Ils faisoient la guerre par nécessité ; les pensions que leur payoient les Romains ne suffisoient point à leur subsistance ; & lorsqu'ils ne pouvoient pas y joindre les dépouilles de leurs voisins, ils se trouvoient dans une extrême misere. Outre ce motif général qui les portoit à faire sans cesse de nouvelles entreprises, ils avoient alors une raison particuliere de faire la guerre, & de la faire aux Romains plutôt qu'aux peuples Barbares qui les environnoient. Genseric & Euric les sollicitoient vivement de prendre les armes, & d'attaquer les deux empires : Genseric sur-tout leur avoit proposé un traité par lequel ils se seroient engagés à attaquer l'empire d'Orient, tandis que les Visigoths tomberoient sur l'empire d'Occident. Euric, qui peut-être mettoit plus de méthode dans ses négociations avec les peuples de l'Europe, parce qu'il avoit plus de liaisons avec eux, & qu'il lui importoit davantage de prévenir les grandes révolutions, Euric, dis-je, empêchoit les Ostrogoths de faire la guerre à ses alliés, & vouloit qu'ils attaquassent tout-à-la-fois les deux empires.

Jornan. c. 47.

c. 56. Jornandès suppose que ce furent les Ostrogoths qui demanderent à grands

tris que Théodemir les menât à la guerre, lui laissant le choix de l'ennemi, pourvu qu'il leur fournît l'occasion de s'enrichir. Ce seroit peut-être une preuve que Genseric & Euric avoient négocié avec la nation autant & plus qu'avec son roi. Le même auteur ajoute que Théodemir cédant à leurs instances, fit venir son frere Videmir, & lui proposa de tirer au sort pour savoir lequel des deux empires devoit écheoir à chacun d'eux; après quoi il l'exhorta à entrer en Italie, où régnoit alors l'empereur Glycérius, tandis que lui-même, qui étoit le plus puissant, attaqueroit aussi le plus puissant des deux empires. Videmir accepta la proposition de son frere, & entra en Italie dans le tems & avec les succès dont j'ai déja fait mention.

J'ai aussi observé que Jornandès est le seul historien original qui ait parlé de l'expédition des deux Videmir; il en est de même de l'entreprise que Théodemir fit sur l'Illyrie & sur la Thrace; car on ne doit tenir aucun compte du compilateur qui a copié Jornandès, & qui ne l'a abrégé que pour le défigurer. Mais le récit que fait celui-ci des derniers exploits de Théodemir n'est pas justifié par un monument aussi respecta-

ble que l'est celui que nous avons cité touchant l'expédition de Videmir. Nous avons vu que le principal motif de la seconde guerre que les Ostrogoths firent à l'empire d'Orient avoit été la comparaison qu'ils avoient faite de leur état avec celui dont jouissoit Théoderic, fils de Triarius ; mais je n'oserois assurer que ce même motif ait animé Théodemir, lorsqu'il entra pour la derniere fois dans les provinces de l'empire. Le sort du fils de Triarius étoit alors bien changé ; Triarius avoit donné sa sœur en mariage au célebre Aspar, ensorte que Théoderic étoit cousin germain d'un de ses fils, puisqu'Aspar eut un fils de chacune de ses trois femmes. Le nom du troisieme qui étoit Goth, me fait croire que la tante de Théoderic fut la troisieme femme d'Aspar, & qu'ainsi elle put vivre assez long-tems pour protéger efficacement le fils de Triarius, tant que son mari gouverna l'empire. Théoderic dut autant souffrir de la mort du patrice, qu'il avoit profité de sa faveur, & il y a beaucoup d'apparence que la révolution arrivée à la cour de Constantinople, l'obligea d'en sortir pour aller se mettre à la tête de son peuple. Au moins paroît-il que vers la fin du regne de Léon, il faisoit son séjour

Theoph. hist. Byz. p. 87.

dans la Thrace où l'on ne peut douter qu'il n'eût ses établissemens, ainsi que plusieurs autres tribus de la même nation.

Il s'en falloit donc beaucoup que le sort de ce patrice fût digne d'envie, & l'on seroit tenté de croire que Théodemir fut son allié contre Léon, puisque l'autorité de Jornandès ne nous permet pas de dire qu'il le fut de Leon contre Théoderic. Il est du moins certain que le fils de Triarius se ligua avec les Vandales qui étoient alliés de Théodemir. C'étoit assez l'usage des Barbares de faire cause commune entre eux & de réunir leurs forces pour ruiner l'empire, sauf à reprendre ensuite leurs inimitiés particulieres. Cette conjecture est confirmée par la facilité avec laquelle Théodemir surmonta tous les obstacles qu'il devoit rencontrer dans l'exécution de son entreprise.

Il falloit que ce prince passât la Save pour entrer dans l'Illyrie orientale, & le passage de cette riviere pouvoit lui être disputé par les Sarmates & les soldats Romains. Les premiers étoient les mêmes que Théoderic avoit vaincus, mais apparemment il ne les avoit pas subjugués; cependant il n'en coûta à Théodemir que des menaces pour se

Jornand. c. 56.

débarrasser des uns & des autres. Ils n'auroient pas osé se mesurer avec une armée aussi nombreuse que devoit l'être celle de Théodemir, & ils se trouverent trop heureux qu'il eût bien voulu les menacer lorsqu'il pouvoit les accabler. Ce premier succès fut d'un bon augure pour le reste de l'entreprise, & Naissa fut attaquée : c'étoit une des principales villes de l'Illyrie, & Théodemir crut ne devoir s'en rapporter d'un siege de cette importance qu'à lui-même & à son fils. Pendant qu'il l'attaquoit, ou qu'après l'avoir prise, il s'y reposoit avec la plus grande partie de son armée, un gros détachement qu'il avoit envoyé en-avant par le château d'Hercule, s'emparoit de la ville d'Ulpiana & la pilloit; puis s'avançant toujours davantage, il se rendoit maître de plusieurs défilés que n'avoient jamais passés les Ostrogoths, & qui les conduisirent dans la Thessalie, où, suivant Jornandès, ils s'emparerent d'Héraclée & de Larisse.

Le même historien prétend que Théodemir, après avoir appris ces grands succès de son avant-garde, quitta Naissa, y laissant une garnison peu nombreuse, & se mit en marche vers la Thessalie, où il assiégea Thessalonique;

mais l'historien des Goths confond en cet endroit ce qui arriva sous le regne de Théodemir, & ce que fit Théoderic après la mort de son pere & après celle de Léon.

Il paroît donc que l'on doit réduire les conquêtes de Théodemir à la prise de Naissa, d'Ulpiane, & de quelques autres villes de l'Illyrie; & le silence que les historiens Grecs gardent sur cette expédition, pourroit nous faire croire qu'elle passa sous le nom de Théoderic, fils de Triarius. Enfin Leon se lassa d'une guerre malheureuse, & envoya vers les Barbares qui étoient dans la Thrace le silentiaire Logius pour les exhorter à la paix. L'ambassade fut très-bien reçue, & aussi-tôt les Barbares dépêcherent quelques-uns d'entre eux à Constantinople pour témoigner à l'empereur combien ils desiroient son amitié, & pour lui faire les trois demandes suivantes. 1°. Que Théoderic, leur général, fût mis en possession de l'héritage qu'Aspar lui avoit laissé; 2°. qu'il lui fût permis de demeurer dans la Thrace; 3°. qu'il fût fait général des troupes qu'Aspar avoit commandées.

Malch. excerpt. hist. Byz. tom. 1. p. 63.

L'empereur rejetta les deux premiers articles, & répondit sur le troisieme qu'il consentoit à faire Théoderic duc,

ou général, pourvû qu'il voulût être son fidele ami. Cette réponse n'ayant point contenté Théoderic, il envoya une partie de son armée dans les plaines de Philippe, & marcha lui-même avec le reste contre Arcadiopole, dans le dessein de l'assiéger. Il avoit fait de grands préparatifs pour ce siege; mais il ne put pourtant pas venir à bout d'enlever la place de vive force. Il fallut qu'une famine affreuse, contre laquelle la garnison & les habitans lutterent pendant long-tems, dans l'espérance d'être secourus, les forçât enfin de se rendre aux assiégeans. L'armée que Théoderic avoit envoyée du côté de Philippe, se borna à ravager & à brûler le territoire de cette ville, & ne fit aucun autre exploit remarquable.

Cependant la disette se mit aussi dans le camp des Goths, & les força à leur tour d'envoyer des ambassadeurs à l'empereur pour lui demander la paix. Elle fut conclue à ces conditions : 1°. que l'on payeroit annuellement aux Goths la somme de deux mille livres d'or ; 2°. que Théoderic seroit fait général des deux compagnies les plus considérables qu'il y eût auprès de l'empereur ; 3°. que hors des terres de l'empire, Théoderic seroit empereur des Goths, (ou

plutôt qu'il en seroit prince indépendant, ce que signifie proprement le titre d'Αυτοκρατορ attribué à Théoderic par cet article, & différent de Βασιλευς, que l'article précédent donne à Leon;) 4°. que l'empereur ne recevroit aucun transfuge qui auroit abandonné le prince des Goths; 5°. que Théoderic feroit la guerre à qui l'empereur le lui ordonneroit, *excepté les seuls Vandales.*

Ce traité fut conclu en la dix-septieme & derniere année de l'empereur Léon, c'est-à-dire, vers la fin de l'an 473, ou dans les premiers jours de l'an 474. Ainsi la premiere observation qu'il nous fournit est que Théoderic, fils de Triarius, avec lequel il fut conclu, faisoit la guerre à l'empereur Leon, lorsque Théodemir entra dans l'Illyrie. Or comme Jornandès dit positivement dans un de ses ouvrages que Théodemir mourut aussi-tôt après être entré dans l'Illyrie, il me semble que j'ai pu conjecturer avec fondement que la guerre qu'il fit à Leon fut, pour ainsi dire, cachée par celle que lui faisoit Théoderic, fils de Triarius.

De reg. success. p. 240.

Mais si l'on en croit Jornandès, écrivant l'histoire des Goths, il faudra ajouter que Théodemir traita avec Léon de même que le fils de Triarius, & en ob-

C. 56.

tint un grand établissement dont Bérée faisoit partie, & qui comprenoit tout le pays que Jornandès appelle Sium ou Suith, & que je crois avoir été enclavé dans la petite Scythie; en effet Malchus fait sortir son fils Théoderic de cette contrée, lorsqu'il a pour la premiere fois occasion de parler de lui.

Mais si la mort de Théodemir fut aussi prompte que le dit Jornandès, il y a peu d'apparence qu'il ait obtenu l'établissement dont nous parlons, ou que du moins il y ait lui-même conduit sa nation.

Léon mourut presque aussi-tôt après avoir traité avec le fils de Triarius, & avant d'avoir rempli les engagemens qu'il avoit contractés avec lui. La preuve en est que dans la suite, lorsque ce prince des Goths proposa des conditions de paix à Zénon, il demanda qu'on *exécutât les promesses* que lui avoit faites l'empereur Léon. Il en fut peut-être de même du traité conclu avec Théodemir, si jamais ce traité exista; ou bien Léon ne se débarrassa du fils de Triarius que pour faire la guerre à Théodemir avec plus d'avantage.



CHAPITRE X.

La mort de Léon rompt le traité fait avec le fils de Triarius. Le fils de Théodemir a toute la faveur de Zénon. Son rival est l'auteur de la révolte de Basilisque. Zénon doit en grande partie son rétablissement au jeune roi des Ostrogoths. Causes de la haine de Zénon pour le fils de Triarius & de la rivalité des deux Théoderics. Zénon rétabli tâche de se réconcilier avec le fils de Triarius. Il engage le fils de Théodemir à lui faire la guerre, & le trahit. Treve entre les deux rois. Zénon fait tous ses efforts pour la rompre, & assemble une armée. Il la licencie & veut que le fils de Théodemir fasse seul la guerre. Ce prince indigné ravage les terres de l'empire. Zénon se réconcilie avec le fils de Triarius, &, en sa faveur, dépouille de ses emplois le fils de Théodemir.

LÉON, qui avoit régné avec beaucoup de bonheur & d'autorité, n'avoit point eu contre Théoderic, fils de Triarius, cette haine implacable qu'inspire l'esprit de faction. Il s'étoit laissé séduire par Zénon, & avoit fait périr Aspar;

Théoderic avoit peut-être été lui-même en danger ; au moins avoit-il vu s'élever au comble de la faveur l'ennemi mortel de sa maison, & il avoit pris les armes. Léon qui ne le haïssoit point personnellement, n'avoit point hésité à racheter la ruine de ses provinces par un traité avantageux à son ennemi. Sa mort changea toute la face des affaires. Zénon qui lui succéda, sous le nom de son fils, & qui bien-tôt après fut lui-même revêtu de la pourpre, porta sur le trône les mêmes sentimens qu'il avoit eus lorsqu'il n'étoit encore què courtisan ; & le fils de Triarius dut voir avec effroi la souveraine puissance entre les mains de celui qui avoit conseillé l'assassinat d'Aspar, d'Ardabure, & de tous les parens qu'il avoit dans l'empire. Il y a apparence qu'il n'avoit demandé la permission de demeurer dans la Thrace que pour soustraire sa tête au danger qui l'auroit menacée dans une cour où l'on ne respectoit pas même le lieu sacré où s'assembloit le sénat.

Loin que Zénon eût les mêmes raisons de craindre & de haïr Théoderic, fils de Théodemir, il avoit, dit-on, lié une amitié étroite avec lui pendant le séjour qu'il avoit fait à Constantinople,

&

& ſi le roi des Oſtrogoths s'étoit ligué depuis avec ſon ennemi, il ne l'avoit fait que pour ruiner l'empire & s'y procurer un établiſſement ; ce qui ne pouvoit pas être le motif d'une haine perſonnelle. D'un autre côté, le fils de Théodemir devoit avoir repris toute l'ancienne jalouſie de ſa nation contre le fils de Triarius, depuis le traité conclu entre lui & l'empereur Léon. Le titre d'αυτοκρατορ des Goths ne pouvoit manquer d'être odieux à un roi des Oſtrogoths & à toute cette nation, puiſqu'il indiquoit clairement dans celui qui l'avoit obtenu, le deſir & l'eſpérance de ſe rendre le chef ſuprême de toute la nation, quoiqu'il ne fût point de la maiſon des Amales.

Mais quand il n'y auroit eu ni une amitié déja ancienne entre Zénon & le nouveau roi des Oſtrogoths, ni une jalouſie encore plus ancienne & fortifiée depuis peu entre les deux Théoderics, Zénon haïſſoit aſſez le fils de Triarius, & avoit aſſez de moyens de s'attacher le fils de Théodemir, pour qu'il ne cherchât pas & ne réuſsît pas à ſe faire un allié de l'un contre l'autre.

« Théodemir ſe voyant au lit de la » mort dans la ville de Cerres, appella à Jornand. c. 56

» lui les Goths, & désigna son fils Théo-
» deric héritier de son royaume. Sa mort
» suivit de près cette derniere disposi-
« tion. Zénon ne tarda pas à apprendre
» que Théoderic étoit devenu le chef de
C. 57. » sa nation : il en ressentit un véritable
» plaisir, & lui adressa une *lettre évocatoi-*
» *re*, par laquelle il lui ordonnoit de le ve-
» nir trouver à Constantinople. Théo-
» deric obéit, & Zénon, après lui avoir
» fait un accueuil très-honorable, le
» mit au rang des seigneurs de son pa-
» lais ». Il y auroit de la témérité à con-
tredire ce que nous venons de dire d'a-
près Jornandès : il est vrai qu'il s'ensuit
de-là que Théodemir étoit en paix avec
l'empire lorsqu'il mourut, & que Théo-
deric ne fit point alors la guerre ni à
Léon ni à Zénon : aussi n'ai-je point
prétendu qu'il ait fait, aussi-tôt après la
mort de son pere, les exploits qu'on at-
tribue à ce dernier. Ennodius qui ne
parle pas même de l'irruption de Théo-
demir, confirme le récit de Jornandès.
Panég. « Théoderic, dit-il, étoit encore dans
p. 371. » la fleur de la jeunesse; il n'avoit pas
» même encore eu le tems de faire con-
» noître ses talens & ses vertus; enfin
» il n'étoit pas sorti de l'adolescence,
» & les marques de la puberté ne rele-
» voient point l'éclat de son teint, lors-

» que la pourpre dont il fut revêtu, &
» les honneurs dont il fut décoré sous
» un gouvernement nouveau, répan-
» dirent la terreur dans l'ame de ceux
» qu'inquiétoit déja le changement ar-
» rivé dans les sentimens de la cour ».

Théoderic, fils de Triarius, & ses partisans, eurent sans doute la plus grande part à la crainte qu'inspira le parti que Zénon avoit pris de s'attacher le roi des Ostrogoths. Le traité conclu entre lui & l'empereur defunt, loin d'être exécuté, ne fut pas même ratifié; & cette révolution, en privant le fils de Triarius d'une grosse pension & des avantages immenses qu'il avoit cru se procurer, le menaça de plus grands encore, par le danger où il se trouvoit de voir passer ses sujets & ses partisans sous les enseignes d'un prince Amale & d'un favori qui étoit plus en état que lui de les faire subsister & de les récompenser. Mais si cette révolution mettoit dans un danger extrême la fortune du fils de Triarius, elle devoit aussi réveiller son courage & ranimer son parti. Il n'ignoroit pas les projets ambitieux de Basilisque, qui avoit compté pour leur exécution sur la puissance sans bornes du patrice Aspar; il y a même apparence qu'il avoit été dans la confidence de l'un &

de l'autre. Il profita de ces connoissances pour ranimer les espérances de Basilisque, & pour lui faire envisager la facilité qu'il devoit trouver dans l'exécution de ses anciens projets. C'est-là du moins ce que nous sommes autorisés à croire par le témoignage de Zénon lui-même, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Le parti que prit en cette occasion le roi des Goths de Thrace, étoit certainement le meilleur qu'il pût prendre. S'il eût attaqué l'empire, comme il l'avoit fait sous le dernier regne, il auroit eu contre lui des armées & des généraux fideles, & toutes les forces du roi des Ostrogoths. Le succès étoit incertain, & un revers pouvoit le ruiner sans retour. En attaquant secretement la personne de Zénon, il avoit pour lui la faction de Basilisque, celle de l'impératrice Vérine, l'inconstance du peuple, & sa haine pour les Isaures; le pis qui pouvoit lui arriver étoit d'être obligé de faire la guerre pour se mettre à l'abri des maux qu'il étoit sur le point d'éprouver. Dans l'un & l'autre cas il avoit encore pour lui la lâcheté de Zénon, & le peu d'expérience de son rival; mais ces deux avantages étoient beaucoup plus grands dans une conspiration bien

ménagée que dans une guerre ouverte que Zénon n'auroit pas faite par lui-même, & dans laquelle le courage des Ostrogoths & l'habileté de leurs autres chefs auroient secondé les talens encore naissans du jeune Théoderic. Nous avons vu qu'on n'avoit pas eu tort de compter sur la lâcheté de Zénon & sur cet engourdissement qui est la suite d'un long repos. « Zénon s'enfuit sans avoir » rendu de combat ; Basilisque qui n'a- » voit aucun droit au trône, s'y assit » tranquillement, comme on s'empare » d'un bien qui n'a point de maître ; » mais comme si l'épouvante à laquelle » il devoit sa grandeur, eût dû toujours » durer, il crut qu'il ne lui restoit qu'à » jouir de sa prospérité de la même ma- » niere dont il se l'étoit procurée ». Le fils de Triarius la partagea de même que sa sécurité ; on le vit reparoître à Constantinople & y fixer son séjour. Le seul chagrin qu'il eut, fut de voir le crédit dont jouissoit Harmatus, & l'éclat qui l'environnoit. On l'en consola en le créant général des armées de l'empire, & en le comblant de présens & de pensions.

Ennod. panég. ibid.

Suidas in Harmato.

Theop. chronog. hist. Byzant. p. 87.

Cependant Théoderic, roi des Ostrogoths, avoit subi la même destinée que la mort d'Aspar avoit auparavant fait

ſubir au fils de Triarius : il avoit été obligé de quitter Conſtantinople & d'aller ſe mettre à la tête de ſon peuple. « L'occaſion étoit belle, dit Ennodius, » pour donner une preuve éclatante de » ſa fermeté & de ſa générosité. Sans le » ſecours de l'expérience, guidé par la » ſeule nature & par cette lumiere qui » éclaire les belles ames, Théoderic ne put » ſouffrir que là où il étoit la meilleure » cauſe fût abandonnée, & encore moins » que les bienfaits dont on l'avoit com- » blé en tems de paix fuſſent inutiles en » tems de guerre à celui de qui il les » tenoit ». Théoderic étoit cet homme qui m'a fait dire ailleurs que dans le tems de l'adverſité, Zénon retrouva les ſeuls bienfaits qu'il eût peut-être bien placés. C'eſt un fait dont aucun hiſtorien Grec n'a fait mention, mais que l'on peut croire ſur la parole d'Ennodius. « Théoderic commençoit à peine » à attaquer l'uſurpateur, que celui-ci » s'enfuit, le laiſſa maître de l'empire, » & lui fournit par-là l'occaſion de faire » ce qui n'a point d'exemple dans toute » l'hiſtoire. On vit, pour la premiere fois, » un roi né ſur le trône rendre à un prince » banni une monarchie qu'il avoit ac- » quiſe au prix de ſon ſang. Théoderic » pouvoit garder ſa conquête ſans faire

» tort à sa réputation, mais il en partageoit l'honneur avec ses braves soldats ; il ne partagea avec personne celui d'avoir rendu l'empire à un fugitif, qui ne se croyoit pas encore sûr de sa vie. Enfin, ajoute le panégyriste, Théoderic eut également l'honneur de donner un diadême & de le défendre : quiconque régna dans ces contrées, y régna malheureux s'il n'aima pas ce héros ; s'il l'aima, il vécut dans sa dépendance ».

Si l'évêque de Pavie ne s'est pas rendu coupable de l'adulation la plus grossiere dans un discours qu'il adressoit à Théoderic lui-même vers l'an 506, 29 ans après l'évenement dont il parle, la mauvaise foi des historiens Grecs est impardonnable ; mais comme elle tenoit à leur vanité, elle n'a rien que de très-vraisemblable.

Ainsi finit la brillante fortune du fils de Triarius ; mais son malheur fut bien différent de celui d'Armatus, qui, peu auparavant, avoit été l'objet de sa jalousie. Celui-ci qui avoit, pour ainsi dire, épuisé sa fortune, perdit toutes ses faveurs avec la vie. Le roi des Goths ne perdit que ce qu'il étoit au pouvoir de Zénon de lui ôter, ses terres, ses pensions, & ses grades militaires ; & après

avoir perdu tout cela, il lui restoit encore le moyen de tout recouvrer. Il se retira dans la Thrace au milieu de son peuple, appella à lui ses fideles vassaux, en augmenta le nombre, & se mit bientôt en état de faire trembler Zénon. Le tems où les rois Barbares étoient ennemis de l'empire, étoit celui de leur plus grande puissance ; ce n'étoit pas tant l'effet de la négligence que produit la prospérité, qu'une suite nécessaire des dispositions dans lesquelles se trouvoient constamment les Barbares.

Malchi excerpt. hist. Byzant. t. 1, p. 59. Theop. chronog. pag. 87.

Le fils de Théodemir monta en quelque sorte sur le trône d'où avoit été précipité son rival, en même tems que Zénon s'assit sur celui qu'avoit quitté le tyran. Comblé d'honneurs & de biens, on put l'accuser de jouir de sa fortune présente & de négliger les moyens de la conserver. Son antagoniste profita de cette négligence ou des avantages que lui offroit, pour devenir plus puissant, la différence qu'il y avoit entre son état & celui de Théoderic ; & bientôt Zénon craignit plus le fils de Triarius relégué dans la Thrace, qu'il ne compta sur la puissance du fils de Théodemir. Il résolut donc de traiter avec le roi des Goths pendant qu'il pouvoit encore le faire à des conditions raisonnables. Pour

cet effet il lui envoya des ambassadeurs qui avoient ordre de lui dire qu'on le laisseroit jouir de tout ce qui lui avoit été accordé par le passé, s'il vouloit donner son fils en ôtage, mener une vie privée, se retirer sur ses terres, & se contenter de ce qu'il auroit, sans exciter de nouveaux troubles. Le fils de Triarius répondit qu'il donneroit volontiers son fils en ôtage; mais qu'il ne lui étoit plus libre de se réduire à une vie privée & de se contenter de ce qu'il avoit; que tant qu'il avoit été seul, & qu'une multitude innombrable ne l'avoit point environné, les biens qu'il possédoit alors auroient peut-être pû lui suffire, à l'aide d'une bonne administration, pour vivre comme simple particulier; qu'il n'étoit plus tems de le rappeller à un état dont on l'avoit fait sortir en le forçant de rassembler des soldats; qu'il falloit qu'il les menât à la guerre pour les faire subsister, & qu'il courût les risques de périr si son entreprise étoit malheureuse, ou de faire repentir de leurs violences ceux qui l'avoient réduit à cette extrémité.

Cette réponse étoit une déclaration de guerre, & Zénon s'y prépara avec toute l'ardeur imaginable. Il fit venir du Pont, de l'Asie & de l'Orient, les troupes qu'il y avoit envoyées, ou qui y

étoient en quartier ; & en peu de tems il vit autour de lui une puissante armée. Cependant on faisoit tous les préparatifs d'une grande expédition ; on faisoit faire des caissons ; on achetoit des bœufs, du bled, & tout ce qui étoit nécessaire à la subsistance d'une armée nombreuse. Tout enfin annonçoit que l'empereur lui-même vouloit partager les travaux & les dangers de cette guerre.

Tant de troupes Romaines ne pouvoient alors se trouver ensemble, sans qu'il arrivât quelque desordre. La confusion étoit si grande dans l'armée de Zénon, que l'on n'y connoissoit ni discipline ni commandant. L'empereur se flatta de remédier au mal, en nommant Martien, fils d'Anthemius, général de l'armée qu'il venoit de rassembler. Cependant Zénon avoit envoyé vers le fils de Théodemir pour lui faire dire qu'il n'étoit plus tems de reculer, que le moment étoit venu pour lui de combattre & de remplir l'attente qu'on avoit conçue de lui, lorsqu'il étoit devenu général des armées Romaines. Théoderic répondit à ce message qu'il ne commenceroit point la guerre que l'empereur & le sénat ne lui eussent juré de ne se réconcilier jamais avec le fils de Triarius. Les sénateurs & les généraux

jurerent donc qu'ils ne se raccommoderoient jamais avec le fils de Triarius, à moins que l'empereur ne le leur ordonnât ; & l'empereur jura qu'il ne violeroit jamais la convention faite avec Théoderic, à moins qu'il ne l'eût lui-même violée le premier. Après que ces sermens eurent été prêtés, il fut réglé que Théoderic décamperoit de Marcianople, où il avoit son armée, avec toutes ses forces; que quand il seroit arrivé aux défilés du Mont Hemus, il seroit joint par le gouverneur de Thrace avec deux mille hommes de cavalerie, & dix mille hommes d'infanterie pesamment armée; qu'après qu'il auroit passé ces défilés on enverroit au-devant de lui du septentrion & d'Andrinople, d'autres corps de troupes, jusqu'au nombre de vingt mille fantassins & de six mille chevaux; & que cependant on tiendroit à Héraclée & dans les environs de Constantinople d'autres légions & d'autres troupes qui seroient prêtes à marcher au premier signal, en cas de besoin. On promit de plus aux ambassadeurs de Théoderic qu'on ne le laisseroit manquer de rien, & qu'on lui fourniroit tout ce qui lui seroit nécessaire pour faciliter cette entreprise & pour en assurer le succès. Théoderic ayant reçu tou-

tes ces assurances, quitta son camp de Marcianople, & s'avança jusqu'au Mont Hemús. C'étoit-là que le gouverneur de Thrace devoit le joindre ; mais il ne vit ni lui ni ses troupes ; & après avoir passé les défilés il ne rencontra pas davantage les troupes qui avoient dû venir du septentrion. Il arriva cependant, à-travers une vaste solitude, dans les environs du Sondis : on appelloit ainsi une montagne fort élevée & escarpée, qu'il est impossible de passer, pour peu qu'elle soit bien défendue. Le fils de Triarius l'avoit choisie pour y asseoir son camp, ensorte que le fils de Théodemir fut aussi obligé de camper en cet endroit. Pendant quelques jours les deux Théoderics se firent la petite guerre : on se battoit pour les fourrages ; on s'enlevoit des chevaux ; on s'interceptoit réciproquement les convois ; mais les deux armées restoient dans la même position.

Cependant il ne se passoit point de jours que le fils de Triarius ne descendît de la montagne & ne se promenât autour du camp de Théoderic en l'accablant d'injures & de reproches. Il l'appelloit parjure, enfant, insensé, ennemi de son sang & traître envers sa nation. Ne vois-tu pas, lui disoit-il, où ten-

dent les Romains ? Ne comprendras-tu jamais qu'ils veulent détruire les Goths par les Goths, & sans travail, sans combats, sans qu'il leur en coûte rien, rester vainqueurs de toute la nation, & nous détruire tous ? Le seul avantage qu'aura celui d'entre nous qui aura battu l'autre, sera de livrer son compatriote affoibli & diminué aux Romains nos ennemis communs. Juge de leurs desseins par la conduite qu'ils tiennent à ton égard : n'as-tu pas déja passé les villes auprès desquelles ils devoient se joindre à toi ? as-tu vu un seul homme des leurs ? N'en doute point, ils ne t'ont appellé à leur secours que pour te livrer seul aux ennemis qu'ils t'ont donnés, & à la juste punition de ta témérité.

Le fils de Triarius ayant ainsi parlé la premiere fois, il s'éleva tout-à-coup une espece d'émeute dans le camp de Théoderic ; plusieurs d'entre les siens trouvoient que son rival avoit raison, qu'il étoit honteux de ne tenir aucun compte de sa parenté, & de sacrifier les liens du sang à un peuple perfide qui les trahissoit tous. Le fils de Triarius ne manqua pas de revenir encore le lendemain, & étant monté sur une petite éminence, il crioit à l'armée du fils de Théo-

demir : Pourquoi, méchant, es-tu venu faire périr mes parens ? pourquoi tant de femmes sont-elles devenues veuves ? où sont donc leurs maris ? comment se sont dissipés tous les biens qu'ils possédoient lorsqu'ils sont partis de chez eux pour combattre sous toi ? Chacun d'eux avoit deux & trois chevaux, maintenant ils n'en ont point ; ils vont à pied ; ils te suivent à-travers les deserts de la Thrace, comme s'ils étoient tes esclaves, quoiqu'ils soient libres & d'aussi bonne maison que toi, quoiqu'ils ne t'aient suivi que pour mesurer l'or dans des boisseaux comme on mesure le bled.

L'armée de Théoderic ayant entendu ces invectives, il se vit environné d'une multitude d'hommes & de femmes qui faisoient un bruit effroyable, criant à l'envi les uns des autres, & le conjurant de faire la paix, sans quoi ils prendroient le parti qui leur conviendroit le mieux & l'abandonneroient. Le fils de Théodemir se vit donc obligé de traiter avec le fils de Triarius : ils se rendirent tous deux sur le bord d'une riviere qui les séparoit, & après avoir conféré ensemble, ils convinrent de ne se plus faire la guerre, tant qu'ils croiroient qu'il leur seroit utile de rester en paix. Après

avoir confirmé cette convention par serment, chacun d'eux envoya ses ambassadeurs à Constantinople.

Le fils de Théodemir accusoit Zénon de l'avoir trahi, de n'avoir rien fait de ce qu'il lui avoit promis, & de l'avoir forcé par-là à traiter avec le fils de Triarius. Il demandoit qu'on lui cédât un pays où il pût habiter avec les siens, & qu'on lui donnât autant de bled qu'il lui en falloit pour nourrir son armée jusqu'au tems de la moisson; il exigeoit aussi qu'on lui envoyât au plutôt les receveurs des revenus publics, que les Romains appelloient domestiques, pour lui rendre compte de ce qu'ils avoient reçû pour lui. Il ajoutoit que si les Romains ne lui accordoient pas ces demandes, il ne seroit pas en son pouvoir d'empêcher une armée aussi nombreuse que la sienne, de piller les provinces pour avoir de quoi subsister. Pag. 65.

Le fils de Triarius demandoit qu'on lui donnât tout ce qui lui avoit été promis par l'empereur Léon, qu'on lui payât les arrérages de ses pensions, qu'on lui rendît ceux de ses parens qui étoient encore en vie, & que pour ceux qui étoient morts, Illus & les autres Isaures, à la garde desquels ils avoient été confiés,

prêtassent serment qu'ils n'avoient point eu de part à leur mort.

Zénon répondit aux ambassadeurs envoyés par le fils de Théodemir, que leur maître étoit un traître qui avoit fait tout le contraire de ce à quoi il s'étoit engagé ; qu'après avoir donné sa parole de faire la guerre lui seul au fils de Triarius, il avoit ensuite demandé du secours ; qu'après avoir fait venir des troupes Romaines, qu'il prétendoit lui être nécessaires, il avoit, à leur insu, traité avec Théoderic & lui avoit accordé son amitié ; que le duc de Thrace & les autres généraux, qui tenoient pour les Romains, en ayant été instruits, avoient craint une trahison ; & qu'aucun d'eux n'avoit plus osé ni se joindre à lui, ni lui envoyer ses troupes ; que cependant s'il vouloit recommencer la guerre, il lui promettoit, au cas que la victoire lui demeurât, mille livres d'or, dix mille livres d'argent, un revenu annuel de dix mille pieces d'or, la fille d'Olybrius en mariage, ou l'une des premieres dames de Constantinople. Il congédia ensuite les ambassadeurs en leur donnant des marques de mépris, quoique ce fussent des personnes constituées en dignité. Cependant il envoya

d'abord Philogene, & ensuite Julien, au fils de Théodemir, pour l'engager à faire la guerre au fils de Triarius.

Dans le même tems les Goths qui habitoient la Thrace, & qu'on appelloit confédérés, parce qu'ils avoient des traités avec les Romains, avoient envoyé des députés à Zénon pour le prier de faire la paix avec Théoderic, fils de Triarius, qui, disoient-ils, ne desiroit rien si ardemment que de mener une vie tranquille & de laisser l'empire en repos; que l'empereur devoit considérer combien il lui avoit fait de mal depuis qu'il étoit son ennemi; qu'il donnoit lui même le titre d'ami & d'allié à Théoderic, fils de Théodemir, quoiqu'il eût détruit un grand nombre de villes; que les inimitiés ne devoient point être éternelles, & qu'une ancienne haine ne devoit pas l'empêcher de faire ce que tout le monde reconnoissoit devoir être utile à la république. Pag. 64. éd. Par. p. 94.

Là-dessus Zénon convoqua le sénat, & lui proposa cette affaire, en lui demandant son avis sur le parti qu'il avoit à prendre. Les sénateurs répondirent que les revenus publics ne suffisoient point à l'entretien des deux Théoderics, que l'on ne pourroit soutenir cette dépense sans retrancher une partie de leur

paye aux soldats Romains; qu'ainsi il falloit opter entre les deux princes, mais qu'à l'égard du choix, c'étoit à l'empereur qu'il appartenoit de le faire. Zénon ayant reçu cette réponse, fit appeller les troupes dans le palais, & lorsqu'elles furent assemblées ainsi que les compagnies Palatines, il monta sur une tribune, d'où il les harangua avec beaucoup de chaleur. Il se plaignit amérement de Théoderic, fils de Triarius, disant que de tout tems ses ancêtres avoient été les plus cruels ennemis de l'empire; que lui-même il avoit fait toutes sortes de maux aux habitans de la Thrace; qu'il avoit coupé les mains à tous les conducteurs de chariots; qu'il avoit totalement détruit la classe des laboureurs; que c'étoit lui qui avoit tramé & excité contre la république la révolte de Basilisque; qu'il avoit persuadé aux soldats Romains d'abandonner leurs drapeaux, prétendant que l'empire avoit assez des Goths pour se défendre, que maintenant il lui envoyoit des ambassadeurs moins pour demander la paix, que pour exiger qu'on lui donnât le commandement des armées Romaines; qu'il prioit ses fideles soldats de lui donner sur cet objet leurs conseils, persuadé qu'un empereur ne peut être

heureux s'il n'agit en tout de concert avec ſes troupes. Il étoit facile de voir quel conſeil feroit le plus de plaiſir à Zénon. Tous s'écrierent que Théoderic étoit l'ennemi de l'empire, & devoit être traité comme tel; qu'on devoit traiter de même tous ceux qui s'attacheroient à lui, ou qui prendroient ſon parti. Ce prince avoit des amis & des partiſans à Conſtantinople, & ſavoit par eux tout ce qui s'y paſſoit. On en prit alors trois, à la tête deſquels étoit un médecin nommé Anthime : ils ne s'étoient pas contentés de lui écrire pour lui donner avis de tout ce qui pourroit l'intéreſſer, ils avoient encore ſuppoſé des lettres qui paroiſſoient lui avoir été écrites par les principaux officiers de l'armée pour l'encourager à pourſuivre ſon entrepriſe & l'aſſurer qu'il avoit un grand nombre de partiſans dans la ville. Trois ſénateurs, nommés pour inſtruire le procès de ces traîtres, les condamnerent au fouet & à un banniſſement perpétuel; car Zénon affectoit de ne vouloir pas répandre le ſang, afin de ne pas reſſembler par-là à l'empereur Léon, qui avoit été très-ſanguinaire.

Il y a beaucoup d'apparence que Théoderic, fils de Triarius, avoit en effet un parti puiſſant dans Conſtanti- *Suidas in Zénon, p. 172.*

nople. L'expulsion de Zénon avoit été une suite de la haine que l'on portoit aux Isaures : le parti qui leur étoit opposé étoit celui des Goths & de la famille d'Aspar. Léon s'étoit joint aux Isaures, lorsqu'il avoit voulu perdre cette famille, &, si je ne me trompe, le massacre des Isaures fait en 473, dans le cirque de Constantinople, avoit été une victoire remportée par le peuple sur cette milice insolente, à la tête de laquelle Zénon avoit autrefois donné la loi à Théodose le jeune. Peut-être même cette sédition fit-elle partie de la guerre qu'il y eut, vers ce tems-là, entre Léon & le fils de Triarius, & empêcha-t-elle l'association de Zénon. Illus étoit un des chefs des Isaures, & c'étoit à lui que le fils de Triarius s'en prenoit de la mort de ses parens, & j'entends par là les parens de sa femme, que nous ne connoissons point, à moins que quelques descendans de sa tante n'eussent été enveloppés dans la disgrace d'Harmatus; car pour Aspar, Ardabure & Patrice, Triarius ne pouvoit s'en prendre de leur mort ni à Zénon, ni à *Illus*, & d'ailleurs ce grief eût été surannné. Nous avons déja vu que les Goths avoient partagé la disgrace d'Aspar. Les Isaures succomberent pendant quel-

Cand. Isaur. exerpt. hist. Byzant. t. 1, pag. 154. Marcell. chron.

que tems sous la faction qui leur étoit opposée, & qui empêcha l'association de Zénon; peut-être l'alliance de Théoderic, fils de Théodemir avec Zénon, leur fit reprendre le dessus, & Zénon fut associé à son fils. Les intrigues de Théoderic, fils de Triarius, jointes à celles de Vérine & de Basilisque, ruinerent encore une fois la faction Isaurique en détrônant Zénon. Cette même faction remonta sur le trône avec ce prince qui étoit son chef, & avec Illus, qui fut aussi-tôt fait consul, & dès-lors le fils de Triarius fut ennemi de l'empire.

Il est cependant vraisemblable que ce fils de Triarius ne se trompoit pas lorsqu'il disoit que Zénon vouloit détruire les Goths par les Goths. C'étoit le moyen d'assurer à la faction Isaurique une supériorité durable, & de fixer la couronne dans la maison de Zénon. C'étoit-là à quoi tendoient tous les desirs de ce prince; il avoit un fils du même nom que lui, qu'il vouloit à tout prix désigner son successeur: il étoit encore dans l'âge le plus tendre, qu'il l'élevoit déja par degrés aux premieres dignités de l'empire pour l'approcher du trône, & afin que sa taille s'accrût avec ses titres, il vouloit qu'il s'adonnât aux exercices

Suidas p. 173.

les plus violens. Mais les principaux seigneurs de la cour prenant de-là un prétexte pour épuiser le trésor public, substituerent aux exercices que devoit faire le jeune Zénon, toutes les especes de débauche qui étoient capables de l'énerver. Il fit les plus grands progrès sous des maîtres si habiles, & aux vices les plus infâmes il joignit une fierté insupportable : il traitoit tous les hommes comme ses esclaves, & pour réparer le défaut de sa taille, que de pareils exercices n'avoient pas élevée, on le voyoit marcher sur la pointe des pieds, la tête droite & le regard altier. Une si belle éducation le conduisit au tombeau avant qu'il eût, pour ainsi dire, atteint l'âge d'homme.

Je n'oserois assurer que les corrupteurs du jeune Zénon, qui épuisoient en même tems le trésor de son pere, fussent les partisans secrets d'une faction opposée aux Isaures : on voit si souvent les mêmes choses arriver dans des cours où il n'y a point de factions de cette espece ! Quoi qu'il en soit, nous voyons par le peu que je viens de dire, d'où venoit cette haine invétérée que Zénon portoit au fils de Triarius, & pourquoi il lui préféroit le fils de Théodemir. J'ai déja dit qu'il négocioit avec ce dernier pour l'engager

à rompre de nouveau avec son rival. Tant qu'il espéra d'y réussir, il différa de rendre aux ambassadeurs du premier la réponse que les troupes lui avoient dictée, & qui auroit été une déclaration de guerre. La raison de ce délai étoit sans doute le desir qu'il avoit de ménager les deux partis, afin de se réconcilier d'autant plus facilement avec le fils de Triarius, si celui-ci étoit vainqueur, & de faire bien gagner à son antagoniste l'argent & le mariage qu'il lui avoit promis au cas qu'il demeurât victorieux. Malheureusement le fils de Théoderic évita le piége qu'on lui avoit tendu : envain Zénon lui envoya deux ambassades consécutives ; il ne put le déterminer à rompre avec le fils de Triarius. *Pag. 65; éd. Par. p. 96.*

Ce projet ayant échoué, il convoqua de nouveau une assemblée des troupes pour leur déclarer qu'il étoit résolu à la guerre, & pour les prier de combattre en braves gens, & d'affronter tous les dangers d'une entreprise dont il vouloit être le chef, & courir les risques avec eux. Les soldats ne doutant point, après cette déclaration, que Zénon ne se mît à leur tête, marquerent tous la meilleure volonté de se signaler sous ses yeux ; on en vit même qui, après avoir donné de l'argent à leurs chefs pour obtenir leur

congé, leur en donnerent encore pour pouvoir faire campagne sous les ordres de l'empereur, tant étoit grande & générale l'ardeur dont toutes les troupes étoient animées. On commença par prendre vivans les coureurs que le fils de Triarius avoit envoyés à la découverte; & les soldats préposés à la garde de la grande muraille, chasserent une compagnie des gardes de Théoderic, fils de Théodemir, qui s'en approchoit, (sans doute parce qu'ils ne vouloient pas que ce boulevard de la capitale fût gardé par des étrangers). Mais Zénon ne persista pas long-tems dans cette résolution; sa lâcheté naturelle l'emporta sur les efforts qu'il s'étoit faits, & ses soldats indignés de ce changement, commencerent à s'attrouper & à se reprocher mutuellement d'être eux-mêmes les plus lâches de tous les hommes, puisqu'ayant les armes à la main, ils souffroient que le trône fût occupé par un homme dont la mollesse ruinoit l'empire, & lui faisoit perdre toutes ses provinces les unes après les autres.

Martien ne se fut pas plutôt apperçu de cette fermentation, qu'il en avertit l'empereur, & lui fit dire en même tems qu'il ne lui répondoit de rien s'il laissoit ensemble une armée entiere de mécon-

tens;

tens ; que le seul parti qu'il eût à prendre étoit de la licentier au plutôt. Zénon lui envoya aussi-tôt l'ordre qu'il avoit demandé ; & comme si l'empire eût été en paix avec Théoderic, toutes les troupes retournerent dans leurs quartiers : mais la plupart très-mécontentes de ce qu'on les obligeoit à se séparer avant d'avoir vû à la tête des affaires un homme qui fût en état de les conduire & de retarder au moins la ruine totale dont l'empire étoit ménacé.

L'armée Impériale ayant été ainsi licentiée, Zénon envoya dire à Théoderic, fils de Théodemir, qu'il n'avoit qu'à faire sa paix avec le fils de Triarius du mieux qu'il le pourroit. Théoderic, indigné d'une conduite si lâche & si perfide, car il s'étoit apparemment déclaré pour Zénon, fit aussi-tôt changer de route à son armée, & la conduisit vers la province de Rhodope. En peu de tems ses troupes furent répandues dans les cantons les plus fertiles de la Thrace, où elles pilloient tout ce qu'elles pouvoient emporter, & tuoient ou détruisoient tout ce qui ne pouvoit leur être d'aucun usage. *Pag. 631 éd. Par. p. 90.*

Le fils de Triarius ayant appris ce desordre, dit qu'il étoit fort aise que cet ami des Romains, qui se disoit leur fils,

se portât contre eux à de pareils excès ; mais qu'il étoit sincérement affligé de voir que de pauvres laboureurs, qui n'avoient aucune part à l'extravagance de leurs maîtres, en fussent punis si cruellement, sans que ni Zénon, ni Vérine, parussent s'en mettre en peine.

L'empereur n'avoit plus à balancer entre les deux chefs des Goths : il négocia avec le fils de Triarius, & ce prince lui ayant envoyé des ambassadeurs, la paix fut aussi-tôt conclue à ces conditions.

1°. Théoderic, fils de Triarius, nommera treize mille hommes à son choix, auxquels l'empereur payera la solde & fournira les vivres.

2°. On donnera à Théoderic deux compagnies Palatines, dont il aura le commandement.

3°. On lui rendra tous les biens dont il a joui par le passé.

4°. L'une des deux armées qui sont auprès de la personne de l'empereur, sera à ses ordres.

5°. Il sera rétabli dans toutes les dignités dont il a été revêtu au tems de Basilisque.

6°. Pour ce qui est des parens de Basilisque, s'ils sont morts, dit Zénon, il n'en faut plus parler ; s'ils sont encore

vivans, on leur rendra tous leurs biens, & on leur assignera, au choix de Théoderic, une ville particuliere qu'ils devront habiter.

Les conditions ayant été ainsi réglées, *Zénon* déposa le fils de Théodemir de toutes les charges qu'il avoit eues, & en revêtit Théoderic, fils de Triarius ; il lui envoya aussi de l'argent, lequel devoit être distribué sur le champ aux Goths, qui étoient à ses ordres.



CHAPITRE XI.

Date des événemens rapportés dans le chapitre précédent & dans celui-ci. Dans quel état se trouve le grand Théoderic. Ses alliances. Que le peuple Vandale n'étoit plus un allié pour les Barbares d'Europe depuis la mort de Genseric. Politique admirable de ce prince. Guerres & négociations de Zénon & de Théoderic. Celui-ci s'empare d'Epidamne, & reçoit un échec. Ses liaisons avec Nepos.

LES événemens que nous avons rapportés dans le chapitre précédent, doivent s'être passés, pour la plupart, dans la seconde année du rétablissement de Zénon, suivant une date qu'on trouve dans les extraits de Malchus, & qui est relative à l'ambassade envoyée à Constantinople par Théoderic, fils de Triarius, après qu'il eut fait une treve avec le fils de Théodemir. Ainsi on peut ranger tous ces événemens à l'an 478. Cette chronologie s'accorde très-bien avec celle du comte Marcellin, qui marque, en cette derniere année, une expédition que nous allons rapporter, &

P. 64.

qui suivit la disgrace ou la révolte du grand Théoderic.

L'extrait de Malchus qui se trouve dans la bibliotheque de Photius, ne nous oblige nullement à rien changer à l'ordre dans lequel nous rangeons ces faits; il differe seulement de la chronique de Marcellin, en ce qu'il place les guerres civiles de Verine & de Marcien avant l'entreprise de Théoderic sur l'Epire, & en ce que, par la même raison, la tentative de l'autre Théoderic, pour se rendre maître de Constantinople, devroit avoir précédé cette même entreprise sur l'Epire; mais comme la mort du second Théoderic suivit de près sa tentative, & qu'il vivoit encore lorsque le fils de Théodemir entra dans l'Epire; comme de plus Sabinien fut employé en cette occasion, & que Marcellin marque sa mort en la même année que celle du fils de Triarius, il vaut mieux supposer que Photius dans son extrait, qui est très-court, s'est un peu écarté de l'ordre chronologique, que d'attribuer une foule de fautes à Marcellin. Reprenons maintenant notre narration. *Hist. Byzant. t. 1, p. 52.*

Il est assez difficile de dire quelles espérances avoit conçues le fils de Théodemir, ni quels alliés il s'étoit procurés. Carthage n'étoit plus le centre des gran-

des négociations, & les Vandales en perdant Genseric, mort en 477, avoient cessé d'être le fléau des Romains. Il n'y avoit pas deux ans que Zénon étoit remonté sur le trône, lorsqu'Honoric, fils & successeur de Genseric, lui envoya des ambassadeurs avec ordre de lui déclarer que le roi des Vandales vouloit contracter avec lui une amitié sincere & une alliance solide; qu'il lui remettoit & renonçoit à lui demander jamais les revenus & l'argent qui auroient dû appartenir à sa femme Eudoxie, & dont Léon s'étoit emparé, les effets qui avoient été enlevés à ses sujets pendant la derniere guerre, & généralement tout ce qui avoit été la matiere des discussions qu'il y avoit eu entre son pere & les Romains; qu'il demandoit à l'empereur une paix ferme & stable, & qu'il ne vouloit lui laisser aucun soupçon sur la sincérité de ses intentions; qu'il le remercioit de tout son cœur des honneurs qu'il avoit rendus à la veuve d'Olybrius, & que le compte qu'on lui en avoit rendu l'avoit touché au point que dès ce moment il avoit résolu d'en passer par tout ce que l'empereur exigeroit de lui. Les protestations d'Honoric pouvoient être suspectes, attendu les démonstrations qu'il avoit faites de vou-

Malch. p. 64.

loir commencer la guerre; mais il y avoit d'ailleurs tout ſujet de croire qu'elles étoient ſinceres.

Il paroît par quelques endroits de Sidoine Apollinaire, que dès le tems de Genſeric les Vandales avoient commencé à s'amollir, & que, plongés dans les délices & dans l'abondance de toutes choſes, le génie ſeul de leur roi les empêchoit de dégénérer auſſi promptement qu'ils auroient pû le faire. Il y a cependant cela de remarquable dans la politique de ce prince, qu'il donna toute ſon attention à la marine, comme à l'eſpece de guerre à laquelle les Vandales, devenus peſans & pareſſeux, étoient les plus propres; & qu'attaquant ſans ceſſe les côtes de l'empire pour exercer ſes ſujets, il n'entreprit aucune conquête, & ne fit même aucune deſcente conſidérable, hors celle où il pilla la ville de Rome plutôt qu'il ne la prit. Mais il évita ſur-tout d'avoir une guerre de terre à ſoutenir dans ſon pays, & toutes les fois qu'il le put, il força ſes ennemis de décider leurs querelles avec lui ſur l'élément qu'il croyoit lui être le plus favorable.

Ce ſyſtême ſi ſage, ſi bien combiné, & ſoûtenu par une attention continuelle à ſe procurer des alliés qui fiſſent pour

lui la guerre de terre, ce systême, dis-je, mourut avec Genseric : on ne parla plus de la marine des Vandales ; ils se livrerent entiérement à la mollesse, & ne causerent plus la moindre inquiétude à l'Italie. On ne vit plus chez eux une armée toujours prête à marcher comme l'avoit eue Genseric, qui, par ce moyen, s'étoit toujours vu en état de prévenir ses ennemis, & de déconcerter par sa célérité les projets les mieux combinés. Il y avoit donc tout lieu de croire qu'Honoric desiroit sincérement la paix, puisqu'il s'étoit mis hors d'état de faire la guerre.

Pag. 58. D'un autre côté Zénon, qui étoit foible, paresseux & lâche, n'avoit garde de rejetter des protestations & des assurances, qui eussent flatté les plus grands des princes, si elles fussent parties de tout autre que d'Honoric ; mais c'étoient deux poltrons qui se craignoient mutuellement. Zénon à peine assis sur le trône, avoit envoyé un ambassadeur à Genseric, & pour rendre sa personne plus agréable à ce prince, l'avoit créé patrice. Le roi des Vandales, dès qu'il avoit appris qu'on lui envoyoit un ambassadeur, avoit prévenu son arrivée en traversant la mer & en se rendant maître de Nicopolis. On

peut juger que cette ambassade ne fut pas aussi heureuse que le fut celle d'Honoric auprès du lâche Zénon.

Les Barbares de l'Europe avoient donc perdu un puissant allié par la mort de Genseric. Cette perte ne dut pas être moins sensible à Théoderic, fils de Théodemir, qu'à son rival le fils de Triarius; car si nous avons vu une preuve de l'alliance qui unissoit celui-ci avec le roi des Vandales; il n'est pas moins certain que le prince des Ostrogoths étoit l'allié des Vandales, & qu'il le fut pendant toute sa vie.

Jornan. c. 47. Theoph. hist. Byzant. t. IV, pag. 90.

Il restoit encore un allié à Théoderic, si le roi des Visigoths n'avoit pas pris d'autres engagemens; mais par la même raison que Basilisque & Armatus, amis de Théoderic, prince des Scyres, avoient aussi été amis d'Aonulphe, frere d'Odoacre, il ne seroit pas impossible qu'Euric, ami d'Odoacre, l'eût aussi été de Théoderic, fils de Triarius. Cependant le fils de Théodemir avoit un allié, ou plutôt s'étoit choisi un protecteur & un souverain auquel il avoit fait hommage des dignités qu'il avoit reçues de l'empire d'Orient. Il y a beaucoup d'apparence que ce prince étoit Népos lui-même, & que ce fut contre lui que fut envoyé un certain Eunulfe, dont nous

allons parler, & qui, comme je l'ai déja observé, pourroit bien n'être pas différent d'Onulphe ou Aonulphe, frere d'Odoacre.

Il y a quelque raison de croire que Théoderic, fils de Théodemir, avoit reçu un échec peu de tems après s'être révolté, puisque Malchus dit que les généraux Romains lui avoient fait perdre une grande partie de ce qui lui appartenoit en propre. Mais soit qu'il eût déja été puni de sa révolte, soit qu'il n'eût encore à se plaindre que du traité fait avec le fils de Triarius, le traitement qu'il venoit de recevoir le mit en fureur, & ne gardant plus de mesures avec les Romains, il commença à brûler & à tuer tout ce qui se rencontra devant lui. La ville de Tobes ou Stobes, dans la Macédoine, fut la premiere qui se trouva sur son chemin : il s'en rendit maître, la détruisit, & en fit passer la garnison au fil de l'épée. Il entra ensuite dans la Thessalie, & alla camper sous les murs de Thessalonique. Cet événement, qui avoit été prévu, avoit donné lieu à Zénon d'écrire une lettre dont on avoit fait la lecture aux Thessaloniciens le jour même qui avoit précédé celui où Théoderic vint camper dans leur voisinage. On conclut de cet évé-

Pag. 53. éd. Par. p. 78.

nement & de la lettre de Zénon, que l'intention de ce prince étoit de livrer la ville aux Barbares, & ce ſoupçon devenu général, entraîna le peuple dans une ſédition. On commença par renverſer les ſtatues de Zénon; on ſe jetta enſuite ſur le commandant, qui fut en grand danger de la vie : enfin le prétoire, auquel on mit le feu eût été réduit en cendres & le commandant auroit été tué, ſi le clergé & les magiſtrats n'avoient arrêté le deſordre & calmé le peuple en le raſſurant contre le danger dont il ſe croyoit menacé. Le commandant de la ville, diſoient-ils, n'eſt point l'auteur de tout le mal qui eſt arrivé; l'empereur n'a rien ordonné à votre préjudice; ſon intention n'eſt point de vous rendre malheureux; il ne veut que la conſervation de votre ville. Mais pour entrer dans ſes vues il faut faire une garde exacte ſur vos murailles : employez votre courage contre l'ennemi qui les menace, & confiez vous-même le ſoin de votre défenſe à celui que vous croirez mériter le mieux votre confiance. Ce fut ainſi que l'on parvint à appaiſer la fureur du peuple, qui ne ſe fioit ni à l'empereur, ni à ſes officiers. Telle avoit été juſqu'alors la conduite de Zénon, & tel étoit le malheur de

l'empire, que l'on n'osa entreprendre d'inspirer aux Thessaloniciens cette confiance si nécessaire au bonheur & à la sûreté des états. Ils ôterent les clefs de la ville au commandant, & les remirent à l'archevêque, &, avec ce qu'ils avoient, ils pourvurent de leur mieux à la défense de leurs remparts, après s'être choisi eux-mêmes un général.

Zénon ayant été instruit de ce qui se passoit, crut que de deux maux il falloit choisir le moindre; & comme il ne se trouvoit personne qui voulût combattre, il résolut de négocier avec les Barbares, & de prévenir au moins, par un traité quelconque, la perte & la ruine des villes qu'il ne pouvoit défendre. Dans cette vue il envoya à Théoderic Artémidore & Phocas : ayant été admis à l'audience de Théoderic, ils lui parlerent en ces termes : « L'empereur a fait » de vous son ami, il vous a prodigué » toutes les dignités qui sont les plus » respectées dans l'empire; il vous a » donné des armées à commander; il a » fait plus, il vous a donné sa confiance, » quoique vous soyez étranger & Bar- » bare. Mais vous, par des raisons que » nous ignorons, séduit sans doute ou » trompé par les impostures de nos en- » nemis communs, vous avez mis dans

» le danger le plus évident votre person-
» ne & votre fortune, &, comme si vous
» ignoriez quel est l'auteur des biens
» dont vous jouissez, *vous en ayez fait*
» *hommage à un autre*; vous l'en avez ren-
» du le maître. Vous ne pouvez, sans
» injustice, accuser l'empereur du mal
» que vous vous êtes fait à vous-même,
» & des fautes dont vous vous êtes ren-
» du coupable à son égard. Mais puis-
» que par votre propre faute vous vous
» trouvez réduit à cette extrémité, il
» ne vous reste d'autre parti à prendre
» pour le présent, que de mettre fin à
» vos injustices, d'épargner, autant que
» vous le pourrez, les villes & les peu-
» ples que vous n'avez pas encore dé-
» truits, & d'envoyer des députés à
» l'empereur dont vous connoissez la
» bonté, pour en obtenir les meilleures
» conditions que vous pourrez ».

Le fils de Théodemir fut touché de ce discours, & envoya quelques-uns des siens à Constantinople avec les deux ambassadeurs qui étoient venus le trouver. En attendant leur retour il défendit à ses troupes de brûler & de tuer; c'étoit tout ce qu'il pouvoit exiger d'elles; comme elles manquoient de tout, il ne pouvoit les empêcher de prendre ce qui étoit nécessaire à leur subsistance.

Etant ensuite parti des environs de Thessalonique, il marcha vers Héraclée, dans la Macédoine. L'archevêque de cette ville lui envoya aussi-tôt des présens de toute espece & en très-grande quantité; ensorte que se trouvant en état d'entretenir son armée, il lui défendit de commettre aucun desordre, & de faire la moindre violence aux habitans de la campagne.

Cependant ses ambassadeurs étoient arrivés à Constantinople, & avoient fait les plus vives instances auprès de Zénon, pour qu'il envoyât au plutôt à leur roi un homme de confiance avec qui ce prince pût traiter. La raison qu'ils en donnoient étoit que Théoderic ne pouvoit long-tems retenir ses soldats, ni les empêcher de commettre tous les desordres qu'ils se permettoient lorsqu'ils étoient forcés de vivre de la guerre. Ces représentations déterminerent l'empereur à nommer pour son plénipotentiaire le patrice Adamantius, qui avoit été préfet de la ville, & auquel il donna, à cette occasion, le titre de consulaire. Le principal objet de sa commission étoit d'assigner un établissement à Théoderic & à ses sujets dans une province de l'Illyrie, qu'on appelloit la Pantalie, & qui étoit peu éloignée de la Thrace. Il avoit choisi cette contrée de

préférence à toute autre, dans la pensée que si Théoderic, fils de Triarius, commençoit jamais à remuer de nouveau, le fils de Théodemir seroit à portée de le contenir ou de l'attaquer, & que si celui-ci violoit lui-même la convention qu'ils étoient sur le point de conclure, il se trouveroit entre l'armée d'Illyrie & celle de Thrace auxquelles il seroit facile de l'accabler. Zénon avoit aussi prévu le cas où le roi des Ostrogoths objecteroit à son commissaire la disette où il se trouvoit, & dont il ne pouvoit se délivrer pendant toute cette année, parce que ses sujets n'avoient point semé, & qu'apparemment ils ne trouveroient point de bleds dans la Pantalie ; & pour mettre Adamantius en état de lever cette difficulté, il lui avoit fait compter deux cens livres d'or, qu'il devoit remettre au préfet de la Pantalie, pour être employées à l'achat & au transport des subsistances dont les Ostrogoths auroient besoin jusqu'à la récolte de l'année suivante.

Adamantius ayant reçu ces instructions, partit de Constantinople & se mit en chemin vers la Pantalie ; mais une nouvelle sédition qui s'étoit élevée à Thessalonique, l'obligea de s'arrêter

dans cette ville où il rétablit enfin le calme.

Cependant Théoderic, qui étoit toujours dans les environs d'Héraclée, où il reçut l'ordre de se mettre en marche vers la Pantalie, avoit formé un projet tout différent pour son établissement, & s'étoit déja mis en devoir de l'exécuter. Un prince Barbare habitoit alors dans l'Epire où il possédoit de grands biens dont il avoit hérité : il s'appelloit Sidimunt, & outre qu'il étoit Ostrogoth comme Théoderic, & de la même tribu que lui, il étoit aussi de la même famille & son parent très-proche. Il étoit au service de l'empereur, & avoit un oncle nommé Audingus, qui étoit comte des domestiques, ce qui lui donnoit beaucoup d'autorité dans le palais. On croyoit par toutes ces raisons que Sidimunt devoit être très-affectionné aux Romains, & il passoit en effet pour être leur ami. Ce fut pourtant à lui que Théoderic s'adressa pour se faciliter par son moyen, le projet qu'il avoit formé de s'emparer d'Epidamne. L'émissaire qu'il lui envoya avoit ordre de lui rappeller l'étroite parenté qui les unissoit, & sans doute l'utilité dont il lui seroit d'avoir pour voisins & pour défenseurs ses pa-

rens, ses concitoyens, une nation enfin qui étoit accoutumée à respecter le sang dont il étoit sorti. Il devoit ensuite le prier de faire ensorte que Théoderic pût se rendre maître d'Epidamne & de tout l'Epire, afin de pouvoir s'y reposer enfin de tous les travaux qu'il avoit essuyés, & y attendre, sous de bons remparts & dans un pays qui seroit à lui, quelles destinées la fortune lui reservoit encore.

Sidimunt ayant reçu ce message, n'hésita point sur le parti qu'il avoit à prendre; il étoit Barbare; il préféra le voisinage d'un Barbare à celui des Romains. Il se rendit aussi-tôt à Epidamne, & s'adressant à tous les citoyens les uns après les autres, il commença par leur dire combien il étoit leur ami & combien il desiroit de le leur prouver. Lorsqu'il crut les avoir persuadés, il leur conseilla de sortir au plutôt de leur ville avec tous leurs effets, & de se retirer dans quelque autre ville ou dans les îles voisines pendant qu'ils pouvoient encore le faire sans danger & sans trop de précipitation. Il ajouta que dans peu Théoderic viendroit se mettre en possession de la ville, que Zénon l'avoit ainsi ordonné, & avoit envoyé Adamantius pour tenir la main à l'exécution de ses volontés; que le

prince Barbare étoit encore à quelque distance de-là ; mais que c'étoit une raison de plus pour eux de faire à loisir & pendant que rien ne les pressoit, ce qu'ils seroient sans cela obligés de faire avec une précipitation contraire à leurs intérêts. Il y avoit à Epidamne une garnison de deux mille hommes, & c'en étoit autant qu'il en falloit pour défendre la ville jusqu'à ce qu'elle pût être secourue. Sidimunt, après avoir persuadé les habitans, entreprit aussi de séduire la garnison, & y réussit. Enfin à force d'épouvanter tout le monde par de faux avis & par des bruits qu'il faisoit courir de l'arrivée prochaine de Théoderic, il fit si bien que la ville d'Epidamne se trouva sans habitans & sans garnison, & que les soldats & les bourgeois en sortirent dans la persuasion qu'ils servoient d'autant mieux l'empereur, qu'ils écartoient plutôt & avec plus d'exactitude tous les obstacles qui auroient pu retarder l'exécution de ses ordres.

Sidimunt n'avoit pas attendu un succès aussi complet pour renvoyer à Théoderic son émissaire, en lui faisant dire qu'il se mît au plutôt en marche pour venir prendre possession d'Epidamne. Le roi des Ostrogoths étoit encore à Héraclée lorsqu'il reçut cette réponse ;

il y étoit resté sous prétexte de la maladie d'une de ses sœurs, & parce qu'avant de décamper il vouloit savoir, disoit-il, de la bouche même de l'ambassadeur qu'on lui avoit envoyé, dans quelles dispositions l'empereur se trouvoit à son égard. Le premier de ces prétextes venoit de lui manquer; on portoit sa sœur en terre lorsqu'il reçut l'avis que lui donnoit Sidimunt. Il avoit employé le tems qu'il avoit passé dans cette contrée à faire le siege d'Héraclée, & après avoir forcé les habitans à se retirer dans la forteresse, il les y tenoit bloqués. Mais dès qu'il eut pris la résolution de passer dans l'Epire, il fit dire aux assiégés qu'il étoit prêt de se retirer, s'ils vouloient lui donner pour son voyage une certaine quantité de bled & de vin. Sur le refus qu'ils en firent, alléguant la disette dont ils souffroient eux-mêmes après un si long siege, il fit mettre le feu à quelques endroits de la ville & leva aussi-tôt son camp. Pag. 558

Il prit sa route par des chemins deserts & difficiles, d'où l'on ne devoit pas l'attendre, & envoya devant lui un gros corps de cavalerie avec ordre d'attaquer tout ce qui se présentoit sur son passage. La célérité avec la

quelle marcha cette avant-garde fut si grande, qu'étant arrivée près d'une ville appellée la nouvelle Epire, elle en surprit la garnison, & la mit en tel desordre, qu'elle ne pensa à rien de ce qui pouvoit la sauver. Théoderic suivoit par la même route & marchoit à la tête de son armée : Soas qui tenoit le second rang après le roi, conduisoit le centre : l'arriere-garde étoit commandée par Theudemund, qui étoit le second fils de Théodemir. Pendant les premiers jours Théoderic avoit marché serré pour n'être pas entamé à son arriere-garde; mais lorsqu'il crut s'être assuré que personne ne le suivoit, il se laissa aller à toute son ardeur, & ayant laissé l'ordre à ceux qui conduisoient les chariots de le suivre, il prit avec lui tout ce qu'il avoit de meilleures troupes, & marcha avec une extrême diligence, dans l'espérance que la premiere ville qu'il rencontreroit ne pourroit manquer de tomber en son pouvoir. Lignedum fut la premiere attaquée & la seule qu'il ne put prendre, parce qu'outre l'avantage de sa situation, qui étoit très-élevée, elle avoit dans son enceinte plusieurs fontaines d'eau vive, & qu'on y avoit transporté une quantité prodigieuse de grains. Après avoir été repoussé en cet

endroit, Théoderic entra sans résistance dans Carpie, que les Romains avoient abandonnée, & tout de suite il se rendit maître d'Epidamne.

Adamantius n'eut pas plutôt appris ce que Théoderic venoit de faire, qu'il lui envoya un messager d'état lui demander pourquoi il avoit fait le contraire de ce qu'il avoit promis dans sa réponse à la déclaration qu'il lui avoit faite, & lui enjoignit en même tems de se désister de son entreprise, & de ne prendre ni vaisseaux ni autres choses semblables jusqu'à son arrivée. Il demandoit aussi que le roi des Ostrogoths lui envoyât un homme pour lui servir de sauve-garde, afin qu'il pût l'aller trouver sans danger, cette précaution étant devenue nécessaire depuis qu'il s'étoit acquitté de sa commission auprès de lui. Adamantius étoit encore à Thessalonique lorsqu'il envoya à Epidamne le messager d'état auquel il avoit donné cet ordre: il s'avança de-là jusqu'à Edesse avec Philoxène. Il trouva dans cette derniere ville Sabinien, auquel il remit des lettres de l'empereur, par lesquelles ce prince le déclaroit général de ses armées, & le chargeoit de la guerre contre Théoderic. Ce seroit une raison de croire que Zénon avoit prévu qu'une ambassa-

de pourroit ne pas suffire pour terminer ses démêlés avec le roi des Ostrogoths; mais il auroit dû prévoir aussi qu'un général sans armée ne seroit pas beaucoup plus utile qu'un ambassadeur.

Marcell. chron. ad. a. 479. L'emploi conféré à Sabinien étoit, dit-on, le grand généralat des troupes d'Illyrie, & ce général étoit digne de la confiance que Zénon lui marquoit, autant par sa rare probité que par ses talens militaires. Mais il n'avoit point d'armée, & tout ce qu'il put faire dans ce moment, fut de rassembler deux cens hommes de ses gens ou des soldats qui étoient à sa solde. Tous ceux qui étoient à la solde de l'empire, & qui faisoient le service de légionnaires, ou étoient dispersés dans les villes, ou avoient suivi le général Œunulf. Malchus ne dit point, dans ce qui nous reste de ses écrits, quelle étoit la commission de cet Œunulf; mais je conjecture qu'il avoit été envoyé contre Népos pour punir celui-ci d'avoir pris le roi des Ostrogoths à son service, & de lui avoir conféré les mêmes dignités dont Zénon venoit de le dépouiller. L'entreprise de Théoderic sur l'Epire, & la crainte qu'eut Adamantius, qu'il ne s'emparât des vaisseaux qu'il avoit pu trouver dans le port de cette ville, indiquent l'intention dans laquelle étoit

ce prince, ou qu'on lui supposoit, de tourner ses vues du côté de l'Italie; & s'il est vrai qu'Augustule ait régné onze mois après avoir été reconnu par Zénon, comme il est certain que ce prince négocia avec Odoacre & s'entendit avec lui, on ne peut presque pas douter que Népos n'eût encouru la haine de Zénon, & que le frere d'Odoacre, qui avoit été préfet de l'Illyrie & avoit tué Harmatus, n'eût été chargé de quelque commission contraire aux intérêts de Népos. Cette révolution pouvoit encore être une suite de l'alliance contractée avec le fils de Triarius, qui régnoit sur une partie des Scyres, & qui, sous le regne de Basilisque, avoit favorisé la révolte d'Oreste & d'Odoacre, autres chefs des Scyres, au préjudice de Népos : car il doit y avoir eu entre tous ces événemens une liaison que nous ne faisons qu'entrevoir, mais dont il me semble que nous ne pouvons pas douter.

Cependant le messager d'état envoyé à Théoderic, étoit de retour à Edesse, & avoit amené un prêtre Barbare qui devoit rester en ôtage auprès d'Adamantius, jusqu'à ce qu'il se fût abouché avec Théoderic. Il partit donc d'Edesse avec Sabinien, & s'avança jusqu'à Li-

gnédum, d'où il envoya encore un messager à Théoderic pour le prier de s'avancer jusque dans les environs de cette ville, à moins qu'il n'aimât mieux y envoyer deux ôtages qu'il lui nommoit, & dans ce cas il se rendroit lui-même à Epidamne. Le roi des Ostrogoths accepta cette derniere proposition, & fit partir Soas & Dasithée, qui devoient rester en ôtage à Lignédum, jusqu'à ce qu'Adamantius y fût retourné; mais en les y envoyant il leur ordonna de s'arrêter dans un endroit qu'il leur indiqua, & d'envoyer quelqu'un à Sabinien pour lui demander son serment par lequel il s'engageroit à les relâcher aussi-tôt qu'Adamantius seroit de retour. Sabinien refusa ce serment, alléguant que de sa vie il n'en avoit jamais prêté aucun, & qu'il ne commenceroit pas à changer de principes lorsque sa réputation devoit être assez bien établie pour que l'on n'en exigeât pas de lui. En vain Adamantius lui représenta que c'étoit une nécessité d'en passer par-là; Sabinien persista dans son refus, & les ôtages ne furent point livrés. Le moment étoit critique & la conjecture très-embarrassante: Adamantius prit son parti en homme de cœur. Il rassembla une troupe de deux cens cavaliers, & dès que la nuit fut venue, il se mit en marche avec

cette escorte par un chemin détourné, & si difficile, qu'on ne se souvenoit pas que jamais un homme à cheval y eût passé. Il arriva par cette route à une espece de château abandonné qui n'étoit pas éloigné d'Epidamne, & qui étoit sans défense; mais il étoit situé sur une hauteur escarpée, & au pied étoit une fondriere dans laquelle couloit une riviere très-profonde. Son premier soin fut de distribuer sa petite troupe dans des endroits avantageux, afin de n'être pas enveloppé; après quoi il fit avertir Théoderic qu'il l'attendoit en cet endroit. Le roi sortit aussi-tôt de la ville avec quelques cavaliers, & lorsqu'il se fut avancé près de la riviere, Adamantius descendit de son côté sur la pointe d'un rocher d'où il pouvoit être entendu. Il pria Théoderic de renvoyer ses gens, ce qu'il fit, & étant ainsi restés seuls, ils commencerent à conférer ensemble.

Théoderic parla le premier & entama contre Zénon une espece d'accusation, dont Malchus reconnoît lui-même la justice. J'avois résolu, dit-il, de passer tranquillement mes jours hors de la Thrace, & au milieu de la petite Scythie: je m'y étois déja établi; j'étois disposé à me conformer en tout aux vo-

bontés de l'empereur, & je ne pensois point à molester qui que ce fût. Vous m'appellâtes alors pour faire la guerre à Théoderic, & vous me promîtes que le duc de Thrace m'ameneroit une armée; je ne l'ai jamais vû. En second lieu, je devois être joint par Claudius, commandant des troupes Gothiques, qui devoit m'amener les bandes étrangeres; je ne l'ai pas vu non plus. En troisieme lieu, vous me donnâtes des guides, qui, au lieu de me conduire par une route sûre & facile, me firent prendre un chemin impraticable, & qui menoit droit à l'ennemi à-travers des précipices affreux dont il étoit bordé dans toute sa longueur. Ce fut par un chemin semblable que je fus obligé de conduire ma cavalerie, mes mulets, mes chariots, & tous les autres attirails qui doivent suivre une armée; mais je n'étois pas encore fort avancé, lorsque les ennemis tomberent sur moi avec tant d'avantage, que j'aurois dû périr mille fois. Je fus donc obligé de traiter avec eux, & je leur dois une reconnoissance éternelle de ce qu'ils ne m'ont pas exterminé lorsqu'ils pouvoient le faire, & après que vous m'aviez livré entre leurs mains.

Théoderic ayant ainsi parlé, Ada-

mantius commença sa réponse par une longue énumération de tous les bienfaits dont Zénon l'avoit comblé; il lui rappella comment il l'avoit créé patrice & général, ce qui, chez les Romains, étoit la récompense des plus grands services; comment il l'avoit accablé de dons & de présens, avec une telle profusion, qu'il auroit dû l'aimer & le respecter, non comme son empereur, mais comme son pere. Il tâcha ensuite de justifier la conduite de Zénon sur les trois chefs d'accusation que Théoderic avoit produits; mais comme à mon avis, dit Malchus, le roi des Ostrogoths n'avoit rien avancé qui ne fût vrai, Adamantius dut s'en tirer assez mal; aussi prit-il le parti de la recrimination, en reprochant à Théoderic d'avoir envahi & saccagé, lorsqu'il y avoit encore espérance de terminer leurs différends à l'amiable. Il ajouta que les Romains l'avoient laissé sortir de la Thrace, lorsqu'ils pouvoient l'y accabler au milieu des montagnes, des rivieres, & des troupes, entre lesquelles il s'étoit laissé enfermer; qu'il lui conseilloit donc de se conduire avec plus de soumission envers l'empereur; qu'autrement il ne pourroit éviter sa ruine, étant entouré de toutes parts par les armées

Romaines ; qu'ainsi il devoit abandonner les villes dont il s'étoit rendu maître, & qui étoient trop considérables, quoique desertes, pour qu'on les lui cédât ; qu'il y avoit dans la Dardanie, qui n'étoit pas également habitée par-tout, un grand pays très-fertile, & qui manquoit absolument de cultivateurs ; qu'il pourroit s'y retirer avec son armée, & s'appliquer à mettre en valeur une terre qui ne demandoit que des habitans, & qui fourniroit abondamment à tous ses besoins.

Théoderic jura qu'il accepteroit volontiers cette proposition ; mais je crains, ajouta-t-il, que mon armée fatiguée d'une campagne si longue & si pénible, ne veuille pas encore entreprendre un voyage de cette nature, lorsqu'elle commence à peine à goûter un peu de repos. Il faut donc nous laisser passer l'hiver ici, & je m'engage à ne pas étendre plus loin mes conquêtes. Cependant je travaillerai à persuader mes camarades, & au printems prochain, l'empereur pourra nous envoyer des commissaires pour nous conduire dans la Dardanie avec les troupes qui doivent encore me joindre. En attendant, je suis prêt à déposer, dans telle ville qu'il plaira à l'empereur de choi-

ſir, tout mon attirail militaire & toutes les perſonnes qui ne ſont point en état de combattre & qui ſuivent mon armée ; je lui donnerai même, s'il l'exige, ma mere & ma ſœur en ôtage pour ſûreté des engagemens que je ſuis prêt à contracter avec lui. Si donc votre maître m'accorde mes demandes, je m'oblige d'entrer dans la Thrace avec ſix mille hommes choiſis, auxquels ſe joindront les milices de l'Illyrie, & telles autres troupes qu'il plaira à l'empereur d'y joindre, & de chaſſer de cette province les Goths qui y ſont. Si cette entrepriſe me réuſſit, je demande que l'empereur me faſſe général de ſes armées à la place de Théoderic, & qu'il me reçoive dans ſa ville capitale pour y vivre comme y vivent les autres citoyens : *je ſuis même prêt, ſi l'empereur me l'ordonne, à entrer dans la Dalmatie & à en chaſſer Népos.*

Adamantius répondit à ces propoſitions, qu'il n'étoit pas autoriſé à traiter avec lui tant qu'il reſteroit dans ce pays ; qu'il ne pouvoit rien faire ſans avoir conſulté l'empereur & ſans de nouveaux ordres ; mais qu'il lui en feroit ſon rapport, & que Thédeoric ne partiroit point avant d'avoir reçu ſa réponſe. Pendant que cette conférence ſe tenoit à la vue d'Epidamne, les environs de Lignedum of-

froient un spectacle bien différent. Sabinien n'étoit parti d'Edesse qu'après avoir pris ses mesures pour rassembler auprès de lui tout ce qu'il y avoit de troupes dans la province, & déja il en avoit vû arriver une grande partie à Lignedum, lorsque quelqu'un vint lui dire que les Barbares marchoient avec la plus grande sécurité, jouant de la flûte & n'étant pas plus sur leurs gardes, que s'ils n'eussent rien eu à craindre; que c'étoient pour la plupart des valets d'armée & autres gens de cette espece, qui conduisoient des chariots chargés de bagages; mais que dans cette arriere-garde étoient Thudemund, frere de Théoderic & leur mere; & qu'ainsi il y avoit-là un très-grand butin à faire. Sabinien ayant reçu cet avis, fit ses dispositions dès le jour même, pour que dans la nuit suivante le convoi qu'on lui avoit annoncé, & qui n'étoit autre chose que l'arriere-garde des Ostrogoths, fût enveloppé de toutes parts, & que rien ne pût en échapper. Il partit lui-même après soupé, & à la pointe du jour il joignit les détachemens qu'il avoit envoyés la veille, & attaqua les Ostrogoths qui ne s'attendoient à rien moins qu'à combattre. Theudimund & sa mere, déconcertés par un accident si ex-

traordinaire, se firent jour à-travers les ennemis, & entrerent dans un château qui étoit sur le chemin & qu'entouroit un grand fossé. Dès qu'ils y furent entrés, ils leverent le pont sur lequel ils avoient passé, & se déroberent par ce moyen à la poursuite de ceux qui vouloient les saisir; mais en même tems ils fermerent cet asyle à ceux qui les avoient suivis, & qui furent ou pris ou massacrés. Sabinien s'empara de deux mille chariots dont il brûla une partie, pour n'avoir pas la peine de les conduire à Lignedum par un chemin très-difficile. Le nombre des prisonniers monta à cinq mille, dont il choisit les plus nobles pour les mettre en lieu de sûreté, & il distribua le reste à ses soldats, de même que le butin.

En revenant à Lignedum, il y trouva Adamantius qui étoit de retour de la conférence qu'il avoit eue avec Théoderic; car ce prince avoit ignoré jusqu'à son départ le malheur qui étoit arrivé aux siens. Cet évenement imprévu, n'empêcha point l'ambassadeur de rendre compte à Zénon de tout ce qui s'étoit passé entre lui & le prince des Ostrogoths; mais en même tems Sabinien, & Jean, préfet de la province, écrivirent à l'empereur pour lui rendre

compte de la victoire que ses troupes venoient de remporter, & dont ils parloient en termes magnifiques, l'exhortant à ne pas faire la paix avec Théoderic, & promettant de le chasser de ce pays, ou de le détruire, s'il s'obstinoit à vouloir s'y maintenir.

Zénon ne manqua pas d'ordonner la continuation de la guerre; la lâcheté n'a besoin que d'un médiocre succès pour se changer en présomption. Adamantius fut aussi-tôt rappellé, avec défense de rien conclure avec Théoderic; il devoit seulement dire, *comme de lui-même*, à Sabinien & à Genton, autre seigneur Goth, qui avoit épousé une Romaine en Epire & qui avoit des troupes à lui, de continuer à faire la guerre en gens de cœur au prince des Ostrogoths, avec lequel il n'étoit d'accord sur rien. Adamantius exécuta ses ordres ponctuellement, exhorta les troupes à bien faire, & partit pour Constantinople, où il mourut peu de tems après, laissant une bonne réputation & peu de bien.

Le combat dont nous venons de rendre compte, est le même dont parle Marcellin, sous l'an 479, & qui lui a fait dire que Sabinien, plutôt par adresse que par aucune action de vigueur, réprima Théoderic lorsque ce roi com-

mettoit toutes ſortes de deſordres dans la Grece.

Malchus ne pouſſe pas plus loin l'hiſtoire de Théoderic dans les extraits que nous avons de lui ; mais il nous apprend encore une anecdote dont nous ferons uſage lorſque nous aurons rendu compte de ce qui ſe paſſoit alors à Conſtantinople. Cette digreſſion eſt d'autant plus néceſſaire à l'intelligence de ce qui nous reſte à dire du ſéjour de Théoderic dans l'empire d'Orient, que ce prince dut peut-être aux troubles dont nous allons parler, le bonheur qu'il eut d'échapper à ſa ruine totale.



CHAPITRE XII.

Révolutions arrivées à la cour de Constantinople. Disgrace & emprisonnement de Vérine. Mécontentement & révolte d'Illus. Théoderic est fait préfet de Thrace, & commande l'armée Impériale contre Illus & le tyran Léonce. Idée générale des services qu'il rendit à Zénon. Correction de Jornandès sur les exploits de Théoderic & sur l'établissement donné aux Goths. Description de cet établissement.

LA portion d'autorité qu'un prince négligent n'exerce point est la proie des favoris, ou une pomme de discorde entre les citoyens puissans & ambitieux. Zénon régnoit peu; il falloit donc qu'il prît ou qu'il reçût un premier ministre, si l'empire ne devoit pas être déchiré par des factions. Illus qui, depuis que Zénon étoit monté sur le trône étoit le véritable chef des Isaures, auroit aussi été la seconde personne de l'empire, si Vérine n'avoit pas prétendu être la premiere. On assure qu'Illus rendit les plus grands services à l'empire par la bravoure & la fortune avec lesquelles il fit la guerre, & par le soin qu'il eut de

faire administrer la justice avec intégrité, & de protéger les arts.

Enfin Vérine entreprit de perdre Illus, pour ne partager avec personne l'autorité que Zénon ne revendiquoit point, & elle suborna un Alain pour assassiner ce favori. L'Alain manqua son coup, & ayant été arrêté, il accusa un serviteur de Vérine de l'avoir engagé à cet attentat. Epinicius, c'étoit le nom de ce dernier, fut aussi arrêté & livré à Illus, qui tira de lui tout le secret des intrigues & des projets de Vérine. Cette princesse fut donc elle-même livrée à Illus, pour recevoir de lui le châtiment qu'elle méritoit : il l'envoya dans un château de la Cilicie ou de l'Isaurie, & l'y fit garder étroitement. Cette révolution arriva à-peu-près dans le même tems que la ville d'Epidamne tomba au pouvoir de Théoderic, & eut peut-être beaucoup d'influence sur les affaires de Népos & d'Odoacre. Le premier avoit dû à Vérine toute la protection que Zénon lui avoit accordée ; le second dut profiter de sa disgrace.

Cand. Isaur. p. 155.

Malchi excerpt. ap. Phot. hist. Byzant. p. 52.

Mais il étoit difficile que la puissance d'Illus, qui étoit Isaure, ne souffrît pas du coup terrible qu'il avoit été obligé de frapper pour la maintenir, & que le trône même n'en fût pas ébranlé. Vérine

Theoph. hist. Byzant. t. IV, pag. 87. avoit eu deux filles de Léon : Ariadne, femme de Zénon, étoit l'aînée ; mais elle avoit vu le jour avant que son pere fût empereur. La cadette nommée Léontia, étoit née dans la pourpre, & avoit été mariée à Marcien, fils de l'empereur Anthémius. C'est ce même Marcien qui s'étoit signalé jusqu'alors par le zele avec lequel il avoit servi Zénon. La disgrace & la prison de sa belle-mere, sacrifiée à un Isaure, le firent changer de sentiment, & devenu mécontent, il crut avoir des titres pour prétendre au trône ; & des moyens pour s'en emparer. Ses deux freres Romulus & Procope, se joignirent à lui, & tous trois ensemble ramasserent une armée à la tête de laquelle ils livrerent bataille à Zénon au milieu de Constantinople. La victoire ne devoit pas rester à Zénon ; il s'enfuit dans le palais, & s'y renferma comme dans une forteresse. Il eût été facile à Marcien de l'en chasser, s'il n'avoit pas remis au lendemain ce qu'il pouvoit faire sur l'heure ; mais pendant qu'il soupoit & qu'il prenoit du repos, Illus lui débauchoit ses troupes à force de présens, & se mettoit en état de le battre à la premiere occasion. Ce fut aussi ce qui arriva dès le jour suivant : Marcien eut du dessous & fut obligé de

s'enfuir dans l'église des apôtres, d'où il ne sortit point sans avoir été ordonné prêtre par le patriarche Ocace. On l'envoya avec sa femme dans une forteresse de la Cappadoce, d'où il trouva le moyen de s'enfuir; mais ayant été repris, il fut confiné dans le même château où Vérine fut aussi prisonniere d'Illus. Procope, & Romulus furent plus heureux, quoiqu'ils eussent été pris pendant la nuit, lorsqu'ils étoient aux bains; ils trouverent aussi le moyen de s'évader & de se retirer dans la Thrace, où ils étoient assurés d'une puissante protection.

Malchi excerpt. hist. Byzant. t. 1, p. 85.

Théoderic, fils de Triarius, n'avoit pas plutôt appris la révolution de Marcien, que jugeant l'occasion favorable pour faire une entreprise sur la ville de Constantinople, il avoit rassemblé une armée nombreuse sous prétexte de secourir l'empereur & de délivrer la capitale de l'empire; mais il n'y eut personne qui prit le change sur ses véritables intentions. Ainsi dès que Zénon fut instruit de sa marche, il lui écrivit pour le remercier de sa bonne volonté, & le prier de se retirer puisqu'il n'avoit plus besoin de lui, ajoutant que dans un moment où le tumulte étoit à peine appaisé, son arrivée ne pourroit que donner

des soupçons au peuple, & l'exciter à une nouvelle sédition plus fâcheuse encore que la premiere.

Théoderic répondit à l'empereur qu'il étoit prêt à lui obéir; mais qu'il ne pouvoit ni séparer son armée, ni la reconduire dans ses quartiers, sans lui avoir auparavant donné un peu de repos; que son intention étoit donc de s'avancer jusqu'aux portes de Constantinople, qu'il comptoit trouver sans défense, & où il ne desespéroit pas d'être reçu à bras ouverts par le peuple qui haïssoit mortellement les Isaures. L'empereur craignoit cette révolution autant que Théoderic l'espéroit. Il prit donc le parti de lui envoyer Pélage avec une grosse somme d'argent, dont on lui donna une partie; le reste fut distribué à ses Goths, & cette libéralité accompagnée de menaces & de promesses, fit sur une nation avide & pauvre, tout l'effet que l'on pouvoit en attendre. L'armée se dissipa, & Théoderic se détermina enfin à la retraite. C'étoit le plus grand bonheur qui pût arriver à Zénon & à la ville même de Constantinople, les Isaures ayant résolu de n'en sortir qu'à l'extrémité; & après l'avoir livrée aux flammes. Malchus ne dit point que Romulus se fût retiré auprès de Théoderic, à moins que ce fils

d'Anthémius ne s'appellât aussi Busalbus. Ce que dit Theophane que les deux freres se retirerent à Rome, ne doit peut-être s'entendre que de celui-ci ; ou si l'on doit l'entendre de tous les deux, il faudra dire qu'ils prirent ce parti après la mort de Théoderic.

Au reste nous n'avons plus l'endroit de Malchus, où il parloit de la fuite de Procope, & tout ce qui nous reste à ce sujet, est ce qu'il en dit après avoir parlé de la retraite de Théoderic. Quant à Procope, dit-il, & à Busalbus, Zénon les fit plusieurs fois demander à Théoderic, & voulut exiger de lui cette complaisance comme une preuve qu'il lui donneroit de son amitié & de son obéissance ; mais le prince des Goths lui répondit toujours qu'il lui obéiroit en toute occasion, hors en celle-ci, où il y alloit de son honneur ; que c'étoit une infamie chez les Goths, comme chez les autres peuples, de livrer des supplians à ceux qui ne les demandent que pour leur ôter la liberté & la vie ; qu'ainsi il prioit l'empereur de se désister de cette prétention, d'autant plus que Procope & Busalbus ne feroient certainement de mal à personne, à moins que leur existence ne fût elle-même un mal. Malchus ajoute que les deux fugitifs vécu-

rent depuis chez Théoderic où on leur avoit donné quelque peu de terre. Mais ils n'y vécurent pas long-tems sous la protection de Théoderic, puisque ce prince mourut en 481, selon Marcellin, & certainement peu de tems après avoir formé sur la capitale de l'empire le projet dont nous avons parlé.

Marcell. chron. Jornan. de regn. success. p. 239. Marcellin & Jornandès parlent aussi de cette entreprise de Théoderic; mais sans dire le motif de sa marche vers Constantinople, ni celui de sa retraite. Théoderic, dit Jornandès, le fils de Triarius, que l'on nomma Strabo, & qui étoit roi des Goths, vint jusqu'à Apulum, à quatre milles de la ville, accompagné de ses Scyres; mais il s'en retourna aussi-tôt sans avoir fait de mal à aucun Romain. Marcellin dit la même chose; seulement il appelle Anaplum l'endroit que Jornandès nomme Apulum, & qu'il ne fait point mention des Scyres.

Pag. 87. C'est aussi de cette expédition que parle Théophane; mais avec des circonstances bien différentes. Ce qui me feroit croire qu'il l'a confondue avec quelque autre entreprise de Théoderic, antérieure à celle-ci. Après le retour de Zénon, dit cet historien, le roi des Goths entra dans la Thrace, & pénétra

dans les environs de Byzance, qu'il ravagea jusqu'au bosphore ; après quoi ayant eu avis que ses amis se disposoient à le trahir, il se retira & fit périr les traîtres. Mais un jour qu'il montoit à cheval, il tomba sur la pointe d'une lance, qui étoit plantée en terre à la porte de sa tente, & mourut de sa blessure. Jornandès, Marcellin, & le compilateur de l'histoire mêlée, qui a copié le dernier, nous apprennent que Théoderic se retira dans l'Illyrie, & que ce fut-là, que marchant entre ses chariots, il fut poussé, par un écart que fit son cheval, contre une pique qui sortoit de l'un de ces chariots, & qui le perça d'outre en outre. Lib. xvi p. 99.

Aucun historien n'a dit si Théoderic eut un successeur, ni quel il fut : nous savons à la vérité qu'il avoit eu un fils ; mais nous ignorons si ce fils lui a survécu. Au moins pouvons-nous assurer que la grande puissance dont avoit joui ce Théoderic, ne dura pas au-delà de sa vie, puisqu'on n'en trouve aucune trace dans l'histoire Orientale. Il y a toute apparence que les différentes tribus Gothiques qui s'étoient rassemblées sous ses enseignes, & qu'aucun lien n'unissoit, se séparerent après sa mort, qu'une grande partie passa dans le camp

du roi des Ostrogoths, & que le reste ou fut reçu au nombre des Goths confédérés, ou demeura sous le commandement de quelques chefs particuliers, du nombre desquels peut être le petit-fils de Triarius lui-même.

Marcell. com. chr. L'année qui fut fatale à Théoderic, fils de Triarius, le fut aussi au *grand Sabinien*. Sa mort prématurée, dit Marcellin, fit perdre à la république ébranlée le dernier soutien qui lui restoit. Cet éloge prouveroit qu'il avoit continué à faire la guerre à Théoderic, fils de Théodemir, avec quelque succès, & que si les troubles qui s'éleverent à Constantinople, lorsqu'il se flattoit de l'accabler, l'empêcherent de tenir la parole qu'il en avoit donnée à Zénon, il sut réparer ce malheur en contenant Théoderic, & en couvrant les provinces qui étoient les plus exposées. Ce n'est en effet qu'après sa mort que l'on voit reparoître le fils de Théodemir. En 482, dit Marcellin, il ravagea les deux Macédoines & la Thessalie, & mit au pillage la ville de Larisse, qui étoit la métropole de cette derniere province.

Enfin Zénon crut devoir mettre fin à tant de malheurs, & se procurer un allié puissant à quelque prix que ce fût. Théoderic fut comblé de présens & éle-

yé à la dignité de maître de la milice, suivant la cour; on y joignit la préfecture de Thrace & un grand établissement pour lui & pour les siens dans la Mœsie & dans la Dace. Zénon mit le comble à ses bienfaits en le désignant consul pour l'année suivante 484. Les dépenses de son consulat, qui devoient être très-grandes, furent prises dans le trésor public : enfin on alla au-devant de tout ce qu'il pouvoit desirer; mais il eut en partie l'obligation de tant de faveurs à la mort de son rival, à celle de Sabinien, & aux nouveaux malheurs dont Zénon étoit sur le point d'être accablé.

Theoph. hist. Byzan. t. IV, pag. 90.

Jornan. de regn. success.

Illus avoit donné toute sa confiance à un sophiste Egyptien, qui faisoit profession publique du paganisme, & qui s'étoit mis en grand crédit par quelques prédictions heureuses. Il étoit alors assez étrange de voir à Constantinople un homme qui professât hautement l'ancienne religion des Grecs; & ce ne fut peut-être pas ce qui contribua le moins à rendre odieux les protecteurs de Pamprepe. Outre une grosse pension que lui faisoit Illus, il lui avoit encore procuré des appointemens comme docteur public, emploi qu'il avoit déja eu à Athènes, d'où il avoit été chassé. Qui auroit

crû qu'un pareil personnage devoit contribuer à une grande révolution? Aussi ce ne fut pas avec le secours de la grammaire que Pemprepe devint un homme important. Il possédoit une religion que l'on commençoit à ignorer: les Chrétiens croyoient aux démons, & s'imaginoient que les payens étoient en commerce avec ces esprits-là. C'en étoit assez pour qu'un homme tel qu'Illus, fut bien-aise d'avoir parmi ses amis un Pamprepe, & peut-être d'autres sorciers encore plus méprisables. Ce fut-là, je crois toute sa magie; car si lui-même eût été magicien, comme le dit Suidas, il se seroit moqué de Pamprepe & de ses semblables.

Les ennemis d'Illus contribuerent eux-mêmes à donner de la réalité aux sorcelleries de son ami, parce qu'ils voulurent lui en faire un crime; & ce favori ayant passé quelque tems dans l'Isaurie, il y apprit que son grammairien avoit été chassé de Constantinople par les intrigues de Vérine. Il le fit aussitôt venir auprès de lui, & lorsqu'il retourna à Constantinople il y mena Pamprepe, dont le retour fut une espece de victoire remportée sur Vérine. Il l'avoit encore avec lui lorsqu'il combattit Martien, & il lui dut en partie la vi-

ctoire, parce que ce fut lui qui l'empêcha de desespérer de la fortune.

Cependant on accusoit Pamprepe de ne pas apprendre à son protecteur à bien user de la prospérité. Ce fut peut-être un de ses excès d'avoir fait élever cet homme odieux à la dignité de sénateur. Il le consultoit sur toutes les affaires, & ne faisoit rien que par ses conseils ; ensorte que ce ne fut pas sans raison qu'on attribua à Pamprepe toutes les résolutions violentes où se porta Illus. La premiere fut l'emprisonnement de Vérine, qui étoit impératrice, & dont la fille occupoit aussi ce rang suprème. En vain Ariadné, attendrie par les prieres de sa mere, fit tous ses efforts auprès de Zénon pour lui faire rendre la liberté : priez le patrice, lui disoit-il, de vous accorder cette grace. Ariadné fit venir le patrice, & fondant en pleurs, elle le supplia d'avoir pitié de sa mere. Illus, sans s'émouvoir, lui demanda si elle vouloit qu'un autre que son mari fût empereur. Ariadné furieuse, déclara à Zénon qu'Illus ou elle devoit sortir du palais. Je vous ordonne, dit l'empereur, de rester avec moi ; mais si vous pouvez quelque chose contre Illus, faites-le.

Theoph. t. IV, p. 88.

Je ne sai si Théophane n'a pas con-

fondu l'assassinat médité par Vérine avec celui qu'il attribue à Ariadné. Il ne parle point du premier & rapporte le second avec des circonstances qui me feroient croire qu'il n'est pas différent de celui dont parle Candide. Quoi qu'il en soit, car la discussion de ce fait nous importe assez peu, Illus en fut quitte pour une oreille; son écuyer ayant en partie paré le coup que lui avoit porté un des gardes appellé Scholaires. Zénon pour se disculper de la complicité, dont le patrice pouvoit le soupçonner, fit mourir l'assassin; mais on fut persuadé qu'il n'auroit pas été puni s'il avoit réussi.

Illus feignit d'être content, & prit des précautions contre un autre attentat de la même nature; mais quelque tems après, soit qu'il voulût se soustraire
P. 187. à la haine du peuple, dit Suidas, soit qu'il fût las de voir couler le sang qui se répandoit tous les jours à Constantinople, il demanda la permission de passer en Asie, sous prétexte que les suites de sa blessure l'obligeoient à changer d'air, & il alla passer l'hiver à Nicée avec son fidele Pamprepe; il mena aussi avec lui Leontius, qui étoit Syrien, mais qui s'étoit fait une grande réputation par son habileté dans l'art de la guerre,

& qui étoit actuellement préfet des troupes de Thrace.

Ce que nous venons de dire se passa en 483, s'il est vrai, comme le dit Marcellin, que Leonce ne prit la pourpre qu'en 484; mais comme Suidas nous apprend qu'Illus passa l'hiver qui suivit sa retraite dans la ville de Nicée; & comme cette retraite ne fut point l'évasion d'un rebelle, puisque Zénon ne le laissa point partir sans lui avoir donné le commandement de toute l'Asie, je crois que Marcellin s'est trompé en rapportant sous la même année la fuite d'Illus, à qui, dit-il, on avoit coupé une oreille pendant qu'il étoit à la cour, & la perte de l'Orient qu'il souleva contre Zénon. Théophane raconte le premier de ces faits sous la sixieme année de Léon, qui répond à l'an 479 au plus tard. Victor place la révolte d'Illus sous l'an 483; en quoi il differe aussi de Théophane, qui la rapporte à la septieme année de Zénon. Mais si l'on ne doit pas avancer la reconciliation de Zénon avec Théoderic, dont le seul Marcellin nous fournit la date, je crois qu'il faudra s'en tenir au calcul de Victor, n'étant pas vraisemblable que le timide Zénon ait eu le courage de lutter pen-

dant deux ans contre deux ennemis aussi redoutables qu'Illus & Théoderic.

Il paroît certain que le patrice n'avoit quitté la cour qu'après avoir projetté tout ce qu'il fit depuis ; & ce qui le prouve, c'est qu'il avoit emmené avec lui ce même Léonce qu'il fit couronner empereur en Asie. Il commença par tirer Vérine de la prison où il l'avoit retenue jusqu'alors, & ce fut cette princesse qui mit elle-même la couronne sur la tête de Léonce, & qui écrivit aux principales villes de l'empire les lettres appellées sacrées ; c'étoit une notification du choix qui venoit d'être fait d'un nouvel empereur, avec injonction de ne reconnoître que lui & de lui obéir. Celles que Vérine écrivit en cette occasion ne furent lues dans les provinces qu'en 482, suivant Théophane. Elles étoient conçues en ces termes : Vérine Auguste, à nos magistrats & aux peuples qui aiment le Christ, salut. Vous savez que l'empire nous appartient, & qu'après la mort de Léon, notre époux, nous l'avions donné à Transcalirsée, qu'on a depuis appellé Zénon : nous l'avions fait dans la ferme confiance où nous étions qu'il rétabliroit les affaires de la république. Mais puisque

nous

nous les voyons empirer tous les jours, & que son avidité insatiable les menace d'une ruine entiere : nous avons jugé nécessaire de vous donner un empereur chrétien, qui fut également pieux & juste, afin qu'il sauve l'état, & qu'il fasse la guerre avec autant de modération que de prudence. A ces causes, nous avons couronné Léonce, très-pieux empereur des Romains, qui étendra sur vous tous, ses soins & sa prévoyance.

La lecture de ces lettres fut suivie des acclamations de tout le peuple, & Léonce fut reconnu dans l'Orient, la Syrie, l'Egypte & l'Afrique ou la Libie. Vérine mourut l'année suivante, c'est-à-dire en 483, selon Théophane ; & en cette même année, Longin, frere de Zénon & sa mere, furent tirés des prisons où ils languissoient depuis dix ans. Marcellin ne rapporte ce fait que sous l'an 485 ; mais comme il dit en même tems que Longin vint trouver son frere, il est très-possible que Léon & Illus l'aient mis en liberté en 483, & qu'il ne soit passé dans le parti de son frere qu'en 485 ; Léonce fit son entrée solemnelle à Antioche en 484 au mois de Juin.

Ce fut dans ces circonstances que

Zénon traita avec Théoderic, & qu'il lui donna entre autres la préfecture de Thrace dont Léonce avoit été revêtu. Il paroît même que ce prince étoit consul sous le nom de Théoderic Amale, lorsqu'il fut envoyé avec Jean le Scythe contre les rebelles Illus & Léonce. Une bataille que Jean le Scythe gagna contre eux les força de se renfermer dans le château de Papure, le même où Vérine avoit été détenue avec Marcien & sa femme. Pamprepe qui avoit été élevé à la dignité de maître, fut battu avec eux malgré sa magie, & se renferma comme eux dans le château de Papure. Jean & Théoderic mirent aussi-tôt le siege devant cette forteresse, ou plutôt ils en formerent le blocus. Cependant Pamprepe prédisoit toujours, & ses prédictions soutenoient le courage des assiégés. Il avoit sans doute prédit que Trobundus, frere d'Illus, passeroit heureusement à-travers le camp des assiégeans, arriveroit chez les Barbares, dont il devoit implorer l'assistance, & obtiendroit d'eux un puissant secours. Trobundus fut pris, amené à Jean le Scythe, & condamné à mort. A cette nouvelle on se jetta sur le prophete, on le mit en pieces, & on jetta ses membres déchirés du haut

Theoph. p. 90.

Cand. Isaur. excerpt. hist. Byzant. t. I, pag. 256. Theoph. t. IV, p. 89.

des murs en bas. Mais cette cataſtrophe n'arriva apparemment que vers la fin du ſiege, puiſque Théophane aſſure qu'Illus & Léonce ſe défendirent pendant quatre ans, trompés par les ſupercheries de Pamprepe, auquel, comme nous l'avons dit, on attribua tous les forfaits d'Illus : enfin une trahiſon tramée par Zénon, le délivra de Léonce & d'Illus. Le beau-frere de Trobundus fut l'inſtrument dont il ſe ſervit pour les tromper. Ce lâche ſerviteur d'un maître encore plus lâche, ouvrit le château aux aſſiégeans, & livra les deux rebelles à la vengeance de Zénon. Ils eurent la tête tranchée, & l'on donna à cette occaſion au peuple de Conſtantinople le même ſpectacle dont on l'avoit régalé après la défaite du fils d'Attila. (Théophane rapporte la priſe de Papure & le ſupplice des deux rebelles, ſous la quatorzieme année de Zénon, ou la quatre cens quatre-vingt-huitieme de notre ere. Marcellin recule l'un & l'autre événement d'environ trois ans ; mais ſa chronologie eſt inſoutenable).

Théoderic n'avoit point attendu la fin du ſiege pour retourner à Conſtantinople; il laiſſa le ſoin de le continuer à Jean le Scythe, & alla retrouver

Zénon, avec lequel il passa quelque tems. La part qu'il avoit eue à la guerre d'Isaurie, prouve combien il lui étoit fidélement attaché ; mais il y a tout lieu de croire que les services qu'il lui rendit dans cette guerre ne furent ni les premiers ni les derniers par lesquels il mérita tout ce que l'empereur fit pour lui. Ennodius nous donne la plus grande idée de ceux de ses exploits que nous ignorons. « Les glaces de la Scythie ne » lui étoient pas inconnues, non plus » que Meroë, & les pays que brûle le » soleil trop voisin ; ses victoires & ses » conquêtes lui avoient appris à con- » noître toutes ces contrées, dont avoient » à peine entendu parler les peuples » sur lesquels il régna depuis, dans une » autre partie du monde. Ses exploits » étoient au-dessus de ce qu'on peut at- » tendre d'un homme ; mais celui que » la Providence préparoit à gouverner » l'univers, devoit nécessairement en » connoître toutes les parties ».

Panég. p. 371.

Si l'on doit prendre à la lettre ce passage d'Ennodius, Théoderic servit Zénon ailleurs que dans l'Isaurie qui étoit fort loin de Meroë & de la Scythie. Je n'oserois pas même assurer que ce prince n'ait pas fait quelque expédition dans l'Egypte ou dans quelque autre partie

de l'Afrique, & que ce ne soit de-là qu'il ait pris le nom d'Afriquain, que Théophane lui donne dans un endroit de sa chronographie. Il faut cependant convenir qu'une pareille expédition est difficile à combiner avec l'histoire authentique de Théoderic, à moins qu'on ne la place dans le tems de sa premiere alliance avec Zénon. Il n'en est pas de même des guerres qu'il doit avoir faites dans la Scythie. Nous verrons bientôt que cette contrée étoit encore remplie de Goths, que Théoderic conduisit dans la suite en Italie, & qu'il peut avoir eu occasion de prendre sous sa protection, lorsqu'il se fut fixé dans l'établissement que lui avoit donné l'empereur Zénon. Pag. 98.

Nous avons déja vu dans Eugyppe, que Noves dans la Mœsie étoit en quelque sorte la capitale de cet état. C'étoit un château situé sur le Danube, au-dessous de Viminacium, & dont, suivant Procope, Justinien fit dans la suite une forteresse considérable. Il n'y avoit pas fort loin de-là au pays qu'habitoient les Sarmates, & l'on ne peut presque pas douter que cette nation n'ait fait partie des conquêtes que Théoderic fit en si grand nombre avant d'entrer en Italie. Il ne seroit pourtant pas impossible qu'ils De Ædificiis, lib. IV, c. 6.

se fussent soumis au roi des Ostrogoths, qui avoit déja été leur vainqueur ; mais il est certain qu'ils ne furent point confondus avec ses autres sujets, ainsi que nous en verrons la preuve.

On m'objectera peut-être contre ce que je dis ici des conquêtes de Théoderic, le silence profond de Jornandès, sur des évenemens qui auroient si fort relevé la gloire de son héros ; mais j'ose assurer que ce silence ne prouve rien ; il est le même sur le rétablissement de Zénon, sur la guerre d'Isaurie, sur celle des Gépides & des Bulgares, &c. & cependant ces grands évenemens sont constatés par des témoignages qu'il n'est pas possible de recuser. Cet auteur & Ennodius lui-même, ne disent pas un mot de la révolte de Théoderic & de la guerre d'Epire, dont les détails nous sont fournis par le seul Malchus, & dont parle aussi le comte Marcellin, que Jornandès paroît cependant avoir copié dans quelques autres endroits de son histoire. Je crois au reste qu'on ne doit point attribuer à une seule & unique cause ce silence si singulier d'un historien qui est toujours occupé à relever la gloire de sa nation. Je conjecture donc que Cassiodore n'avoit compris dans son histoire des Goths que ce qui

avoit précédé le regne de Théoderic, & qu'à l'imitation d'Eutrope & d'Ammien Marcellin, il avoit laissé à un autre le soin d'écrire l'histoire de ce beau regne. Deux raisons purent l'y engager : la premiere fut qu'écrivant sous les yeux de Théoderic, il ne crut pas pouvoir pousser son ouvrage plus loin sans échouer contre quelque écueil. La seconde peut avoir été qu'ayant composé des panégyriques à la louange de Théoderic, il avoit reservé pour ces pieces d'éloquence tout ce qu'il n'auroit pû placer aussi convenablement dans son histoire. Jornandès n'est donc plus l'abbréviateur de Cassiodore, lorsqu'il parle du regne de Théoderic. Aussi remarque-t on que son récit se resserre & s'appauvrit, pour ainsi dire, lorsqu'il vient à ce regne si fécond en grands évenemens. Ce morceau de Jornandès n'est qu'un petit panégyrique très-maigre, & tout ce qui suit n'est qu'une indication assez superficielle des évenemens dont il avoit lui-même été témoin.

Jornandès en écrivant son histoire des Goths, s'étoit uniquement proposé de faire un extrait des 12 livres de Cassiodore; ainsi nous ne devons pas être surpris qu'il n'y ait ajouté que quelques

faits qui ne se trouvoient peut-être pas dans les panégyriques de Cassiodore, lesquels, de son tems, pouvoient être entre les mains de tout le monde. Tout le reste n'est qu'une petite partie de ce qu'il devoit savoir par lui-même. Voilà quant à l'omission des services que Théoderic avoit rendus à Zénon & à l'empire : pour ce qui est des omissions d'une nature toute différente, il n'est pas difficile d'en deviner la cause. Elles regardent principalement la guerre d'Epire, mais avec cette circonstance qui est particuliere à Jornandès, qu'il met sous le nom de Théodemir plusieurs exploits que Théoderic devroit avoir répétés, & qui certainement ont été empruntés de lui. Je ne parle point de cet établissement donné à Théodemir, & qui m'est toujours d'autant plus suspect que les Goths de Thrace, lorsqu'ils intercederent pour le fils de Triarius, citerent en sa faveur l'exemple du fils de Théodemir, qui, après avoir détruit plusieurs villes Romaines, avoit reçu le titre d'ami des Romains. Or en quel tems ce prince auroit-il fait la guerre à l'empire, si ce n'avoit été d'abord après la mort de son pere ? Si l'on dit que les Goths lui attribuoient ce qu'il n'avoit fait que sous les auspices de son pere,

j'observerai encore qu'il ne paroît pas avoir eu d'établissement fixe avant la guerre d'Epire, & qu'à en juger par tout le récit de Malchus, il avoit plutôt eu des quartiers passagers qu'un véritable établissement dans les environs de Marcianople. C'est donc encore une inexactitude dont on pourroit accuser Jornandès, si elle ne tenoit pas aux faussetés que je viens de lui reprocher. Ni lui, ni Ennodius, n'ont voulu dire que Théoderic eût fait la guerre en son nom à l'empire d'Orient avant d'avoir régné sur les Romains occidentaux. Ennodius a passé sous silence une longue suite de faits qui auroit prouvé que le roi d'Italie avoit été ennemi des Romains : Jornandès plus intéressé qu'Ennodius à ne pas diminuer la gloire des Goths, a donné à Théodemir les succès qu'il devoit ôter à son fils.

Cette correction nous conduit à une autre qui est encore plus singuliere. S'il est prouvé que le premier établissement solide des Ostrogoths dans l'empire d'Orient, fut celui que Théoderic obtint après la guerre d'Epire, on doit dire ou que Jornandès a composé de sa tête celui qu'il donne à Théodemir, ou qu'il en a fait de cet établissement comme de la prise d'Héraclée & de Larisse ; & en

effet son récit suppose que Théoderic conserva l'établissement donné à son pere jusqu'au tems où il passa en Italie. Celui qu'il décrit doit donc être le même que Théoderic posséda, le même par conséquent qui lui fut donné après la guerre d'Epire. Aussi trouve-t-on dans cette description le château de Mediana, que Procope place dans le territoire d'une ville d'Illyrie, loin de la petite Scythie ou de Marcianople. On y trouve aussi celui d'Europe, que le même auteur place dans l'ancienne Epire. Quant aux villes ou châteaux que Jornandès appelle Bercum, Petina & Ceropellæ ou Ceropallæ, je ne les trouve nulle part, à moins que Bercum ne soit le château de Bermesium dans la Dardanie, & Petina celui de Petrizen dans la même contrée. Pour ce qui est de Ceropelles ou Ceropalles, la suite fait voir que ce mot a été composé de deux noms, de celui de *Ceres* ou *Cerres*, qui est l'endroit où mourut Théodemir, suivant Jornandès, & de celui de *Pella* ou *Palla*, que je ne crois pas différent de *Bella*, qui étoit le nom d'un château situé aussi dans la Dardanie. Peut-être trouve-t-on encore le château de *Cerres* dans la même contrée, sous le nom de *Seret*; mais c'est ce que je

De Œd. Lib. IV, c. 4.

Ibid.

Ibid.

Procop. ibib.



ſuis très-éloigné d'aſſurer. J'ignore de même ce que c'étoit que le *Sium* ou le *Suith*, qui paroît être un nom de pays, s'il étoit différent de *Scaſſet*, qui, ſuivant Procope, étoit le nom d'un pays dans l'Illyrie, non loin de Dardanie, ou même dans cette province. *Ibid.*

Quoi qu'il en ſoit, on ne peut douter que Théoderic ne poſſédât un très-grand pays, & on ne ſe tromperoit peut-être pas ſi l'on diſoit qu'à la conceſſion particuliere qui lui avoit été faite, il avoit joint une partie de celle dont avoit joui le fils de Triarius, ſoit en vertu d'une nouvelle conceſſion, ſoit en qualité de général des Goths qui l'habitoient. J'ajouterai encore que, ſuivant toutes les apparences, il ſe fit donner le même titre que le fils de Triarius avoit reçu de Zénon, celui d'αὐτοκράτωρ, ou de ſouverain indépendant de tous les Goths qui n'habitoient point ſur les terres de l'empire, & que ce fut à raiſon de ce titre qu'il prétendit être, & qu'il fut en effet, le ſouverain des Goths qui étoient reſtés juſqu'alors au nord du Danube.

Fin du Tome Huitieme.

De l'Imprimerie de LE BRETON, premier Imprimeur ordinaire du ROI.

